

PAUL CARTON

La vie sage

*"La plupart des gens... ne se résignent à recourir aux sages
qu'après avoir enduré nombre de maladies ou d'infortunes,
et ils ne sont aptes à percevoir la vérité et à accepter de
se réformer qu'après avoir fait le tour douloureux
de tous les faux remèdes"*

Editions Alain Labussière

Chez le même éditeur

Karine Chateigner : *Le Nouveau Livre des Esprits*
Karine Chateigner : *Ecce Homo*
Rudolph Breuss : *La Cure Breuss*
Pierre André Letemple : *St Georges Prince des Lumières*
Scott Cunningham & David Harrington : *Secrets et Recettes pour un Habitat Heureux*
Eric Dac : *Vérité*
Eric Dac : *Frères de Lumière*
Eric Dac : *Contact Divin*
Pat Thomas : *Halte aux Ennemis Invisibles*
Tristan Llop : *Le Grand Livre des Talismans Angéliques*
Jean-Luc Belleney : *Comment Réussir sa Vie avec les Dessins Psycho-énergétiques*
Jean-Luc Belleney : *Le secret des secrets*
Jean-Luc Belleney : *Les 9 Cartes Sacrées du Bonheur et de la Prospérité*
Jean-Luc Belleney : *Zen Plus*
Dr Francis Francaud de Marly : *Le Traité des Influences Cosmo-magnétiques*
Dr Francis Francaud de Marly : *Nouvelles Techniques Radioniques de Pouvoir*
Dr Francis Francaud de Marly : *Le Guide de la Radionique Active*
Jérôme Calmar : *L'Eveil selon le Tchan*
Tony Hogan : *Né pour Guérir*
Jack Angelo : *Le Grand Livre de la Guérison Spirituelle*
A.D. du Graal : *Des Mégalithes aux Cathédrales*
Wolfgang Hahl : *Le Guide des Bijoux et Pierres d'Energie*
Magalion : *Le Chemin du Père*
Magalion : *Guérisseur Source de Vie*
Magalion : *Au Royaume de la Vie*
Magalion : *Les 5 Pouvoirs*
Alexandre Poliokhine : *Merkaba(h) - La Porte du Cosmos*
Nicolas Almand (Nathor) : *Conscience Divine*

Pour tous renseignements concernant ces ouvrages,
vous pouvez nous écrire à :
Editions LABUSSIÈRE
23 Place de l'Hôtel de Ville
B.P. 85 – 71700 Tournus
Tél : 03.85.27.03.80. - Fax : 03.85.27.03.81.

Dr. PAUL CARTON

LA VIE SAGE

**COMMENTAIRES SUR LES VERS D'OR
DES PYTHAGORICIENS**

Editions Alain LABUSSIÈRE

B.P. 85 – 71700 Tournus

AVERTISSEMENT de L'EDITEUR

Les pratiques, les techniques, les conseils décrits dans ce livre ne doivent en aucun cas être utilisés en remplacement de traitements médicaux. Ce livre n'essaye aucunement de porter un quelconque diagnostic, de recommander un traitement, d'établir une prescription en vue de traiter des maladies, des douleurs, des blessures, ou un problème de condition physique.

Cet ouvrage est édité dans un but d'information.

Il exprime une philosophie de la vie.

Seul votre médecin traitant est habilité
à prescrire un traitement médical.

L'auteur et l'éditeur ne sont donc responsables en aucune manière d'une utilisation inconsidérée de cet ouvrage.

© Editions LABUSSIÈRE, 2009

Tous droits de reproduction, traduction ou adaptation
Réservés pour tous pays

N° ISBN 978-2-84988-090-6

INTRODUCTION

La vérité est une, immuable, éternelle, parce qu'elle est d'ordre synthétique et divin. Elle est inscrite partout dans l'univers, dans la nature et dans les êtres. Mais elle demande à être recherchée, car elle se cache pour que l'effort de progrès qu'exige sa découverte soit récompensé du bonheur de savoir et d'espérer.

Comme elle est universelle, elle domine tous les temps et tous les mondes. Elle est donc la même pour toutes les époques et tous les hommes. Et comme elle est synthétique, on la retrouve identique dans tous les domaines de la connaissance. Aussi, les voies qui permettent de l'atteindre sont-elles multiples et souvent très dissemblables.

C'est pourquoi, dès la plus haute antiquité, sans avoir pourtant à leur disposition les richesses scientifiques d'aujourd'hui, les grands sages étaient arrivés, déjà, à énoncer les lois de la création, à déterminer l'origine et la fin de l'homme et les attributs de la Divinité, à établir les lois de causalité, d'évolution, de finalité et à en déduire, enfin les plus sûrs préceptes de vie saine et vertueuse.

La science matérialiste qui, à notre époque, institue l'Energie comme un dieu aveugle, le Déterminisme de la force matérielle comme une loi brutale et les faits de l'évolution comme un jeu de Hasard, s'apercevra un jour qu'elle n'a fait que

retrouver, sur le plan strictement matériel, les lois d'unité de constitution, d'évolution et de circulation des forces et des êtres, déjà connues des Anciens et qu'apporter, somme toute, la confirmation matérielle, en même temps qu'une interprétation bornée, des vérités traditionnelles léguées par la sagesse antique et les religions de l'humanité.

C'est dire que les sources de vérité, auxquelles on peut puiser, pour constituer une synthèse des connaissances humaines et pour établir un ensemble de preuves coopérantes de l'existence d'un Ordre universel, peuvent se rencontrer dans tous les efforts des élites intellectuelles et dans toutes les aspirations religieuses de l'humanité. Toutefois, parmi les génies qui illustrèrent l'antiquité et qui firent œuvre merveilleuse de savoir et de foi, deux noms se détachent dans le domaine de la philosophie et de la médecine : Pythagore et Hippocrate.

La doctrine pythagoricienne et la doctrine hippocratique se rejoignent, en effet, pour fournir un ensemble de règles de sagesse spirituelle et de bon ordre corporel qui, avec le complément des vertus chrétiennes de sainteté et de charité, renferment la totalité du Savoir et l'union d'Ordre complet pour la conduite individuelle et collective.

La synthèse doctrinale de Pythagore se trouve exprimée dans un tableau de préceptes supérieurement hiérarchisés : Les Vers d'Or des Pythagoriciens. L'idéal de vie harmonieuse qu'ils inspirent et les règles de santé de l'âme et du corps qu'ils proposent sont vraiment dignes d'être commentés et suivis.

Pythagore naquit dans l'île de Samos, 580 ans environ avant Jésus-Christ. Son père, Mnésarchus, lui fit donner une instruction complète. Des maîtres renommés lui enseignèrent la philosophie, les mathématiques, la poésie, la musique et la gymnastique. Cette large éducation contribua à augmenter son goût inné de la science du général, à développer son esprit, si curieux de l'analyse et si puissamment synthétique tout à la fois.

Puis, le désir d'approfondir davantage les connaissances ainsi reçues et d'en acquérir de plus vastes encore, l'incita à voyager pour étudier les institutions des autres peuples et pour se faire initier aux enseignements secrets des Temples réputés. Dans l'antiquité, en effet, l'instruction intégrale était donnée dans les Temples et ceux qui aspiraient à la sagesse et à la royauté de l'intelligence devaient aller se faire initier aux Mystères, c'est-à-dire aux lois de genèse et de constitution du macrocosme et du microcosme, de l'univers et de l'homme.

Il se rendit d'abord dans l'île de Crète. Puis, il visita les principales villes de la Grèce. Après avoir reçu l'initiation orphique et s'être pénétré du sens caché des harmonies musicales et de leur langage céleste, il conçut le projet d'édifier une doctrine qui, dans son élévation, embrasserait tous les domaines de la connaissance humaine et jouirait alors d'une valeur d'application pratique, incommensurable. C'est à ce moment qu'il fit le voyage d'Égypte. Son temps d'initiation dans les Temples dura, dit-on, plus de vingt ans. Il y approfondit surtout la science

ésotérique des mathématiques sacrées. Il en fit le pivot de sa doctrine unitaire, l'Un créant dans un courant de descente ou d'involution la multiplicité des êtres, en possession d'une trinité de forces qui s'épanouissent et progressent dans un élan ascendant universel, d'évolution, à la fois providentiel et libre, de retour à l'unité.

Pris dans la tourmente qui bouleversa l'Égypte à ce moment, il assista à la ruine matérielle de ce pays, sous les assauts des soldats de Cambyse. Emmené en captivité à Babylone, il y rencontra les prêtres chaldéens et les mages persans qui lui dévoilèrent les données occultes des antiques religions de l'Inde et de la Perse et qui lui apprirent la puissance du verbe humain, dirigé selon certaines règles d'action invisible et visible. L'astronomie ésotérique et le véritable mouvement des astres lui furent révélés. Plutarque rapporte, en effet, que Pythagore croyait que la terre était mobile et n'occupait pas le centre du monde, mais qu'elle se déplaçait autour du soleil en tournant sur elle-même, ce qui engendrait la succession des jours et des nuits.

Sachant alors tout ce qu'il était humainement possible de connaître, il obtint d'être délivré et put retourner à Samos, après plus de trente ans d'absence. Après un cours séjour dans son pays natal, il résolut de se fixer dans l'une des colonies grecques de l'Italie. Son choix se porta sur Crotona. Il y fonda une école et son influence devint immédiatement prépondérante. Il y réforma les institutions politiques et il se fit l'apôtre des plus hauts moyens de perfectionnement.

Son pouvoir de persuasion était immense. Ses plus anciens biographes le représentent comme un homme de haute stature, harmonieusement proportionné, d'une beauté et d'une noblesse de visage incomparables, doué d'une voix prenante, d'un regard dominateur et doux à la fois. De toute sa personne se dégageait une influence magnétique, qui imposait l'autorité et la vénération. Sa gravité impressionnante, son souci d'éviter les paroles inutiles ou enjouées, son éloquence entraînant, la puissance et l'élévation de ses pensées, en un mot tout ce qu'il avait puisé dans les enseignements de l'antique sagesse, lui permit d'opérer sur les sentiments et les actes de ses concitoyens un bouleversement rapide et heureux. Son premier discours, à Crotona, convertit, dit-on, deux mille citoyens. Les magistrats lui confièrent l'œuvre d'éducation de la jeunesse et de transformation des institutions. Dans plusieurs villes d'Italie, il établit des lois nouvelles et remit la direction de la vie publique aux mains des meilleurs, c'est-à-dire des plus élevés dans la hiérarchie du savoir et de la vertu. L'ordre nouveau qu'il introduisait était, en somme, une forme modérée et juste de gouvernement aristocratique. Là où il ne croyait pas devoir modifier les institutions existantes, il se contentait de faire régner les principes de hiérarchie, de discipline et d'unité, qui seuls peuvent apporter la stabilité, l'ordre et le progrès dans les organisations collectives.

Partout où il passa, il fit entendre la voix de la justice et de la vertu. Toujours il s'efforça d'apporter la

santé aux corps et aux âmes, dans un effort coopérateur de pureté et d'élévation, mené à la fois sur le plan physique et dans le domaine mental.

Il associait dans une même pensée d'entr'aide et de synthèse, les données, en apparence opposées, de la science matérielle des faits et de la religion d'un Ordre spirituel unique, créateur, législateur et protecteur. Ainsi, l'idée de Dieu dominait, guidait et assemblait l'œuvre humaine entière.

Il avait pressenti que cette unité doctrinale s'opposerait, par exemple, à la querelle si invétérée de la médecine, bornée aux faits de la matière charnelle et de la religion, étriquée dans ses démonstrations théoriciennes, alors que les deux doivent s'assembler dans un but commun de purification et d'ordre. La médecine logique des corps doit, en effet, savoir le but de progrès par le renoncement sensuel, qui se cache derrière ses soins d'ordre humoral et de pureté physiologique. Et, d'autre part, la direction religieuse des esprits doit acquiescer aux abstentions d'aliments matérialisants et à la méfiance à l'égard des traitements régressif et animalisants (sérums ; greffes animales), afin d'assurer la synthèse de l'ordre et du progrès dans tous les éléments de la constitution de l'homme, selon les règles de la médecine, vraiment hippocratique.

Celse le considérait comme le philosophe le plus éclairé des choses de la médecine. Sa science était si universelle, sa sagesse si éclatante et son prestige si grand qu'on le comparait à un demi-dieu. Dans son institut de Crotona, il s'efforça de réaliser

son idéal de perfection humaine. La pensée fondamentale qui le guidait dans son œuvre de réforme, était que les individus et les collectivités présentaient une image réduite de l'Univers, se trouvaient, comme lui, soumis à des lois générales et tendaient vers un même but occulte de progrès et d'ordre. Aussi, en vertu de ces irrécusables analogies d'origine, de constitution, d'évolution et de but, voulait-il introduire la loi, l'harmonie et le plan divins dans toutes les manifestations de la vie humaine, dans la direction de soi-même comme dans le gouvernement de la collectivité. S'efforcer de ressembler à Dieu, en obéissant à ses lois morales de justice, de vérité et de devoir et à ses lois physiques de vie saine, simple et naturelle, telle était la fin qu'il proposait en toutes choses.

Son souci de perfectionnement et d'harmonie était exemplaire, car il s'exerçait sur tous les plans de l'activité à la fois. Il visait à grouper chez le même individu, la meilleure santé physique, la plus forte énergie vitale, la plus haute puissance mentale et la plus belle cohésion des facultés.

Pour obtenir le consentement de l'être humain entier, il faisait appel au groupement de toutes les connaissances scientifiques, philosophiques et religieuses.

Il lui était apparu que le jour où l'humanité serait devenue clairvoyante de ses origines et de sa destinée, instruite de toutes ses obligations de vie saine et harmonieuse, respectueuse de l'ensemble de ses lois directrices, elle marcherait dans la voie du

progrès, en subissant moins d'entraves douloureuses et de cataclysmes redresseurs, et qu'alors le règne de l'âge d'or commencerait déjà sur terre.

Comme il savait que l'ascension à de si hautes vérités n'était pas à la portée de tous les hommes indistinctement, il divisait son enseignement en deux catégories, à l'imitation de ce qui se pratiquait dans les Temples. La foule des moins évolués était mise au courant seulement de ce qu'elle pouvait concevoir et pratiquer. Elle devait se contenter d'une vérité et d'une sagesse approchées. Aussi lui conservait-on, la plupart du temps, l'usage de ses mythes, la religion de ses ancêtres, ainsi que ses coutumes fondamentales. Des motifs de perfectionnement et de contrainte lui étaient offerts, qui pouvaient paraître erronés aux sujets initiés, mais qui restaient indispensables pour obtenir le maintien des âmes simples dans la bonne direction.

Aux plus élevés dans l'ordre intellectuel et moral, était réservé l'enseignement intégral et secret. Ils avaient accès à l'institut pythagoricien. Devenus nocives après un examen initial, ils subissaient d'abord un temps d'épreuves qui durait de deux à cinq ans, pendant lequel ils s'adaptaient plus ou moins vite à un régime alimentaire, sobre et pur. En même temps, ils faisaient l'apprentissage de la droiture, de la maîtrise de soi-même, du silence, de l'abnégation, du discernement, et enfin de la résistance physique. Puis, s'ils en étaient jugés dignes, ils recevaient de la bouche même du maître, les enseignements de l'initiation supérieure. Ils apprenaient successivement

la constitution analogue, uni-trinitaire, du cosmos et de tous les êtres, la médecine naturelle et magique, la science ésotérique des nombres, les caractères symboliques de l'écriture sacrée, la signification occulte des emblèmes et des cultes mystérieux et enfin l'évolution universelle par le développement et la montée de l'esprit, à travers la série des êtres qui se succèdent, se transforment et se complètent, afin d'assurer un meilleur instrument d'apprentissage, pour l'intelligence, la clairvoyance et la sagesse.

La vie de l'adepte, à l'institut pythagoricien, était minutieusement réglée. La journée commençait par une prière, puis on se recueillait et on pratiquait l'examen de soi-même ; en se promenant dans la solitude, de façon à préparer l'œuvre quotidienne. Une courte séance de musique venait ensuite, accompagnée de chant, danses et exercices de gymnastique. Des ablutions, aspersions ou bains, pris dans un but de purification et de bon entretien corporel, ramenaient l'équilibre dans le jeu organique, excité par l'exercice physique. On se mettait ensuite à l'étude jusqu'à l'heure du repas qui était pris en commun. Tout aliment qui avait vécu d'une vie animées était exclu des menus, de façon à conserver la pureté des forces vitales. La sobriété et même des périodes de jeûne étaient pratiquées pour accroître l'énergie psychique des adeptes. Puis, venaient des lectures à haute voix, que commentaient les disciples les plus avancés. Le soir, une seconde promenade était exécutée, mais en commun, cette fois. En toutes circonstances, était requise une obéissance sans

réserve, basée sur les sentiments de hiérarchie et de respect que l'on doit aux maîtres et aux élites.

Le succès de l'éducation pythagoricienne fut rapide et éclatant. Des ramifications de l'ordre s'étendirent dans de nombreuses villes de l'Italie et de la Grèce. Partout, la vérité s'imposa et laissa une empreinte ineffaçable dans les esprits et les institutions.

La transformation qui s'accomplissait dans les mœurs et les façons de penser fut même trop précipitée. De plus, l'instruction générale des foules était encore insuffisante à cette époque, pour se plier à d'aussi hautes conceptions de la vie individuelle et des relations collectives. Aussi, peu à peu, la multitude des individus imparfaits se prit à vouloir secouer la domination des dirigeants pythagoriciens, qui partout étaient arrivés à imposer des conditions de vie plus justes et plus naturelles. Peut-être enfin toute la lenteur nécessaire de progression ne fut-elle pas mise en œuvre dans les tentatives de réforme ? Des différends surgirent alors. Le plus grave fut celui qui fit se dresser Cortone contre la ville voisine de Sybaris, à propos d'exilés chassés de cette dernière et recueillis par les habitants de Crotona. Une lutte sanglante en résulta, dans laquelle les Crotoniates, conduits par le fameux athlète pythagoricien, Milon, vinrent à bout des Sybarites, quoiqu'ils fussent les plus nombreux. La répression fut malheureusement excessive. Sybaris fut saccagée et rasée complètement. Toute œuvre de destruction sans frein ni raison introduit le germe de la destruction chez ceux qui l'accomplissent et se paie, d'ordinaire, d'une

sanction de nature identique. L'école pythagoricienne subit le contre-coup des excès des Crotoniates déchaînés.

Le mécontentement des mauvais esprits réduits à l'impuissance et, entre autres, la haine vindicative d'un nommé Cylon, évincé jadis par Pythagore, du nombre des candidats à la haute initiation, à cause de son tempérament violent et indiscipliné, firent que la révolte grandit peu à peu et fondit sur les Pythagoriciens. On leur reprocha surtout leur domination politique, comme attentatoire aux droits populaires et la révolution éclata qui détruisit l'école de Crotona. Ceux de ses membres qui échappèrent aux violences se dispersèrent. Quelques auteurs affirment que Pythagore lui-même périt dans l'incendie de la maison de Milon, chez lequel il s'était réfugié. Mais, il est plus généralement rapporté et admis qu'il put se retirer en Grèce, à Métaponte, où il continua à enseigner et où il mourut vers l'âge de 90 ans.

L'influence de Pythagore fut immense. Elle fut décisive sur la formation des deux génies grecs : Socrate et Platon. On peut affirmer qu'elle continue à s'exercer de nos jours, d'une façon latente mais certaine. Toutes les vérités qu'il enseigna sont destinées à revivre, renforcées par les démonstrations des faits scientifiques modernes et perfectionnées par le couronnement des lois divines d'amour du prochain et de sacrifice personnel que le Christ est venu annoncer à ses disciples.

LES VERS D'OR

Pythagore aurait écrit plusieurs ouvrages (on en a mentionné une quinzaine). Les deux principaux : symboles de l'Univers et symboles de la Parole sacrée, devaient être composés en caractères symboliques ; ils n'étaient communiqués que rarement aux initiés les plus sages. Aucun ne nous est parvenu. Nous ne connaissons la doctrine pythagoricienne, dans ses grandes lignes, que par les écrits de ses disciples.

Le petit poème des Vers d'Or est attribué à Lysis qui, dans le but de conserver intacte et de mieux répandre la doctrine de son maître, résuma, en une sorte de catéchisme, l'ensemble des prescriptions fondamentales, enseignées dans les écoles pythagoriciennes.

Ces Vers d'Or, nous apprend Hiéroclès qui nous les a transmis et commentés, étaient vraiment considérés comme l'essence même des enseignements de Pythagore, puisqu'une loi ordonnait à chaque adepte de les lire et de les méditer, matin et soir.

A première vue, les préceptes qu'ils renferment paraissent disposés sans ordre. Mais, une étude approfondie permet d'y découvrir un plan admirable qui se déroule dans une progression harmonieuse et une lumière éclatante. C'est ce plan que nous avons voulu mettre à jour dans notre traduction, en portant en marge des indications qui constituent de véritables têtes de chapitre pour les commentaires.

Dans la première partie, la Préparation, le culte de Dieu et des Esprits supérieurs est établi comme fondement de toute œuvre personnelle ou collective. La Purification qui vient ensuite comporte le culte de l'humanité dans la famille, dans autrui, par l'amitié et l'amour universel, et enfin dans soi-même. Les devoirs à l'égard de soi-même sont divisés en spirituels et physiques, c'est-à-dire en soins de l'esprit et du corps. La maîtrise complète de soi-même, la droiture, la franchise, la réflexion, l'amour du travail, la tolérance, la discrétion, le juste discernement, la prévoyance et l'humilité sont tour à tour enseignés. Puis, les soins corporels, qui ont trait surtout à l'alimentation pure et pondérée et à l'exercice physique, sont passés en revue.

Les deux premières étapes de préparation et de purification une fois franchies, l'adepte doit s'efforcer d'atteindre les plus hauts pouvoirs, en se perfectionnant chaque jour d'avantage. Il faut, en effet, être d'abord instruit des choses humaines, avant d'aborder les vérités divines. Cette partie de Perfection apprend que, grâce à l'examen répété de soi-même, à la méditation, à la foi et à la vie vertueuse, l'adepte peut, en s'aidant de la prière, s'instruire des problèmes de l'Univers et parvenir à l'initiation. Celle-ci lui confère les dons de clairvoyance et lui révèle le sens caché des actions humaines et de l'évolution universelle.

La porte de la sagesse s'ouvre alors. La vérité occulte a pénétré l'esprit de l'initié ; elle l'inonde de joie ; elle lui prépare une vie terrestre de sérénité et une existence future d'immortalité bienheureuse.

Ce programme d'instruction humaine intégrale est parfait. Il peut constituer la clef de voûte de tout savoir, comme de toute organisation, parce qu'il réalise l'analyse la plus fouillée des conditions synthétiques du progrès et de la paix, individuels et collectifs. En effet, aucun détail de culture individuelle n'est laissé dans l'ombre. Et, surtout, à la multiplicité discordante des enseignements analytiques, des petites leçons de détail, des préceptes infimes habituellement professés, il substitue une véritable science de la perfection basée solidement sur le plan et le but de la création universelle.

L'homme n'y est plus étudié sans le lien qui le rattache à Dieu et au reste de la nature. Il y apprend que ses sources de vie, ses forces d'action, ses moyens de progrès et son but de bonheur se trouvent d'abord en Dieu, qui est son créateur, puis dans l'effort concerté de la Nature et de l'Humanité, sans lesquelles aucun de nous ne saurait vivre, et enfin en soi-même, par la filiation divine et par le capital de forces vitales que chacun reçoit à la naissance.

Cette doctrine universelle, pythagoricienne, qui comportait le culte de Dieu, la vénération de la nature, l'amour de l'humanité et le respect de soi-même, imposait à chaque individu l'adoration du Créateur et la bienveillance à l'égard des hommes et des êtres. Elle fournissait, en même temps, les motifs les plus rationnels de culture intellectuelle et d'obligation morale, en vue d'obtenir une santé robuste, de corps et d'esprit.

En effet, en cherchant à réaliser parallèlement

dans le même individu l'esprit le plus élevé, les forces vitales les plus pures et le corps le plus sain, le pythagoricisme constituait un ensemble de prescriptions bien synthétiques, parfaitement équilibré et logiquement hiérarchisé. L'esprit conscient y commandait la matière, en dirigeant le jeu inconscient des forces vitales, sans emportement ni défaillance, vers un but louable de progrès personnel, de paix mentale et de perfectionnement collectif.

En plaçant, comme Destinée, l'attraction vers Dieu, et, comme loi essentielle de la vie, le libre exercice de la Volonté, s'efforçant de revenir à l'Unité, la doctrine pythagoricienne affirmait que l'effort présent, bien ou mal dirigé, déterminait, par le mérite ou de démérite, des sanctions futures et que celles-ci se traduisaient par des avances ou des régressions, dans l'échelle de la vie organisée et hiérarchisée.

Cette antique sagesse qui présentait la vie comme un devoir religieux et naturel, supérieurement motivé, et minutieusement codifié, forme un idéal d'organisation synthétique, personnelle et humaine, qui peut servir de base traditionnelle, pour asseoir la croyance en Dieu, la foi dans sa Providence et la soumission aux lois de la nature.

Brévannes, décembre 1915.

LES VERS D'OR DES PYTHAGORICIENS

PRÉPARATION

Le culte de Dieu - AVOIR UNE RELIGION - Tout d'abord, rends aux dieux immortels le culte prescrit par la loi. Garde aussi ta foi jurée. Révère ensuite, comme il convient, les Héros sublimes et les Esprits demi-Dieux.

PURIFICATION

Le culte de la famille - AIMER SES PARENTS - Aide le culte de la famille : remplis bien tes devoirs à l'égard de ton père, de ta mère et de tous les parents.

Le culte de l'amitié - AIMER SES SEMBLABLES - Choisis pour ton ami l'homme le meilleur et le plus vertueux. Obéis à ses doux conseils et suis son exemple salutaire. Efforce-toi de ne pas te détourner de lui pour un tort léger, autant qu'il est en ton pouvoir, car la Volonté siège à côté de la Destinée comme puissance directrice de notre évolution.

La culture personnelle - **A. La culture mentale**
ÊTRE MAÎTRE DE SOI - Puis, sache bien que tu dois apprendre à dominer tes passions, à être sobre, actif, chaste. Ne te mets jamais en colère.

ÊTRE HONNÊTE, FRANC, JUSTE - Sois irréprochable devant les autres et aussi devant toi seul. Et, pardessus tout, respecte-toi toi-même. Que toute ta vie, que toutes tes paroles s'inspirent de la plus pure justice.

TRAVAILLER EN TOUTE CONFIANCE - Quand au sort qui t'est échu par les lois divines, si rude soit-il, ne t'en révolte pas, mais supporte-le avec sérénité, en t'efforçant de l'améliorer de ton mieux. Les Dieux, en effet, préservent les Sages des maux les plus grands.

ÊTRE TOLERANT ET PATIENT - La Vérité et l'Erreur se rencontrent mélangées dans les opinions humaines. Abstiens-toi donc de les approuver ou de les rejeter en bloc, afin de conserver ton harmonie. Si l'erreur triomphe momentanément, éloigne-toi et patiente.

SE CREER UN JUGEMENT SAIN ET FERME - Prends soin de toujours bien observer ce que je vais te dire. Ne te laisse pas entraîner sans réflexion par les paroles et les actes d'autrui. Parle et agis seulement quand ta raison t'aura indiqué le parti le plus sage. La délibération, obligatoire avant l'action, t'évitera ainsi les actes déraisonnables. Ce qui vraiment rend l'homme malheureux, c'est de parler et d'agir sans règle ni mesure.

ÊTRE PREVOYANT - Pour chacune de tes décisions, prévois bien ses conséquences les plus lointaines, de

façon à n'avoir jamais à t'en repentir.

ÊTRE MODESTE - N'aie pas la prétention de faire ce qu'en réalité tu ignores. Saisis, au contraire, toutes les occasions de t'instruire. Tu mèneras ainsi une vie hautement agréable.

B. La culture corporelle

SUIVRE UN REGIME PUR ET PHYSIOLOGIQUE.
PRENDRE DE L'EXERCICE - Il faut également veiller à la bonne santé du corps. Prends avec mesure les aliments, les boissons et les exercices qui te sont nécessaires. Ta juste mesure sera celle qui t'empêchera de t'amollir. Aussi, devras-tu t'habituer à un régime pur et sévère.

ÊTRE RESERVE - Suis-le sans ostentation, pour éviter de t'attirer l'incompréhension haineuse des ignorants.

ÊTRE PONDERE - N'agis pas à la façon des gens sans jugement qui dépensent au-delà de leurs besoins ou encore qui se livrent à l'avarice, mais apprends-toi à garder en tout le juste milieu. Ne fais donc rien qui puisse te nuire et pour cela raisonne bien avant d'agir.

PERFECTION

Les moyens de perfectionnement - L'EXAMEN DE SOI-MEME - Aussitôt réveillé, profite vite de l'harmonie que procure le sommeil, pour t'élever

l'esprit et réfléchir aux bonnes œuvres que tu devras accomplir.

Chaque soir avant de t'endormir, fais ton examen de conscience, repasse plusieurs fois dans ton esprit les actes de ta journée et demande-toi : qu'ai-je fait ? Ai-je bien accompli mon devoir en toutes choses ? Examine ainsi successivement chacune de tes actions. Si tu découvres que tu as mal agi, réprimande-toi sévèrement ; si tu as été irréprochable, sois satisfait.

LA MEDITATION. LA FOI. LA VIE VERTUEUSE. LA SCIENCE DE L'UNIVERS - Médite ces conseils. Aime-les de toute ton âme et efforce-toi de les mettre en pratique ; ils te conduiront aux vertus divines. J'en jure par celui qui a tracé dans notre esprit la Tétrade sacrée, source et emblème de la Nature éternelle.

L'INITIATION - Quand tu te seras bien pénétré de ces préceptes, tu arriveras à concevoir la constitution intime des Dieux, des hommes et de toutes les choses, et à te rendre compte de l'unité qui pénètre l'œuvre naturelle entière. Tu connaîtras alors cette loi universelle que partout dans le monde, la matière et l'esprit sont analogues en nature.

LA CLAIRVOYANCE - De telle sorte que, devenu clairvoyant, tu ne seras plus tourmenté de désirs illégitimes. Tu reconnaîtras alors que les hommes sont les créateurs de leurs maux. Les malheureux ! Ils ne savent pas que leurs vrais biens sont à leur portée, en eux-mêmes. Combien rares sont ceux qui connaissent

la façon de se délivrer de leurs tourments ? Tel est l'aveuglement des hommes qu'il leur trouble l'intelligence ! Semblables à des cylindres qui roulent au hasard, ils ne cessent d'être accablés de maux infinis. Car, ne soupçonnant pas la funeste incompréhension qui est en eux et les accompagne partout, ils ne savent pas discerner ce qu'il faut admettre de ce qu'il faut fuir sans révolte.

LA VERITE OCCULTE - Dieu, notre père ! Puisses-tu les délivrer de leurs souffrances et leur montrer de quelle puissance surnaturelle ils peuvent disposer ! Mais non : soyons sans angoisse, car les hommes sont de la race des Dieux et c'est à eux de découvrir les vérités sacrées que la nature offre à leur recherche.

La récompense - LA SAGESSE. L'IMMORTALITE BIENHEUREUSE - Si tu es parvenu à les posséder, alors tu rempliras aisément toutes mes prescriptions et tu auras mérité d'être délivré de tes épreuves. Mais, abstiens-toi des aliments que nous avons interdits dans les purifications et poursuis l'œuvre d'affranchissement de ton âme, en faisant un choix judicieux et réfléchi, en toutes choses, de façon à établir le triomphe de ce qu'il y a de meilleur en toi, de l'Esprit. Alors, quand tu abandonneras ton corps mortel, tu t'élèveras dans l'éther et, cessant d'être mortel, tu revêtiras toi-même la forme d'un Dieu immortel.

COMMENTAIRES SUR LES VERS D'OR DES PYTHAGORICIENS

PRÉPARATION

LE CULTE DE DIEU

Avoir une religion - Tout d'abord rends aux Dieux immortels le culte prescrit par la loi - Dieu d'abord. Telle est l'impérieuse nécessité, inscrite par Pythagore, en tête de ses préceptes. La religion est, en effet, le premier de tous les devoirs, parce que les autres obligations puisent en elle leur seule raison d'être, leur force de vérité, leur vrai motif d'être consenties. Rien ne peut être conçu, expliqué, entrepris, avec justice et certitude, si l'on n'a pas d'abord déterminé l'origine et la fin de l'homme, c'est-à-dire si l'on ne s'est pas élevé jusqu'à la représentation de la Cause des causes, de l'Energie créatrice universelle, de la Perfection et du Bien absolu, en un mot de ce qui est Dieu, et si l'on n'a pas ensuite rendu à Dieu le culte qui doit guider et sanctifier toutes les œuvres humaines.

Il suffit de considérer un instant combien les enseignements de l'athéisme sont révoltants pour l'intelligence et le bon sens, et combien ils influent fâcheusement sur la morale et le bonheur de

l'humanité, pour être convaincu du rôle néfaste de l'irréligion.

Suivant les matérialistes, la nature est une force aveugle qui s'emploie sans but à construire et à détruire tout à tour. La vie est l'œuvre du hasard. L'homme est né progressivement du concours accidentel de circonstances et d'influences des milieux extérieurs. Son existence présente, matérielle, est la seule qui soit. Elle se résume en un court moment de conscience, compris entre deux plongées dans le néant. L'individualité sortie de rien, retombe dans le vide de la mort qui accueille avec une égale indifférence le juste et le scélérat. Les actes humains sont dictés par un déterminisme purement matériel et l'organisme humain est une machine réflexe qui n'a que les apparences de la liberté, qui secrète de la pensée, s'emploie à se nourrir et à se reproduire, et fonctionne en un mot, sans autre but que de se procurer un maximum de jouissances avec un minimum d'efforts.

Des motifs d'action aussi peu élevés ne peuvent guère engendrer qu'une triste morale individuelle. D'abord, quelle autorité peut revêtir une loi morale, établie sans législateur suprême et sans sanction, proche ou lointaine ? Et comment peut-on demander à des hommes, dont l'esprit n'héberge que ces conceptions négatives et angoissantes, d'agir dans la vie avec énergie, de travailler avec confiance, de se sacrifier avec élan, d'être bons et désintéressés, de se soumettre aux obligations des lois ? On leur répète de faire leur devoir, mais, comme cette notion

fondamentale du devoir n'est rattachée à aucun principe supérieur, à aucune idée directrice suffisamment générale et impérative, c'est l'individualisme outré et l'égoïsme forcené qui se donnent libre cours. La vie se déroule alors passive, mauvaise et sans but, dans le laisser-aller du scepticisme et de la routine. On ne recherche plus que la satisfaction des instincts de jouissance matérielle, immédiate et rapide, obtenue par les moyens les plus illicites. L'esprit de rébellion et de récrimination s'intronise dans la conscience. L'individu n'ayant aucune idée des liens étroits qui l'unissent à son Créateur, à l'univers et à ses semblables, en arrive même à renier toute solidarité à l'égard de sa famille, de sa race, de l'humanité et de la nature. Finalement il se voue au malheur, parce que les vraies raisons de vivre et de progresser lui demeurent cachées.

Quand la morale individuelle offre de telles défaillances, la morale collective, qui est faite du groupement des efforts moraux de chacun, possède alors les mêmes vices, totalisés et agrandis. Ce qui frappe d'abord l'observateur clairvoyant, c'est la perte des notions fondamentales d'Ordre, de Hiérarchie et de Devoir. La suprématie de l'intelligence et de la vertu est bafouée. La foule des ignorants et des immoraux proclame la stricte égalité de tous devant les avantages matériels, sans tenir compte des différences de mérite, c'est-à-dire de développement intellectuel et moral. La loi du plus grand nombre est substituée à la loi des meilleurs. C'est alors la multiplicité des impulsions qui règne à la place de

l'unité de direction. C'est l'ordre parti d'en bas au lieu de la direction imprimée d'en haut. Après quelque temps de ce régime, personne ne sait plus commander, personne ne sait plus obéir, parce que les supériorités opprimées n'arrivent plus à se manifester et parce que les infériorités déchaînées ne reconnaissent plus ni Dieu, ni maître, ni foi, ni loi.

C'est ainsi que se prépare et se détermine la venue des grandes catastrophes de rachat, vraies maladies sociales, qui sont des crises de purification et des échéances, créées lentement par l'accumulation des fautes humaines. Momentanément, la force brutale semble tenir lieu de justice, au cours du cataclysme guerrier ou révolutionnaire qui se déchaîne, jusqu'au moment où la collectivité, lasse de souffrir, retrouve au fond de sa conscience les notions éternelles de vérité qui l'illuminent. Ramenée de force, par l'excès des malheurs qu'elle a provoqués, à la conception des idées capitales d'unité, de solidarité, de hiérarchie et de devoir qu'elle avait négligées de son plein gré, la collectivité fait plus rudement l'apprentissage des vertus abandonnées. Peu à peu, elle se remet de son aveuglement, et comprend enfin, grâce à la souffrance, qu'il ne peut exister de morale efficace et de progrès humain, sans fondement religieux, sans loi suprême en Dieu.

Ces douloureuses désharmonies qui obligent l'homme à réfléchir et à retrouver la voie divine ne sont pourtant pas pour lui des moyens normaux de connaissance. Quand on cherche avec confiance, quand on sait observer et voir, on s'épargne pareils

fléaux, car on a vite fait de découvrir l'ordre divin qui règne dans l'univers, les lois qui guident l'évolution de tout ce qui existe, et l'obligation, qui en résulte, de vivre conformément à l'ordre établi par Dieu.

Il est clair, en effet, que tout dans l'univers obéit à des lois : la gravitation des astres, le rythme des années, des saisons, des jours, des modalités de la vie minérale, végétale, animale et humaine. La raison se refuse à admettre que toutes ces lois se soient établies sans une Force législative suprême, sans une Direction unique et supérieure, sans une conscience universelle qui groupe en elle cet assemblage merveilleux et qui le conduit au but qu'elle a assigné. Une puissance directrice et régulatrice existe donc dans tout l'univers. Elle est l'Esprit qui meut tout. Elle se manifeste par la Vie qui anime tout et par la Matière, grâce à laquelle l'évolution s'établit. Elle est à la fois l'origine et le but de l'Univers.

D'ailleurs, dans le plan strictement matériel, cette unité des forces est proclamée par la science moderne qui a fini par tout ramener à l'Energie, cette force impondérable qui se retrouve en toutes choses, qui existe derrière chaque phénomène, qui est à l'origine, le moyen et la fin de tout ce qui vibre, se meut, vit, change, se transforme et évolue dans le plan matériel. Cette découverte de l'Energie cosmique, à laquelle se réduisent toutes les manifestations de la matière, évoluant à des degrés hiérarchisés, à travers le monde minéral, végétal et animal jusqu'à l'homme, fournit la démonstration d'une unité de forces dans le monde créé, unité qui est la représentation matérielle

de l'Unité divine, distincte de sa création, mais qui, par son Verbe ou Logos, la pénètre, la soutient et la guide. L'étude de la constitution de l'homme révèle à son tour la même unité de direction, dans l'esprit qui a prise sur les forces vitales et le corps matériel. Aussi, l'être humain apparaît-il comme une représentation minuscule de la création, comme un microcosme, parce qu'il possède en lui des éléments formateurs, analogues à ceux qui composent l'univers (1).

Dans le monde des Idées, on aboutit également à la conception de l'Absolu qui, dans son Unité, totalise tous les concepts d'Infini, d'Amour et de Perfection, car aucune supériorité ne peut être pensée, sans un modèle suprême auquel elle se rapporte.

Une fois qu'on a suffisamment analysé et médité ces enseignements naturels, la notion claire de l'existence de Dieu se fait jour dans la conscience et elle finit par s'imposer d'une façon invincible. Du même coup, on découvre l'origine et le but de la vie humaine, et l'on s'aperçoit qu'on possède en soi une parcelle du Verbe créé, c'est-à-dire de l'esprit qui s'efforce à s'éduquer, grâce à un instrument corporel d'action et d'apprentissage, et à mériter l'attraction vers Dieu, en franchissant des étapes successives.

Alors, sur ces bases indestructibles, qui donnent satisfaction à l'intelligence, à la volonté et au cœur, peuvent s'édifier véritablement des règles de vie et des obligations morales. Elles se résumeront dans ce seul effort : ressembler à Dieu en se conformant à ses lois, naturelles et surnaturelles, de

(1) P. CARTON - *Les lois de la vie saine*

façon à s'approprier peu à peu ses attributs qui confèrent à l'esprit un ensemble grandissant de compréhension, de vertu, de mérite et de félicité. Quand une conviction religieuse s'est ainsi implantée dans l'esprit par ces profondes racines, elle accompagne tous les sentiments et elle inspire toutes les actions. Elle procure la foi robuste dans les forces divines que l'on porte en soi. Elle enseigne que les obstacles de la vie sont des moyens de perfectionnement. Elle montre que tous les hommes et les êtres font partie de la même famille divine et que, par suite, le cœur doit s'épanouir dans des sentiments d'altruisme fraternel et de bonté universelle. Enfin, elle indique le véritable but de l'existence qui est de devenir chaque jour plus fort d'esprit et de corps et de travailler à rendre les autres meilleurs.

La religion ainsi comprise possède une puissance moralisatrice incomparable, parce qu'elle explique les vraies raisons d'éviter le mal et de faire le bien, en un mot d'accomplir son devoir. Aussi, le rôle est-il capital pour établir, dans l'ordre social, la légitimité des hiérarchies et des disciplines et pour imposer la nécessité des lois et de leurs sanctions. Les idées capitales de famille, de patrie et d'humanité puisent, en effet, dans la religion, leurs sources réelles, parce qu'elle démontre que chacun de ces groupements sont solidaires, parce qu'ils bénéficient des forces acquises, groupées et canalisées, par l'ensemble. Chaque groupement, en contre-partie, est en droit d'exiger, de chaque individu, des efforts de bon ordre, d'harmonie et d'affinement, en vue du

retour commun à l'Unité de Perfection originelle. Ce sont d'ailleurs ces conceptions du rôle bienfaisant de la religion, qui ont inspiré l'œuvre de réforme individuelle et collective de Pythagore. En effet, son précepte fondamental était : efforcez-vous de ressembler à Dieu, et son but secret était de faire régner dans les institutions humaines un ordre divin, de façon à rendre la vie harmonieuse.

Garde aussi ta foi jurée - Cette recommandation devait s'entendre dans un double sens. Elle concernait d'abord la fidélité dans la parole donnée. Tout engagement solennel, écrit ou verbal, doit, en effet, être considéré comme un pacte sacré, comme une parole d'honneur qui prend les forces divines, que nous portons en nous, à témoin de notre loyauté. A plus forte raison, les attestations faites sous serment constituent-elles des obligations de dire la vérité.

Les individus déloyaux ou parjures qui renient leur parole ou qui font de faux témoignages sont en réalité des blasphémateurs et des sacrilèges. Ils en sont punis en perdant la confiance de leurs semblables et l'assistance providentielle. Ils deviennent alors un objet d'exécration et ils se vouent au malheur. En se livrant aux puissances du Mal, ils attirent sur eux les foudres du Ciel.

Du reste, l'invocation des forces divines est un acte d'une telle gravité qu'il faut bien se garder de jurer en vain, de prendre Dieu à témoin pour des futilités, de prononcer son Nom au cours d'accès de nervosité, de colère ou de haine, parce que toute puissance qui s'emploie mal à propos se retourne

contre celui qui en fait mauvais usage.

Puis, l'ordre de garder la foi jurée se rapportait à la doctrine pythagoricienne occulte. Il faut savoir en effet que, dans les religions de l'antiquité, l'enseignement religieux était double. Il y avait un culte exotérique destiné au plus grand nombre, qui présentait l'idée de l'Unité divine sous un aspect multiple et anthropomorphe. Les obligations morales se trouvaient ainsi fondées sur des motifs allégoriques, mais la nécessité de mettre à la portée des foules sans instruction, les vérités transcendantes imposait ces voiles culturels. Et, d'autre part, il existait un enseignement ésotérique, donné d'une façon secrète, dans les Temples à un petit nombre d'adeptes, choisis parmi les plus dignes. Cet enseignement consistait dans la démonstration scientifique et philosophique de l'Unité divine, et enfin de l'évolution de la vie universelle à travers de multiples métamorphoses.

En recommandant à ses disciples de rendre d'abord à Dieu le culte prescrit par la loi, Pythagore voulait qu'ils reconnussent l'obligation de se soumettre aux manifestations culturelles, telles qu'elles étaient établies alors par les traditions religieuses. Les initiés pythagoriciens pouvaient, en effet, accepter sans arrière-pensée cette prescription de haute tolérance religieuse, parce qu'ils avaient appris que les dieux du polythéisme constituaient simplement des représentations du Dieu Unique, sous autant d'aspects différents qu'il existait de groupes d'obligations distinctes à imposer au peuple. Ils

savaient, d'autre part, que les religions, du fait de leur fondement ésotérique commun, renferment toutes une part importante de vérités et que tout en lui donnant des noms différents, elles adorent en réalité, sans s'en douter, le même Dieu, l'Unique Créateur de tout ce qui est. Aussi, admettaient-ils que, du moment qu'il obéit aux lois divines de droiture et aux lois naturelles de bon ordre, un homme est exaucé dans ses vœux et béni dans sa vie, quels que soient le rite religieux et le langage qu'il emploie. Cette puissante clairvoyance les garantissait contre toute intolérance et leur permettait de prier avec une égale ferveur, dans des Temples de rite différent. Il leur était possible ainsi de donner partout le bon exemple de la foi et de la moralité.

Malgré les apparences, la religion pythagoricienne n'avait donc rien de commun avec le polythéisme. Elle était distincte également du panthéisme, qui considère la matière, la vie, la nature, l'univers matériel en un mot, comme Dieu lui-même et qui destine la conscience individuelle à l'annihilation finale. Elle répondait en réalité à un monothéisme unitif et synthétique.

La foi jurée qu'il ordonnait de conserver était précisément cette connaissance et ce culte de l'Unité divine, omniprésente et omnipotente. Mais cette doctrine devait rester secrète pour des raisons que nous expliquerons plus loin. C'est pourquoi il rappelle ici ce serment de discrétion que les initiés devaient observer rigoureusement, sous peine des plus graves châtiments.

De ces préceptes de haute sagesse religieuse, on peut dégager la leçon suivante. Ceux qui se déclarent satisfaits du culte exotérique, dans lequel ils ont été élevés et auquel ils gardent une foi entière, peuvent le suivre avec exactitude. Quant à ceux qui ont été élevés dans l'athéisme ou qui ont perdu la foi à cause d'imperfections humaines ou à cause d'imprécisions dogmatiques, qu'ils ont cru relever dans leur religion native, on ne saurait trop leur conseiller de prêter attention aux considérations d'ordre général qu'enseignait Pythagore, pour se mettre en ordre religieux. Cessant de s'en tenir aux obscurs sermons scholastiques que l'antique vérité ésotérique n'illumine plus, ils comprendront que les faits scientifiques, si probants, d'unité cosmique matérielle et de lois naturelles impliquent un Législateur, et que ces faits s'accordent avec les principes philosophiques et théologiques d'Unité divine créatrice. La nécessité de recourir à la pratique religieuse, pour être en ordre de grâce providentielle, afin d'être mieux guidés dans leur volonté de travail assidu, apparaîtra alors clairement aux esprits jusqu'alors incroyants.

Quantité de vérités évangéliques, cachées sous des apparences de mystères, telles qu'en énonce le début de l'Évangile de Saint Jean, se révéleront alors pleinement compréhensibles. Elles inciteront à suivre avec ferveur l'ordre chrétien et à participer à la nourriture spirituelle, apportée par la communion, où la vie du Christ continue à se répandre à travers la longue chaîne de ses ministres consacrés.

Révère ensuite, comme il convient, les héros sublimes et les esprits demi-Dieux - L'échelle des êtres, jusqu'à Dieu, ne s'arrête pas à l'homme. Il existe dans le plan supra-humain, des êtres qui jouissent de la vie éthérée. Ce mode d'existence supérieure peut être conçu, comme quelque chose d'analogue à la vie atmosphérique par rapport aux êtres qui vivent de la vie aquatique. Ces êtres, les plus élevés dans la hiérarchie des existences, sont entre autres, des hommes que leur puissance personnelle, leurs vertus et leur sagesse, on fait se hausser au rang d'esprits demi-Dieux. Ils peuvent influencer sur nous et aider à nos progrès, tout comme nous pouvons nous-mêmes agir sur le plan de création terrestre qui est situé au-dessous de nous, sur la vie minérale, sur les végétaux et les animaux. Ils sont en quelque sorte les intermédiaires entre l'homme et la Divinité. Ce sont ces êtres que l'on nomme les Héros, les Sages, les Initiés, les Génies, les Prophètes, les Saints, les Anges, les Archanges, les Séraphins, etc. Ils sont des modèles, des guides, des amis supra-terrestres auxquels on peut recourir pour demander l'orientation, l'intuition, l'inspiration, de façon à mieux employer ses efforts de progression. On peut ainsi entrer en communion avec les esprits souverains et recevoir d'eux des inspirations sublimes. L'esprit des ancêtres vertueux peut s'infuser aux générations nouvelles. En effet, un bon moyen d'acquérir de la grandeur morale et de la puissance intellectuelle, en un mot de s'exercer à la sagesse et à l'ordre, c'est de vivre dans l'atmosphère des purs génies, des grands saints et des sages. En s'imprégnant

des pensées de suprême beauté, d'amour de la nature et d'adoration divine, qu'ils ont exprimées et fixées dans leurs œuvres (musique, peinture, sculpture, architecture), en lisant fréquemment les écrits ou les vies des sages et des saints, on se magnifie l'esprit et on se sent traversé par un courant de forces d'élévation, qui apporte la paix et l'espérance, avec la certitude d'être dans le droit chemin et de travailler à des fins utiles. Mais, pour bénéficier pleinement de cette assistance supérieure, il faut s'en montrer digne par une vie pure et une moralité exemplaire. C'est ce que Pythagore enseigne dans les vers suivants.

PURIFICATION

LE CULTE DE LA FAMILLE

Aimer ses parents - Aie le culte de la famille : remplis bien tes devoirs à l'égard de ton père, de ta mère et de tous tes parents - C'est à juste titre que dans l'institut pythagoricien, le culte de la famille passait avant celui de l'amitié. Le meilleur ami ne saurait, en effet, s'imposer la continuité d'affection et surtout d'esprit de sacrifice dont un père et une mère sont capables à l'égard de leurs enfants. L'expérience établit qu'on peut arriver à remplacer un ami, mais qu'on ne retrouve jamais le cœur d'une mère. C'est un déchirement inguérissable que de perdre sa mère. En cas de péril ou de revers, personne ne saurait offrir sa protection ou ses consolations, avec autant d'élan du cœur qu'un proche parent. C'est pourquoi l'unité

familiale doit être établie et protégée à tout prix, en enseignant aux mères l'obligation naturelle d'allaiter et de soigner elles-mêmes leurs enfants, en leur fournissant les moyens de rester à leur foyer pour remplir leurs devoirs familiaux, en proclamant hautement la nécessité de la fidélité et de l'accord conjugaux et enfin en apprenant aux enfants à rendre amplement à leurs vieux parents l'assistance et l'affection qu'ils en ont reçues.

Le culte de la famille, qui comporte l'amour des ancêtres, la fondation d'un foyer et la procréation d'enfants, apparaît comme un des facteurs primordiaux de progrès humain, parce que l'individualité ne trouve à se réaliser pleinement qu'en créant, c'est-à-dire en faisant œuvre familiale.

Dans le plan occulte, le mariage correspond, en effet, à un regroupement de forces complémentaires, mâle et femelle, originellement unies, puis matériellement séparées, qui se reconstituent en une unité indissoluble, dont la monogamie est l'expression matérielle idéale. L'occultisme pythagoricien enseignait, par la science des nombres, que l'homme archétype, originel ou cosmique, était une unité androgyne, formé de deux moitiés ou Parèdres qui furent séparées et transformées dans l'involution charnelle. C'est ce qui est dit dans la Genèse : “ Il le créa à l'image de dieu : il le créa mâle et femelle ”. Puis, Dieu tira et sépara la femme de l'homme, en prenant à celui-ci une de ses grandes côtes. Aussi, plus tard, quand “ l'homme sera d'âge à quitter son père et sa mère, il s'attachera à sa femme et ils deviendront

une seule chair”. C'est ce que l'expression populaire a exprimé en nommant la femme, la moitié de l'homme. Cette séparation opérée au cours de la création involutive a engendré dans le plan matériel, le désir d'union reproductrice ; dans le plan psychique, la passion de l'amour ; et, dans l'ordre spirituel, le mariage mystique, où les femmes prennent le Logos ésotérique pour Epoux, et les hommes la Force de vie universelle ésotérique comme Epouse, par le sacrifice de l'union charnelle (chasteté).

Ces données occultistes établissent que la femme n'est ni supérieure, ni inférieure, ni égale à l'homme, mais qu'elle est complémentaire par sa formation matérielle, par son instinct d'opposition négative à l'emprise positive, par sa collaboration affectueuse. L'homme doit aimer sa femme exactement comme soi-même et la femme révéler son mari comme le chef de soi-même.

La science n'a fait que confirmer sur le plan matériel ces particularités de constitution. L'embryon est bisexué, autant masculin que féminin, jusqu'au troisième mois. Et, quand une anomalie de développement se produit, les choses restent en état dans l'hermaphrodisme.

Le troisième élément de la famille est l'enfant. Il complète la trinité de forces qui s'assemblent pour former une nouvelle unité, selon le mode quaternaire ou tétradique pythagoricien, que nous analyserons plus loin.

Pour que la famille forme un tout harmonieux, capable de progrès, il faut d'abord que le père veille à

donner l'exemple de l'ordre complet. Il pourra ainsi imprimer une juste direction à son foyer, surveiller et protéger assidûment l'enfant, sélectionner ses instincts, réprimer les basses impulsions et les violences de l'animalité (car l'homme n'est pas naturellement bon) et s'efforcer de conduire les siens vers l'idéal de Vérité, c'est-à-dire d'affection et de perfection qui est Dieu. Alors, l'enfant deviendra apte par un juste retour, à rendre à ses parents les bienfaits qu'il en aura reçus, c'est-à-dire à les combler de prévenances, d'affection et de vénération, surtout quand ils plient sous le faix des années.

En résumé, l'ordre parti du libre effort individuel, justement instruit et conduit, crée ainsi l'ordre familial. L'assemblage des familles, bien réglées, constitue l'ordre collectif, national. C'est dire que la meilleure orientation de santé physique et morale ne peut résulter, dans l'humanité, que par le rassemblement des volontés d'ordre matériel et d'unité divine, exprimées dans l'individu d'abord, puis colligées dans les groupements de familles, de nations et de races.

Dans l'institut pythagoricien, la femme était l'objet d'une initiation spéciale. On lui enseignait le rôle sacré, qui lui était dévolu. La procréation, en effet, apporte une sève nouvelle qui est pour la mère, non pas une source d'épuisement, mais un renforcement de vie qui se traduit par un développement organique et un épanouissement mental, évidents. De plus, ce n'est pas seulement la formation matérielle d'un nouvel être qui se réalise,

mais un appel à un esprit divin qui devra progresser dans les meilleures conditions physiques et spirituelles. Agissent alors des prédestinations, qui ne sont pas des faits du hasard ni des injustices du sort, mais qui résultent d'une action providentielle qui règle, pour chacun, selon ses mérites ou ses démérites, ses forces ou ses faiblesses, les facilités ou les difficultés, les satisfactions ou les épreuves, les joies ou les douleurs, les satisfactions ou les épreuves, les joies ou les douleurs qui sont les moyens normaux de grandissement spirituel, par les renoncements aux faux biens du monde qu'ils imposent.

Les familles infécondes sont des impasses. Les peuples sans natalité suffisante préparent leur effondrement. Les familles sans religion créent des êtres stupides ou des brutes sanguinaires. Les familles qui ignorent les lois matérielles de vie saine ou qui se refusent à les suivre sont affligées de maux innombrables. C'est pour remédier à ces errements et à ces douleurs que la doctrine pythagoricienne de sagesse s'efforçait de purifier et de fortifier en même temps les corps et les âmes.

LE CULTE DE L'AMITIE

Aimer ses semblables - Choisis pour ton ami l'homme le meilleur et le plus vertueux - Immédiatement après les devoirs familiaux, les plus pressants sont ceux qui concernent autrui, en commençant par les hommes les plus dignes et les plus vertueux. Le mode d'amour que l'on doit

pratiquer à l'égard de ces derniers, se nomme l'amitié. A propos des obligations d'amour familiale, l'homme, nous l'avons vu, devait se plier à la Nécessité, et accepter comme le meilleur pour lui, le milieu familial qui lui avait été assigné par prédestination. Pour l'amitié, au contraire, intervient formellement le rôle prépondérant de la Volonté. Il ne s'agit plus de s'abandonner à ce qui était déterminé antérieurement, mais de choisir, comme l'ordonne Pythagore, c'est-à-dire de faire acte de discernement, puis de fidélité.

Le titre d'ami ne doit donc pas être prodigué. Il ne faut pas l'attribuer à des gens sans élévation ni moralité. Ce serait une profanation de l'accorder pour donner satisfaction à des intérêts passagers, d'ordre matériel. Et comme les vrais modèles de vertu sont encore l'exception parmi les hommes, l'amitié véritable sera donc une chose rare et précieuse. Pourtant, on peut découvrir dans tous les rangs de la société, des sujets dignes de la cultiver. Une nature simple et droite est souvent plus apte à l'amitié qu'une âme compliquée et tortueuse.

C'est en vertu de la loi de hiérarchie universelle que l'on doit choisir son ami parmi les hommes les meilleurs. Ce qui vaut le moins doit, en effet, être soumis à ce qui vaut le plus. Il est dans l'ordre des choses de ne reconnaître l'autorité qu'à la vertu.

Le choix doit aussi porter sur l'homme le plus digne, parce que les influences mentales sont contagieuses et parce que la vertu peut se transmettre, tout comme la vie peut s'inoculer. C'est dire qu'on ne peut pas

s'attarder impunément dans le voisinage d'esprits malsains, de gens immoraux, irritables ou simplement négatifs, dont les paroles n'expriment que la haine, le pessimisme et la critique. On s'assombrit l'esprit, on se rétrécit l'intelligence, on se durcit le cœur et on s'aigrit le caractère à vivre avec des révoltés.

Par contre, le bon exemple et les saines paroles des sages élèvent l'âme, sèment l'optimisme et fortifient la volonté.

Obéis à ses doux conseils et suis son exemple salutaire - L'homme que l'on doit choisir pour son ami doit donc être tel qu'on puisse le vénérer à l'égal d'un dieu, le prendre comme modèle de vertu, de simplicité, de bonté, et comme guide de sa vie et juge de ses actions. On ne peut, en effet, acquérir des supériorités et apprendre son devoir, que de celui qui possède déjà un plan de vie supérieure et qui sait le réaliser. *"L'ami disait encore Pythagore, est un autre soi-même. Il faut l'honorer comme un dieu. L'amitié est l'égalité de l'harmonie"*.

Mais, pour s'attirer la confiance d'un tel ami et la mériter, il faut décider de lui obéir, de suivre son exemple salutaire, c'est-à-dire de poursuivre avec foi et continuité sa réforme et son progrès personnels. On ne peut donc se créer une bonne amitié, qu'autant qu'on vit soi-même d'une façon droite, simple et naturelle. Ceux qui croient se faire des amis en prodiguant autour d'eux les biens matériels, les faveurs, l'argent ou les plaisirs, ne s'entourent que de flatteurs et de parasites. Quand l'infortune les frappe, ceux-ci s'éclipsent aussitôt. Or, c'est dans l'adversité

que l'amitié trouve son plein développement. Les vrais amis savent que leur union comporte plus de devoirs que de droits. Ils sont prêts à donner dix fois pour une ce qu'ils reçoivent. Habités à tout tirer de leur propre fonds, ils ne demandent un secours amical, qu'après avoir épuisé leurs moyens de direction personnelle. Rien n'est plus destructeur de l'amitié, en effet, que des exigences futiles et incessamment renouvelées. A chaque nouvel entretien, les amis véritables s'apportent plus de joie, s'inspirent plus d'affection et de confiance. Ils s'instruisent de leur progrès, se stimulent mutuellement pour un nouvel élan et se sentent enfin vivre pleinement l'un pour l'autre pour se confondre dans la même harmonie divine.

Efforce-toi de ne pas te détourner de lui pour un tort léger, autant qu'il est en ton pouvoir - L'amitié est un pacte sacré. De légers nuages ne peuvent l'obscurcir. Dans tous les cas, il convient de faire effort pour éviter une rupture avec un ami. S'agit-il d'imperfections légères, on doit se montrer indulgent et accommodant. Mais, dès qu'un principe essentiel entre en ligne de compte, il faut rester inébranlable et ne jamais consentir un attentat à l'esprit de justice et de vérité, même par amitié. Si un ami s'égare jusqu'à demander un service qui aboutisse à un compromis moral, à une défaillance de conscience ou qui soit susceptible de nuire à la collectivité, c'est un devoir de l'éclairer d'abord, et, s'il persiste, de se détourner de lui, d'une façon tranquille mais ferme, jusqu'au moment où il sera revenu de son erreur.

"Dans les relations sociales, évite de changer tes amis en ennemis, ajoutait encore Pythagore, efforce-toi, au contraire, de changer les ennemis en amis. Aime les honnêtes gens sans haïr les méchants". Ces préceptes recueillis par ses disciples complètent sa pensée sur les devoirs qui nous incombent à l'égard des autres hommes. Ils montrent que si Pythagore prescrivait de réserver son amitié aux gens de bien, il recommandait en même temps, de se garder de l'esprit de haine, même à l'égard des méchants. Certes, on doit fuir le contact des fous et mettre les criminels hors d'état de nuire, mais quantité de gens ne sont malveillants que par ignorance ou inexpérience. Saisir l'occasion d'une souffrance ou d'une maladie pour les instruire et les éclairer, c'est les mettre sur la voie de l'expérimentation des bienfaits qu'apportent la pratique de l'ordre naturel d'abord, puis le complément de l'ordre surnaturel.

Toutefois, il faut reconnaître que l'élan d'amour fraternel pour tous les hommes et l'esprit de charité poussé jusqu'au sacrifice de la vie, pour la Vérité, ne furent inspirés aux hommes que par les enseignements du Christ.

En effet, les pythagoriciens appliquaient simplement à tous les hommes l'esprit de bonté qu'ils exerçaient à l'égard de la création entière. Ils étaient enclins aussi à la bienveillance inaltérable parce qu'ils savaient que l'Humanité est un grand être collectif, dont chaque individu composant est intéressé au perfectionnement de son semblable, du fait que l'ascension individuelle ne saurait se réaliser

séparément, mais se trouve étroitement liée au progrès de l'humanité entière.

L'esprit et la force vitale de l'Humanité sont, en effet, nous le rappelons, des entités collectives, dans lesquelles nous vivons, auxquelles nous empruntons nos énergies de vie et de progression et dans lesquelles nous déversons nos créations personnelles, bonnes et mauvaises, dont tout l'ensemble bénéficie ou pâtit en même temps que nous. Tout attentat à la dignité personnelle nuit donc à la collectivité, comme toute bonne action individuelle retentit heureusement sur la masse. De même que nous n'aurions pu aboutir à notre stade actuel d'évolution, sans les efforts bienfaisants des hommes qui nous ont précédés, de même notre plus sûr moyen de nous grandir personnellement, à l'avenir, c'est de travailler à la meilleure évolution des autres. Ainsi se trouve établie la condamnation de l'égoïsme et de la haine. Et, de ce fait, l'obligation d'aimer son prochain se fonde, non sur la simple crainte d'un châtiment, mais sur une raison naturelle, c'est-à-dire sur la loi de participation collective à la même vie et au même esprit.

Notons en passant combien ces notions éclairent sur la malfaisance prodigieuse de la médecine moderne, victime des théoriciens de laboratoire, quand elle fait pénétrer directement dans le sang des individus, par les injections de sérums ou les greffes de glandes de bêtes, des influences bestialisantes, non neutralisées par le métabolisme des viscères digestifs. Le corps de l'humanité en est infesté et dégradé. Cette aberration scientifique est

une des causes de la progression si alarmante des enfants arriérés et des fous.

L'effort individuel doit donc tendre à créer pour transmettre, à produire pour donner, à travailler pour aimer. Et c'est seulement dans le culte de la famille, l'amour de la patrie et la religion de l'Ordre divin, que les aspirations de progrès et de bonheur peuvent trouver leur plein développement.

D'autre part, il faut savoir que tout ce qu'on émet, le bien comme le mal, vous revient inévitablement par une sorte de courant de retour, car tout évolue en cercle dans le monde. Ainsi s'expliquent naturellement le juste châtiment des méchants et la récompense méritée des actes de sacrifice. L'obligation de surveiller tous ses actes et surtout toutes ses pensées, de bannir tout désir nocif ou simplement négatif et de n'introniser dans la conscience que des idées de bienveillance et de vérité, est donc confirmée par cette loi universelle de circulation des forces.

Ajoutons que l'amour pythagoricien du prochain, accentué par l'esprit chrétien de charité doit être poussé jusqu'au sacrifice des biens et même de la vie, parce que l'homme doit se comporter à l'image de Dieu, en s'imposant les mêmes dons de soi-même. L'acte de création, en effet, est un sacrifice de l'Esprit divin qui a consenti à s'involuer par son Verbe dans la matière et à s'abaisser jusqu'à la vie infinitésimale, de même que l'entretien quotidien de la nature terrestre et de la vie humaine est une émanation, c'est-à-dire un don personnel de la substance du Verbe, car *"rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui"* (Saint Jean). La

possession des prérogatives divines du paradis ne peut donc être méritée et obtenue que si l'homme accomplit au cours de son évolution, des actes d'abnégation et de sacrifice, similaires à ceux que Dieu a d'abord consentis en sa faveur. Par conséquent, celui qui, de son plein gré, fait l'offrande de tous les actes de sa vie ou verse un jour son sang, pour assurer le triomphe d'un principe religieux ou d'une cause sacrée, peut être sûr de la plus haute récompense, parce qu'en se sacrifiant ainsi, il se sera placé, volontairement dans l'ordre divin.

Cette notion fondamentale du double sacrifice du Créateur et de l'homme-Dieu est essentiellement religieuse. On la retrouve, entre autres, exprimée dans le mystère de la messe.

Car la Volonté siège à côté de la Destinée comme puissance directrice de notre évolution - Deux puissances règlent et dirigent l'évolution humaine. L'une est la Destinée et l'autre est la Volonté. La première est déterminée par avance, la seconde est libre.

La Nécessité est elle-même composée de deux éléments. Il y a d'abord la loi d'évolution qui fait que tout ce qui est né de Dieu retourne en lui après un cycle d'évolution, par suite d'une attraction invincible qui est la puissance d'amour divin pour toutes ses créatures. Elle se traduit dans chaque être par cette force intérieure qui le pousse, malgré lui, à naître, croître, vivre, se multiplier et mourir. Elle constitue le courant de la vie. C'est elle qui, malgré ses rébellions et ses erreurs, incite chaque individu à lutter pour

vivre, à vaincre l'ignorance, à découvrir la vérité pour améliorer son sort, et à se résigner à mourir pour se transformer. Cette loi énonce la nécessité du progrès universel et humain, et d'après Pythagore, l'accession de tous les êtres à la connaissance et au bonheur divins. En effet, toute la Nature s'élève et progresse d'une façon infinie le long de l'échelle vitale des végétaux, des animaux, des hommes et des êtres supra-humains. Le mal n'a qu'une existence éphémère ; il n'y a pas place pour lui dans l'Absolu. Il sert seulement à éduquer et à éclairer, et finit toujours pas se détruire lui-même. Le triomphe plus ou moins rapide du bien est toujours assuré. Cette loi d'évolution fatale était représentée par les Anciens d'une façon symbolique, par le serpent qui, enroulé, se mord la queue. Et comme elle constituait une vérité dangereuse à révéler aux âmes mal préparées, elle était réservée pour l'enseignement ésotérique. On n'en parlait au dehors qu'en employant le symbole, l'allégorie ou l'énigme, comme la phrases des vers d'or : le Pouvoir habite près de la Nécessité.

La Nécessité, c'est-à-dire ce que l'homme subit sans le vouloir au moment présent, comporte encore, d'après la doctrine pythagoricienne, un second élément qui est le bagage personnel de l'individu (le karma des hindous), ce qu'il a accumulé en lui de bon ou mauvais au cours de ses expériences antérieures, ce qu'il doit expier ou ce dont il doit bénéficier. C'est en quelque sorte son enfer, son purgatoire ou son paradis selon qu'il s'est mal ou bien comporté autrefois. C'est l'ensemble de ses démérites ou de ses

mérites qui arrive à échéance. Car tout se paie ici-bas ou ailleurs. Toute détermination se poursuit dans ses conséquences les plus lointaines. La mort ou dissolution du corps matériel n'entrave en rien le jeu des échéances. Ce qui n'est pas réglé dans l'existence présente, le juste comme l'injuste, trouve son écho dans la vie future.

Quant à la **Volonté**, elle est ce pouvoir que possède l'homme, d'agir librement. Elle est ce qui lutte en vue du progrès à accomplir. Elle est l'agent personnel du retour conscient et mérité vers Dieu. Elle est la force créatrice par excellence. Elle est tout dans l'homme, parce qu'elle résume sa puissance de résistance au mal et de direction vers le bien. Loin d'être le simple résultat des incitations extérieures et des forces matérielles de l'ambiance où il a évolué, l'homme est donc avant tout le fruit de la force intérieure de volonté qui réside en lui, dès son origine, et qui le fait se construire et se développer librement.

Il est bien évident, en effet, que si L'homme évoluait vers Dieu par la simple attraction de la destinée, sans faire effort personnel, sans posséder la faculté de discernement et la liberté de décider, il n'aurait aucun mérite et par là même ne saurait prétendre à la récompense du bonheur suprême. Le mal qui redresse et le bien qui encourage et qui indique le but, n'auraient plus alors aucune raison d'être dans la vie universelle.

Dans la série des êtres qui évoluent depuis le minéral jusqu'à l'homme, les évolutions s'accomplissent presque exclusivement par élan vital, sous l'influence

de la loi providentielle d'attraction, dont l'instrument est **l'instinct**. Plus tard, le progrès s'établit plus complet et plus rapide, grâce à un nouvel instrument, qui permet à l'homme de connaître et d'avoir conscience.

Dirigé entièrement par l'instinct dans les plans inférieurs de son évolution, l'homme éduque peu à peu sa volonté, qui remplace et sélectionne les données trop matérielles de l'instinct. Quand la puissance intellectuelle et le sens moral auront complètement envahi le domaine de l'instinct, l'homme évoluera sous la seule direction de la volonté rendue parfaite, par la connaissance de la Sagesse et la pratique de l'ordre intégral, corporel et spirituel. On voit ainsi que, guidé d'abord entièrement par la Providence, d'une façon presque passive, l'homme, au fur et à mesure que s'accroissent sa clairvoyance et sa puissance de domination personnelle, reçoit de Dieu par là même, une extension de plus en plus grande de sa liberté et de son pouvoir créateur, une libération de plus en plus complète des influences matérielles et finalement une accession de plus en plus large à la Joie spirituelle.

La Destinée est donc tissée en grande partie, par le **Passé**. Elle contient en germe la plupart des étapes suivantes. Elle résume les acquis, les tendances au bien ou au mal, les souffrances et les joies, engendrés par les directions d'autrefois. Elle contient les prédispositions, l'hérédité, les harmonies ou les imperfections de caractère et de tempérament, qui composent le domaine individuel.

Le Présent, c'est le point de rencontre de la Destinée et de la Volonté. C'est la zone d'action de l'individu, qui s'applique à corriger ses tares et à perfectionner ses qualités, qui prépare en un mot son étape future.

L'Avenir, c'est, en grande partie, le résultat de la conjonction de la Destinée et de la Volonté dans le Présent, sous la réserve d'une certaine modification toujours possible, du fait de l'action volontaire, future. En effet, la volonté peut non seulement créer le bien, mais redresser le mal, c'est-à-dire corriger l'œuvre passée du Destin, en ramenant, dans la vie individuelle, l'obéissance aux lois naturelles et divines, par l'effort persévérant dans la pureté, l'acceptation et l'humilité. Alors, le rachat et le redressement sont grandement facilités par l'intercession rédemptrice du Verbe divin et par la grâce de la Providence.

Si, dans la vie, on s'abandonne au sort du Destin et aux influences dites astrales, sans faire effort volontaire de compréhension et de progression, on agit en fataliste, on reste cristallisé, on récolte plus de mal que de bien, car on vit d'une façon négative et comme inconsciente.

Si l'on ne s'en rapporte qu'à sa volonté, sans lui donner le guide des lois divines et naturelles, on risque le perpétuel désaccord, on se prépare les pires désharmonies, mentales et physiques. On vit dans une orgueilleuse et malsaine indépendance, parce qu'on a perdu le sens de la Nécessité, c'est-à-dire le culte de Dieu et le sentiment de l'ordre surnaturel.

Si, enfin, après avoir appris à connaître les lois qui règlent la vie humaine et qui la dirigent vers Dieu, on tend ses efforts de volonté pour ne pas se laisser détourner de ce but, qui est notre seule raison d'être, si l'on ne s'insurge pas contre la Nécessité, c'est-à-dire contre les imperfections et les obstacles à vaincre, si en même temps, on se fait humble et si on demande, par la prière, l'assistance providentielle, on vit alors en harmonie et en santé, c'est-à-dire en accord avec Dieu et avec la nature. On entre en possession d'un pouvoir de création, analogue au Pouvoir Divin. On est porté par un courant d'inspirations et de forces supérieures qui fait grandir la personnalité.

LA CULTURE PERSONNELLE

A - La culture mentale

Être maître de soi - Puis sache bien que tu dois apprendre à dominer tes passions, à être sobre, actif, chaste. Ne te mets jamais en colère - Le premier des devoirs envers soi-même, c'est d'apprendre à se connaître et à se posséder. Aussi, Pythagore requiert-il avec insistance l'attention sur cette obligation fondamentale : "*Sache bien que tu dois apprendre à dominer tes passions*".

L'éducation de soi-même est la condition fondamentale du progrès. Elle seule donne empire sur soi-même et sur les autres. Personne, en effet, ne peut se substituer à nous pour mettre de l'ordre dans notre conscience, affermir notre volonté, coordonner nos

efforts et maîtriser nos passions, parce que le progrès mental doit être une œuvre individuelle. D'autre part, on ne peut songer à diriger autrui avant d'avoir appris à se commander soi-même, car on ne peut imposer son autorité qu'en donnant le bon exemple de la clairvoyance et de la rectitude.

Un homme qui possède, qui contrôle ses impulsions, qui sait dominer ses nerfs, calmer son émotivité, garder son sang-froid en toutes circonstances, cesse d'être à la merci des événements et des suggestions. Il s'évite ainsi une foule de désagréments et d'insuccès, parce qu'il rend sa pensée plus lucide, son jugement plus sûr et sa volonté plus puissante. Il acquiert le sentiment de l'ordre et de la discipline. Il se sent chaque jour, plus apte à faire dominer en lui l'esprit et à faire triompher autour de lui la puissance morale sur le désordre et l'incurie.

Sois sobre - Après l'irréligion, le pire fléau qui puisse s'abattre sur l'homme, c'est l'erreur alimentaire et le manque de sobriété. Aussi, Pythagore a-t-il placé la répression de la gourmandise et de l'intempérance, en tête des devoirs individuels.

En effet, rien ne nuit plus à la formation du caractère et au développement du sens moral que les excès de table et l'ivrognerie. La nourriture trop toxique, trop copieuse et trop raffinée accapare, pour pouvoir être digérée la plus grande partie des forces vitales disponibles. Elle rend les muscles paresseux. Elle affaiblit la volonté et alourdit l'intelligence. L'ivrognerie, qui fait perdre tout contrôle ravale l'homme au rang de la brute. Elle obscurcit l'esprit,

réveille les plus bas instincts et conduit aux plus graves déchéances. L'homme qui se grise perd peu à peu les notions de devoir, de pitié et de dignité humaine. Il se transforme finalement en un être de malheur, voué aux maladies de dégénérescence, au crime et à la folie.

Par contre, rien ne rend plus maître de soi que l'habitude de la sobriété ; elle constitue un moyen tellement efficace de parvenir au sage gouvernement de soi-même et à l'élévation morale. On retrouve les prescriptions de tempérance et d'abstinence, à la base de tous les enseignements religieux.

En effet, on est certain d'établir en soi la prédominance de l'esprit de discipline et de la volonté, en s'obligeant à rester sur son appétit, à ne rien prendre en dehors des repas, à se refuser les aliments trop impurs, trop excitants, trop apprêtés, à s'abstenir de tout ce qui fait trépider les nerfs et dérailler le caractère. La sobriété aide ainsi à mater les passions, à renforcer la puissance mentale et à fortifier le corps. Il faut donc être sobre, non seulement dans le but de conserver sa santé physique, mais aussi avec l'intention de travailler du même coup, au perfectionnement de son caractère et à l'embellissement de son âme.

Sois actif - Il ne suffit pas d'éveiller en soi les bonnes tendances, il faut encore les mettre en action. Sans activité, les meilleures dispositions natives, les meilleurs germes déposés par l'éducation sont destinés à rester lettre morte.

D'ailleurs, être inactif, c'est en quelque sorte

s'arrêter de vivre en se refusant à remplir la mission de l'homme qui consiste à construire autour de soi et à s'édifier soi-même. De plus, l'inaction va à l'encontre de la loi naturelle qui exige de tout ce qui vit, un effort d'évolution persévérant et rythmé, une lutte incessante pour le progrès.

Personne n'a donc le droit de se confiner dans un repos stérile ou dans une retraite égoïste. L'oisiveté est mauvaise conseillère ; elle entretient la mollesse et la nonchalance ; elle rend peureux et lâche ; elle engendre la lassitude de l'esprit et l'affaiblissement moral.

Certes l'activité demande à être rythmée chaque jour par des intervalles de repos et de recharge des forces nerveuses, mais l'homme valide qui ne pense qu'à réduire son travail et à accroître ses loisirs, pour s'amuser, devient la proie de l'envie et de la paresse. La vie normale, en effet, doit être une création perpétuelle, poursuivie par un désir permanent d'investigation, de découverte et de progrès. Rester inoccupé, c'est s'atrophier. Ne rien faire d'utile, c'est se vouer à l'incapacité.

Le travail est un aliment pour le corps comme pour l'esprit, parce qu'il détermine sur celui qui s'y adonne, un afflux de forces vitales supérieures, qui le vivifient et le grandissent, en le traversant. En effet, les muscles s'atrophient et l'esprit se rapetisse, dès qu'ils cessent de s'exercer. On ne vit pleinement qu'en travaillant, en proportion de ses forces, jusqu'à la fin de ses jours. Toute activité est bonne et profitable, pourvu qu'elle s'applique à quelque chose de vrai, de

juste ou même de simplement utile. Qu'il s'agisse de travaux intellectuels ou de besoins matérielles, l'effort conduit avec soin et attention apporte toujours sa récompense dans un progrès individuel. Il est même très favorable d'alterner ses genres d'occupations. Rien n'est plus néfaste, par exemple, que de se cantonner dans le travail cérébral, sans exercer ses muscles, ou encore de concentrer perpétuellement son effort sur une seul sujet particulier, parce qu'ainsi on étouffe en soi les facultés de généralisation, on s'aveugle l'esprit et on amincit sa personnalité. En abordant plusieurs sujets tour à tour, on se repose de l'un en reprenant l'autre, on s'élève au-dessus de la néfaste science de l'infiniment petit, pour aboutir à la connaissance du plan unique et universel de la Nature. On s'enrichit l'esprit à la façon d'un liquide qui pourtant déjà saturé d'un sel déterminé, peut, malgré cela, en dissoudre un différent et se l'incorporer. Et les œuvres ainsi produites se succèdent variées et excellentes, à l'image des belles moissons qui sortent d'un même sol, grâce à l'alternance des cultures.

Enfin, il faut travailler avec quiétude et régularité. Il importe, en effet, de bien savoir que sur terre, tout nous est quotidiennement dosé : ce que nous devons apprendre, ce que nous devons accomplir, ce que nous devons donner, ce que nous devons recevoir. Par exemple, au lieu de nous être imposée tout d'un coup, la somme de nos devoirs d'une année nous est répartie, comme il convient sur chacun des jours et des mois qui la composent. C'est

pourquoi il ne faut jamais remettre au lendemain ce qui peut être exécuté sur-le-champ, pas plus qu'il ne faut être anxieux ou impatient de la tâche qui nous attend les jours suivants.

L'essentiel, c'est donc de chercher à s'instruire avec persévérance et exactitude, de façon à ne pas interrompre le courant de vie et de Lumière qui nous est distribué d'en-Haut, selon nos capacités et nos mérites, et qui quotidiennement nous fournit des occasions, souvent uniques, de nous éduquer. On s'évite ainsi les lacunes intellectuelles et morales, et l'on se développe intégralement et harmonieusement. Dès qu'on sait pourquoi et comment il faut travailler, l'effort devine une joie, la fatigue un apaisement, la vie un bonheur. La lutte se termine en triomphe. On se sent invincible.

Sois chaste - La luxure est un obstacle insurmontable à l'élévation de l'esprit, parce qu'elle établit la domination des passions purement animales. De plus, elle cause un gaspillage prodigieux des forces vitales qui conduit à l'épuisement intellectuel et physique.

Pour garder sa puissance mentale et son énergie physique, il convient de s'imposer une vie chaste. Seule, en effet, la continence temporaire ou permanente permet d'acquérir des pouvoirs magiques. Il faut donc s'interdire le plus possible les plaisirs charnels, et ne les consentir qu'en union légitime, de façon à pouvoir y apporter la pensée d'unité spirituelle et familiale sans laquelle ils n'ont rien d'humain. On y parviendra plus facilement, si l'on a toujours présente à l'esprit cette autre maxime pythagoricienne : "*Ne*

goûte à la volupté que quand tu consentiras à être inférieur à toi-même".

Non seulement on doit être chaste en fait, mais il faut l'être aussi en pensées et en paroles. On doit cesser immédiatement de participer à des conversations où sont tenus des propos impudiques, et l'on doit redouter comme la peste, les spectacles immoraux, les auditions de chansons lubriques et les lectures malsaines qui inoculent l'esprit et salissent l'imagination. En un mot, il faut avoir le souci permanent de sa dignité morale et de la pureté de ses pensées.

Ne te mets jamais en colère - La colère est une faiblesse. Elle est le propre des caractères débiles ; aussi l'observe-t-on souvent chez les enfants, les vieillards, les malades et les déséquilibrés. Elle représente l'abandon de la direction individuelle aux impulsions de l'âme animale. L'homme qui s'y livre disloque en quelque sorte son individualité. Il retire pour ainsi dire l'esprit de son corps et s'abandonne à la frénésie des mauvais instincts. Il obscurcit sa raison et annihile sa volonté. Il risque alors d'être entraîné à commettre les actes les plus répréhensibles, quitte à les regretter amèrement, quand son esprit aura repris sa place dans la conscience.

La colère est fâcheuse encore, parce qu'elle mène à la révolte. Un homme qui se rebelle s'attire fatalement les maux les plus accablants. De même, un malade qui, perdant patience, s'acharne à réprimer furieusement tous les symptômes de sa maladie et s'indigne contre la souffrance, guérit rarement. Quand

on sait que rien n'échoit qui ne soit déterminé par des actes antérieurs, que toute souffrance a une cause, comporte un enseignement et apporte La lumière, on cherche à s'en libérer logiquement, on cesse de récriminer et on comprend la vanité et le danger des sentiments de rage et de révolte.

D'ailleurs, il n'y a qu'à voir quelle triste existence mènent les individus emportés. Ils vivent dans la discorde et l'angoisse perpétuelles. Ils sèment autour d'eux la terreur et le découragement. Ils obtiennent l'obéissance passive, mais jamais ils n'inspirent le respect et la confiance. Ils n'ont pas d'amis véritables, car toute supériorité les fuit.

La douceur, par contre, est une puissance invincible.

Elle permet le calme examen des événements. Elle donne de la clairvoyance au jugement ; elle conduit à des décisions réfléchies et pondérées. L'homme doux garde en toutes circonstances la possession de ses moyens d'intelligence, de contrôle et d'action. Il vit dans l'harmonie et la sérénité, parce qu'il sait écarter les petits soucis de l'existence et affronter sans crainte les plus grandes épreuves.

On n'est véritablement doux que si on est foncièrement bon, au fond de soi-même ; et pour cela il faut se refuser à proférer une injure, une menace ; il faut chasser de soi tout sentiment de haine et de vengeance.

Pythagore voulait même que la bienveillance s'étendît à tous les êtres. "*Ne frappe pas un animal offensif, disait-il, ne brise pas un arbre domestique*".

La douceur ne doit cependant pas exclure la

fermeté. On peut se montrer énergique, ardent même; on peut agir avec promptitude et sévérité, sans rien perdre de son calme et de sa douceur. Alors qu'une réprimande faite avec fureur pousse à l'insoumission et à la haine, une remontrance calme, bien motivée et catégorique entraîne, au contraire, l'obéissance et l'estime.

Être honnête, franc, juste - Sois irréprochable devant les autres et aussi devant toi seul. Et, par-dessus tout, respecte-toi toi-même. Que toute ta vie, que toutes tes paroles s'inspirent de la plus pure justice - Les deux guides essentiels de la pensée et de l'action sont l'esprit de vérité et l'esprit de justice. Dès qu'on a pris la résolution intransigeante d'être, en toutes circonstances, juste et véridique et de toujours bien accorder ses actes avec sa pensée, on peut envisager l'avenir sans crainte. *"On est certain d'atteindre au plus haut degré de vertu, répétait souvent Pythagore, si on est véridique et bienfaisant"*.

Ce qu'il faut donc éviter par-dessus tout, c'est le mensonge, le vol, l'injustice et l'hypocrisie. Il faut se faire une obligation inviolable de dire toujours la vérité et de n'admettre sur ce point aucune compromission avec sa conscience. La recherche passionnée de la Vérité en toutes choses doit même constituer la pensée dominante de l'existence. La plus grande des charités, c'est de clamer la vérité.

Il faut à tout prix, faire preuve d'une rigoureuse honnêteté, en veillant à ne jamais s'approprier le moindre objet qui appartienne à autrui et à ne jamais rechercher un profit illégitime.

Non seulement il ne faut jamais mal agir, mais encore il est capital de ne jamais mal penser, ou mal parler. Le pouvoir créateur de la pensée ou du verbe est, en effet, prodigieux. Les pensées latentes ou exprimées sont des forces qui se constituent en centres d'attraction d'influences similaires et qui finissent par se réaliser matériellement, en proportion de l'énergie volontaire et de la répétition du désir du sujet. C'est pourquoi il est important de surveiller le cours de ses idées et la nature de ses paroles. Il faut rejeter les pensées malsaines, les propos malveillants, les tournures de phrases négatives, les mots malsonnants ou injurieux, afin de se composer une mentalité droite et affirmative. Les pythagoriciens étaient instruits de ces particularités, car, au dire de Cicéron, ils s'abstenaient de prononcer des paroles néfastes ou des mots impurs, de crainte d'attirer sur eux des influences fâcheuses.

D'autre part, il est essentiel d'être impeccable vis-à-vis de soi-même, c'est-à-dire, de se respecter soi-même. Et, pour cela, on devra s'appliquer soigneusement à ne jamais garder en soi des pensées qu'on aurait honte d'exposer au regard de tous. A plus forte raison, on ne doit jamais se laisser aller à commettre en particulier, seul en face de soi, une action honteuse ou un acte répréhensible qu'on hésiterait à accomplir au grand jour. Aucun désaccord inconscient ou calculé ne doit exister entre notre être intime et la façon dont il se manifeste au dehors. Il est foncièrement néfaste d'avoir deux faces, de se constituer deux attitudes, une pour soi, une pour le

dehors, de se composer un masque qui trop souvent dissimule de l'inavouable et conduit à la duplicité.

Ce sont les esprits les plus creux qui affectent des airs dominateurs et qui cherchent à enfler leur importance. Quelle affreuse chose que d'invoquer sa droiture, alors qu'on se sent profondément retors ! On se ment encore à soi-même, quand on cache sous des allures de simplicité, un fond de vanité dont on n'a pas pu encore se libérer.

Il faut donc être en soi-même comme au-dehors de soi, toute clarté et toute vérité. Ce que l'on est véritablement, on doit être prêt à l'afficher sans regret.

La vie ainsi comprise est une science. Elle est la science du Devoir qui enseigne de faire le bien pour le Bien, de dire la vérité pour la Vérité, sans rien envisager des avantages ou des désagréments qui peuvent en résulter d'une façon immédiate. Elle laisse entendre dans la conscience la voix du devoir spirituel et non plus celle de l'intérêt matériel. Elle apprend que si l'on va sciemment au-devant d'une souffrance et si on l'endure pour satisfaire à l'esprit de vérité et de justice, une récompense viendra, qui sera d'autant plus éclatante qu'elle sera plus retardée. Il en est, en effet, du bien comme du mal, il s'accumule ; et les petits acquis dans un sens comme dans l'autre arrivent, à la longue, à se totaliser dans de grosses échéances.

Cette science du Devoir devient facile à suivre, quand on sait qu'elle a un fondement divin et que l'œuvre à réaliser, c'est de ressembler à Dieu, qui est la Vérité et la Justice suprêmes, c'est de respecter la parcelle du

Verbe qui réside en chacun de nous et de la faire prédominer jusqu'à ce qu'elle nous divise.

La vie cesse d'être une énigme, dès qu'on a compris son but divin et découvert ses lois secrètes, dès qu'on s'est résolu à être l'esclave de la vérité et de la justice, et à ne plus nourrir que des sentiments de bienveillance et d'ordre.

On est alors devenu l'homme de bonne volonté, dans l'acceptation la plus élevée, et, par là même, on s'est rendu apte à recevoir les lumières d'en-Haut. Une voix intérieure se fait entendre dans la conscience qui permet de discerner le bien du mal et de découvrir le doigt de Dieu dans les événements qui se déroulent, c'est-à-dire d'acquérir le sens mystique de la vie.

Sachant que tout arrive avec le consentement de la Providence, qui sanctionne, éprouve, avertit, protège, on saisit la raison occulte des événements, on perçoit des incitations qu'elle offre, on se fait plus attentif à la pratique des devoirs du moment présent, on se plie à toutes les disciplines de bon ordre, on accepte les pires épreuves et on s'abandonne, pour l'avenir, à la volonté du Ciel. Quand on travaille ainsi, soumis à l'ordre des choses, en union avec la volonté divine, on peut même obtenir peu à peu un pouvoir transcendant de prévision, d'action et de protection.

Être réfléchi - Ne prends pas l'habitude de vivre machinalement - Combien d'hommes se déclarent satisfaits, pourvu qu'ils mangent, boivent et dorment ! Combien traversent l'existence en aveugles, sans résister au courant de la vie falsifiée qui règne dans les grandes villes, sans se dégager des soucis strictement

physiques, sans s'écarter du conflit des viles passions de la sensualité, de l'intérêt et de la vanité ! Les victimes de l'irréflexion, de la routine et du manque d'idéal sont légion.

Pourtant, un champ d'action autrement vaste et un but plus noble que l'accroissement indéfini de la jouissance matérielle s'offrent à l'intelligence humaine. Il suffit, en effet, de jeter un regard sur l'immensité des espaces de l'univers, sur les myriades de mondes qui circulent dans les cieux, sur l'infinie variété des spectacles de la vie terrestre, sur le problème de notre propre existence, pour se sentir aussitôt assailli de pensées angoissantes. Qu'est-ce que la vie, la mort ? D'où provient le mouvement vital qui anime les globes célestes ? Où étions-nous avant l'existence présente ? Que deviendrons-nous ensuite ? Que de choses à analyser en soi et en dehors de soi ! Que de faits à noter, à grouper, à synthétiser !

Ces recherches mènent inévitablement à la découverte des lois qui s'affichent dans la vie de l'Univers. Elles révèlent la notion de l'Infini, l'existence d'un plan de création et la présence d'un Législateur unique qui rassemble en Lui toutes les puissances et qui guide l'évolution de tout. Ces recherches montrent en même temps la nécessité de participer à l'ordre naturel et divin de la création, auquel on est relié étroitement, puisqu'il fournit à la fois les sources de vie spirituelle et les éléments de constitution corporelle. Sans cet ordre intégral, surnaturel et naturel, aucune individualité ne pourrait exister ni persévérer ; sans lui, aucun but ne saurait

être assigné à la vie.

Quand on a perçu enfin tout ce qui se cache de puissance spirituelle et de forces invisibles derrière les apparences physiques et les formes corporelles, on se rend mieux compte de l'égarément de la science matérialiste, qui fait de l'homme une machine à réflexes, un simple assemblage d'hormones, sans responsabilités, dont la vie consiste dans la seule satisfaction des désirs dans l'impunité des erreurs, grâce à la préservation artificieuse des maladies.

Mais réfléchis bien que la mort est notre destinée commune - Devant la mort, toute hiérarchie terrestre disparaît. Elle est la grande niveleuse des acquis matériels. Elle rend le plus riche l'égal du plus pauvre. Celui qui a réussi à s'octroyer toutes les satisfactions sensuelles et à accumuler les richesses matérielles, perd tout. En effet, la réussite véritable dans la vie, c'est de se servir du corps comme d'un instrument de travail et des biens comme d'un capital de persistance et de bienfaisance, pour autrui et pour soi-même, afin d'établir le sens de la Beauté, le sentiment de l'Ordre, la suprématie de l'Esprit et le culte de Dieu.

La mort est donc une échéance redoutable, et comme elle peut surprendre à l'improviste, on doit continuellement être prêt à la recevoir, avec l'état d'esprit du bon ouvrier qui s'est employé de son mieux, après s'être repenti de ses manquements, et qui s'en remet pour le reste, à la volonté du Ciel.

Après la mort, en effet, nos actes nous suivent. Ils engendrent expiations et réparations ou félicité et grandissement, selon la voie que l'on se sera préparée.

Et que les richesses matérielles peuvent s'acquérir ou se perdre avec la même facilité - Certes, il est légitime de posséder une certaine aisance et un certain confort, de façon à pouvoir vivre avec dignité et travailler sans appréhension. Mais il faut se garder soigneusement de contracter des habitudes de luxe et d'ostentation. Il faut se refuser à ne considérer dans les choses et les actes que leur rendement pécuniaire et leur valeur d'échange. Il est déraisonnable de s'inquiéter de l'avenir matériel, quand on a adopté des règles de vie saine et bien ordonnée, parce que jamais le nécessaire ne vient à manquer à ceux qui travaillent avec courage, qui ont foi dans la Providence et qui agissent en tout avec droiture. D'ailleurs, il n'y a qu'à réfléchir que tout individu qui possède la moindre somme, au-delà de ce qui est nécessaire à assurer sa vie normale, peut se considérer comme un homme riche.

Quand on sait s'accommoder de ce que l'on trouve aisément à sa portée, on s'aperçoit vite qu'une vie simple, réglée sur les lois de la nature, est une grande fortune, parce qu'elle procure joie et santé. On découvre alors que ce qui épuise les hommes, les rend malades et malheureux, c'est principalement la recherche du superflu et l'accumulation du bien-être. Rien, en effet, n'est plus néfaste que la trop grande richesse. Rien n'éloigne plus de la vérité, de la piété, de l'altruisme que les trop grandes facilités de vie matérielle. Rien ne coûte plus cher à la santé que la pléthore d'argent, parce qu'elle entraîne une alimentation trop riche, une réduction de l'activité

musculaire ou une agitation épuisante et des recours à une multitude de remèdes, aussi coûteux que néfastes. Ceux qui envient le sort des riches ne se doutent pas des périls que la richesse engendre. Ceux qui savent combien la fortune est périssable et trop souvent maléfique peuvent se considérer comme satisfaits s'ils ont un peu plus que le nécessaire et surtout s'ils ont veillé à s'enrichir le cœur et l'esprit, car la possession de l'empire matériel du monde par la force, la ruse et l'argent, est la plus infernale ambition que l'on puisse imaginer. C'est le sort des grandes puissances matérielles de disparaître un jour dans un effondrement subit, car seule compte, en vérité et en durée, la conquête de la richesse, d'ordre spirituel.

Aussi, quand on est vraiment éclairé sur la valeur incertaine des biens matériels, on doit pouvoir se dire : si demain, par suite d'une catastrophe, tous mes biens se trouvent détruits, je reste, en réalité, aussi riche que par le passé, parce que je garde intacts, en moi, des acquis d'expérience, des éléments de sagesse, des règles de vie logique, des motifs d'effort renouvelé et de foi profonde, que rien ne saurait arracher. Aussi, je dois envisager l'avenir avec la sérénité que donnent la volonté de bon ordre et la soumission de la Providence.

En somme, le sage est en état de recevoir ou de perdre les biens terrestres avec la même impassibilité. Leur possession ne saurait l'éblouir ; leur perte ne peut le désespérer. Il est trop fixé sur leur fragilité et leur vanité, pour en devenir esclave.

Travailler en toute confiance - Quant au sort qui

t'est échu par les lois divines, si rude soit-il, ne t'en révolte pas, mais supporte-le avec sérénité, en t'efforçant de l'améliorer de ton mieux - Notre destinée, nous l'avons déjà expliqué, est d'avancer volontairement dans la voie du progrès spirituel. Le mal que nous pouvons subir, en cours de route, n'est pas dans l'essence des choses, mais dans l'imperfection de notre intelligence et de notre volonté, qui ont à se développer et à se fortifier au contact des obstacles et des souffrances. Tout ce qui arrive a donc une raison, rien ne se détermine au hasard, rien n'est injuste. Tous les événements sont justifiés, parce qu'ils sont motivés et éducateurs. On doit donc accueillir les désagréments avec sang-froid, en se souvenant qu'ils représentent soit une expiation, soit un mode providentiel d'instruction. Il est d'ailleurs toujours plus sage de s'en prendre à soi-même, c'est-à-dire à son imprévoyance, son ignorance et son imperfection, avant d'incriminer autrui ou la malchance. Habituellement, la rudesse du sort présent n'est faite que des incuries des injustices ou des blasphèmes d'autrefois.

La révolte contre les prétendues désharmonies de la nature et les injustices du sort est donc foncièrement déraisonnable, parce qu'elle se retourne contre le créateur de la souffrance, qui est l'homme lui-même. De plus, elle constitue un péché d'impiété, parce qu'elle impute à la Providence un manque de justice qui est contraire à son essence. On comprend alors pourquoi tout homme qui se révolte mal à propos n'arrive qu'à aggraver ses souffrances et

n'aboutit souvent qu'à se détruire lui-même, parce qu'il lui faut alors non seulement payer ses fautes de direction, mais encore subir le contre-coup d'une rébellion absurde.

Sous aucun prétexte, on ne doit se croire déplacé ou sacrifié dans le milieu où l'on vit, parce qu'en réalité chacun occupe la place qui lui est assignée. Combien de gens, se méprenant sur leurs facultés ou leurs mérites, passent leur temps à envier les situations d'autrui ! S'il était accordé à ces mécontents d'échanger leur rang selon leurs désirs, ils se trouveraient bien en peine et regretteraient vite leur ancienne destinée.

Si contraires que soient les apparences, si rude que soit notre vie, il faut donc être bien convaincu que l'Ordre des choses, c'est-à-dire l'intérêt personnel et l'intérêt général, exigent qu'il en soit ainsi. En vérité, les plus à plaindre sont les malheureux qui n'ont rien enduré, qui ont vécu sans peine et sans heurt, parce qu'ils n'ont pas eu l'occasion d'éprouver leur force morale ni de tremper leur volonté. De cruelles déceptions les guettent, quand il leur faudra faire face avec intelligence et efficacité à des difficultés inattendues.

En face de l'adversité, même si elle paraît injustifiée, il importe de faire preuve de résignation et de fermeté. L'épreuve grandit celui qui la subit avec courage ; l'injustice retombe sur celui qui l'a commise. Il faut être stoïque devant la douleur, parce que toute souffrance qui reste consciente, se trouve dans le cadre des choses que l'on doit tolérer, car l'intolérable

seul provoque heureusement la perte de connaissance ou la mort.

Mais, tout en gardant son impassibilité, il convient de ne pas s'y complaire dans un raidissement passif, il faut en même temps s'efforcer, avec foi, de découvrir la cause des misères, de façon à améliorer son sort, par le renversement des causes du mal.

Toute souffrance, en effet, constitue un avertissement providentiel et signifie qu'une incorrection s'est glissée dans la conduite physique ou morale. Et, de fait, qu'aurait-on appris, si l'on n'avait jamais subi aucune douleur ni aucun dommage ?

Quand on est malade ou malheureux, au lieu de gémir et de récriminer, il importe donc de s'ingénier aussitôt à découvrir les raisons profondes de sa souffrance, de rechercher les vices de son régime surtout, de façon à pouvoir apporter le perfectionnement matériel et mental, qui la fera cesser.

En somme, il n'y a pas d'obstacles qui puissent rebuter le sage dans son ascension spirituelle, parce qu'il sait que plus l'enseignement est sévère, plus on apprend, plus la montée est rude, plus vite on s'élève, et plus l'effort est pénible, plus grande est la récompense.

Les Dieux, en effet, préservent les sages des maux les plus grands - Il est bien évident d'abord, que l'homme qui méprise les indications naturelles de l'instinct et de la douleur, et qui s'obstine dans la mauvaise voie, recueille des misères plus graves que celui qui s'efforce de se corriger avec attention. Alors, qu'un esprit sombre et négatif s'embourbe dans

l'erreur jusqu'au dégoût, l'homme de bonne volonté rejette au contraire le doute et l'angoisse et, grâce à son inébranlable fermeté, il se facilite la découverte de la vérité.

Le sage qui agit de son mieux et qui ne s'insurge pas devant l'avertissement reçu, ne risque donc pas de subir les démolitions d'esprit et même les destructions physiques, irrémédiables, qui accablent les sujets discordants. Même sur le plan matériel, il arrive à des redressements inespérés, parce qu'il sait vérifier, découvrir et corriger à propos les moindres manquements à l'ordre des choses, avec le concours de la grâce providentielle, qui ne manque jamais à ceux qui ont la passion de la vérité.

De plus, la sagesse confère des pouvoirs extraordinaires de clairvoyance et de dérivation du mal, nous le faisons encore remarquer. La vie religieuse, rude, obscure et retirée du sage lui permet, en effet, d'acquérir la connaissance des lois naturelles et divines, d'obtenir des lucidités ignorées des foules et de posséder des moyens de guérison que les non-initiés trouvent d'ailleurs étranges et inapplicables. Et même en temps que juste, le sage détient un pouvoir de protection qui s'étend au milieu où il vit.

Être tolérant et patient - La vérité et l'erreur se trouvent mélangées dans les opinions humaines -

Aucune œuvre humaine n'est parfaitement bonne, ni complètement mauvaise. Dans les doctrines les plus justes (à l'exception des dogmes révélés et des vérités mathématiques) peuvent se glisser des détails inexacts. Il existe toujours une part de vérité dans les

plus graves erreurs. Aucun effort humain ne mérite donc ni approbation ni dédain absolus.

Le Bien, la Vérité et la Perfection absolus existent, en effet, en Dieu seul. La création universelle représente l'ensemble des êtres individuels qui s'efforcent de rejoindre l'Unique Vérité, en l'acquérant chaque jour d'avantage.

La vie est une évolution vers le vrai. Aussi, les règles religieuses, les écoles scientifiques et les systèmes philosophiques représentent-ils des modes d'instruction où des imperfections peuvent se glisser, parmi des vérités fondamentales.

Rien de ce que l'homme édifie ne saurait donc échapper à la loi de perfectionnement évolutif. Dans l'histoire de l'humanité, les cultes religieux eux-mêmes, nés de révélations diversement interprétées, ont subi des transformations, qui ont exprimé peu à peu et plus complètement, les vérités occultes et les mystères de l'univers.

Le christianisme lui-même repose sur le fondement de l'Ancien Testament.

Toutefois, un lot de grandes vérités, d'ordre général, restent sûres et immuables, parce qu'elles émergent, comme des pics sublimes, au-dessus des flots d'erreurs de détail. Par exemple, l'étude de l'histoire des religions et des étapes de la science fournit les éléments de démonstration coopérante d'une unité de force et de but dans l'univers. C'est, d'une part, la Puissance spirituelle, créatrice et législatrice qui est Dieu et, d'autre part, sa représentation symbolique matérielle : l'Energie impondérable à laquelle se

réduisent tous les corps et toutes les formes. C'est encore le fait des transformations évolutives d'ordre mental et physique que l'on constate dans la vie terrestre. Et cette évolution déjà exprimée dans la religion hermétique de l'ancienne Egypte et même, plus haut dans les religions hindoues, a été retrouvée et confirmée par les sciences de la paléontologie, de l'anthropologie et de l'anatomie comparée.

Quand on atteint cette plénitude de vues, on arrive à une sage conception de l'Ordre général et individuel. On aboutit à une vigoureuse et pleine synthèse qui écarte les erreurs de détail et qui englobe tous les faits justes, dans une unité d'origine et de but. Et cette Loi unique, d'ordre général et d'évolution, qui englobe pour l'humanité présente la multiplicité des règles de santé et d'harmonie, s'est d'abord exercée à travers le septénaire de la création (les 7 jours de la création), en s'involuant et en descendant à travers les divers plans de la vie terrestre, puis elle a rassemblé les fruits de ses expériences, dans le septénaire évolutif et ascendant du composé humain.

Abstiens-toi donc de les approuver ou de les rejeter en bloc, afin de conserver ton harmonie - Dans l'approbation comme dans la critique, il convient donc d'agir après mûre réflexion et avec mesure. Il faut donc éclairer les ignorants avec patience, redresser les égarés avec humilité et repousser les méchants sans haine.

Seul, ce qui est indubitablement contraire à la loi morale et à la loi naturelle doit être formellement réprouvé et réprimé avec véhémence. On doit même

rompre tout lien avec les gens diaboliques. A côté de cela, Pythagore interdisait l'appel à la violence et à l'esprit de revendication, car ces deux modes d'hostilité font le lit de l'anarchie. "*Soyez bien persuadés, enseignait-il, qu'il n'y a pas de plus grand malheur que l'anarchie*".

Toute réforme doit, en effet, être conçue non pas comme une œuvre révolutionnaire de destruction, mais comme la patiente création d'un esprit de réorganisation logique. Plutôt que de tout jeter à terre d'emblée et d'engendrer ainsi l'anarchie, mieux vaud donc attendre à l'abri des vieilles institutions que les pensées rénovatrices aient germé et que des groupes d'hommes qualifiés se soient formés et rejoints, pour établir dans l'esprit collectif, la prédominance de la vérité intégrale et de l'ordre complet.

Si l'erreur triomphe momentanément, éloigne-toi et patiente - Quand des réactions brutales s'opèrent, le sage doit s'en écarter. Le serviteur de la Sagesse, en effet, ne saurait participer au tumulte des haines, user de moyens de contrainte violente, ni se mêler à la lutte des passions déchaînées. Le zèle qui se fait farouche devient de la persécution. Le prosélytisme trop combatif ou les discussions avec des êtres infernaux n'aboutissent à rien d'utile. On perd son temps et ses forces à attiser les démons. N'attisez pas le feu avec le glaive, disait Pythagore.

Quand le mal est sur le point d'éclater, le rôle du sage est de prédire le fléau qui menace et d'indiquer les remèdes qui pourraient encore le détourner. Mais, si sa voix reste sans écho, il n'a plus

qu'à s'écarter sans haine ni remords et à patienter jusqu'au moment où la destruction fatale du mal par lui-même et le triomphe final du Bien se réaliseront, grâce à la bienfaisante souffrance. Le redressement que les hommes n'ont pas voulu opérer de gré, va se faire alors par la force de la Destinée, d'une façon cataclysmique. Et il n'y a plus qu'à attendre, en se montrant compatissant et secourable, que la sanction inéluctable s'accomplisse, que l'échéance fatale se règle, que la maladie suive son cours, que le Devoir méconnu et violé soit enfin retrouvé et rétabli.

La plupart des gens, en effet, ne se résignent à recourir aux sages ou à leurs écrits qu'après avoir enduré nombre de maladies ou d'infortunes et ils ne sont aptes à percevoir la vérité et à accepter de se réformer qu'après avoir fait le tour douloureux de tous les faux remèdes. A ce moment seulement, l'initiateur interrogé peut remplir sa mission et son intervention peut se montrer efficace.

Se créer un jugement sain et ferme - Prends soin de toujours bien observer ce que je vais te dire. Ne te laisse pas entraîner sans réflexion par les paroles et les actes d'autrui - La possession d'un jugement sain et d'une ferme direction personnelle est si importante dans l'existence, qu'avant d'en exposer la nécessité et les effets, Pythagore commence par réclamer l'attention d'une façon instantane : Prends soin de toujours bien observer ce que je vais te dire.

La condition fondamentale de la bonne direction personnelle, c'est de ne pas obéir passivement à toutes les suggestions reçues, et

d'établir en soi la réflexion et le contrôle, avant de dire ou d'entreprendre quoi que ce soit.

En effet, chaque individu fait s'irradier autour de lui, par ses actes, ses paroles et même sa simple présence, la catégorie des forces mentales qu'il possède en lui. Il règle de cette façon, non seulement son sort personnel, mais il peut même, s'il jouit d'une activité puissante, arriver à régler le sort de son entourage, jusqu'à un certain point. Toute force mentale émise avec énergie et répétition, qu'elle soit bonne ou mauvaise, arrive donc à s'imposer à ceux si nombreux qui offrent peu de résistance. Cette influence se nomme suggestion. C'est ainsi que des caractères aimants et bienveillants font régner le calme et la bonté, tandis que les gens sombres et haineux engendrent autour d'eux la bataille et la maladie.

L'action des bonnes et des mauvaises suggestions joue donc un grand rôle dans la vie courante. Ce qui rend le progrès difficile et ce qui, en même temps, fait accorder du mérite à la vertu, c'est qu'il faut lutter contre la multiplicité des tentations malsaines, contre les spectacles, les lectures et les exemples répugnants, contre les mauvais conseils de gens, si nombreux, qui ne respectent rien, qui n'approfondissent rien, qui jugent tout aux conséquences immédiates, qui vivent sans clairvoyance ni dignité.

On comprend alors, combien il importe de choisir ses contacts, de fuir le voisinage des gens négatifs et geignards, des immoraux, des malfaisants,

des fanatiques, des esprits querelleurs, des caractères absurdes, qui ont la manie de l'objection perpétuelle, et de s'attacher au contraire, aux gens de bien et de devoir, aux esprits droits, positifs et encourageants. Il est bon même, quand on est arrivé à rencontrer un certain nombre de sujets vertueux, de ne pas chercher à étendre davantage le cercle de ses relations, car les gens d'élite sont rares. Enfin, dans les cas où il est impossible d'éviter la présence d'individus discordants, il faut, pour s'en isoler, rester ferme et impassible, sans les regarder, ni leur répondre. De loin, il ne faut pas leur écrire. Cette négation de leur existence les annihile.

Une fois ces données comprises et appliquées, il est nécessaire de s'établir soi-même sur des principes solides. Il faut savoir d'abord que beaucoup d'opinions généralement admises sont erronées, et que l'habitude du plus grand nombre ne peut être considérée toujours comme l'expression de la vérité, sous le faux prétexte qu'elle est pratiquée par une majorité. La plupart des hommes, en effet, pensent d'une façon défectueuse et s'alimentent d'une façon malsaine. Il convient donc de ne pas s'abandonner à la routine et aux préjugés, de ne pas suivre les habitudes du monde, sans examen préalable, de ne pas être le jouet des flatteurs, de ne pas céder aux menaces.

Il faut aussi se corriger de l'esprit d'imitation irréfléchi, qui porte à rire avec ceux qui rient, à larmoyer avec ceux qui pleurent, à céder sur un principe fondamental, par simple laisser-aller ou pour faire comme tout le monde. En un mot, il ne faut être

l'esclave de personne, ni le prisonnier d'aucune influence.

Le meilleur moyen d'y parvenir, c'est de se constituer un bagage d'idées générales et de principes justes, afin de se former un jugement éclairé et un caractère résolu. En recueillant, partout où on les découvre, les éléments de vérité et de progrès, en tirant un enseignement de tous les faits de la vie courante, en méditant les maximes des sages, on arrive ainsi à se forger une puissante et saine faculté de discernement, qui permet, en toutes circonstances, de se reporter à des principes généraux, de séparer la vérité de l'erreur, de résister au mal, d'agir vite et bien, de suivre la voie de la logique et de la bonté, au milieu des plus grandes crises de haine et de destruction, et, somme toute, de garder son harmonie et sa droiture dans le voisinage des pires discordes.

Pour devenir bon appréciateur des choses, et bon éducateur de soi-même et des autres, une claire notion des lois générales de la vie et du but qu'elle poursuit est indispensable. Une règle de vie n'est certaine et immuable que si elle s'élève jusqu'à la compréhension de l'ordre général du monde. Ceux qui se bornent à suivre de menus préceptes, sans leur fournir une base commune qui les scelle et les groupe d'une façon inébranlable, sont simplement les jouets et les victimes des vérités de détail, qui ne sont exactes que pour un temps et un lieu déterminés, et qui restent inapplicables dans l'universalité des cas.

Dans la vie courante, pour résister aux suggestions, pour éviter de se laisser entraîner dans le

dédale des arguments et des opinions de détail, il convient, nous le répétons, de se construire un roc de principes généraux d'ordre, de vérité, de méthode, sur lequel on s'établira et dont on ne s'écartera sous aucun prétexte. Chaque fois qu'on se sentira perdre pied dans une discussion ou une tentation, il faudra se reporter à l'idée générale, à la loi directrice pour rester maître de soi-même et de son interlocuteur. En effet, un argument perd sa valeur, s'il est exprimé sous forme d'une opinion personnelle. Se mettre en cause directement, en disant : je prétends ou j'affirme, sème la rébellion dans l'esprit d'un interlocuteur malintentionné. Présenter, au contraire, un fait comme certain, parce qu'il est logique, juste et véridique, c'est lui donner une puissance souveraine, qui plane au-dessus des personnalités présentes.

Parle et agis seulement quand ta raison t'aura indiqué le parti le plus sage. La délibération obligatoire avant l'action t'évitera les actes déraisonnables. Ce qui vraiment rend l'homme malheureux, c'est de parler et d'agir sans règle ni mesure - Il n'y a qu'une Vérité et elle est d'ordre général, c'est-à-dire naturel et divin. Elle consiste dans la connaissance des lois de création, de constitution et d'évolution universelles et aussi dans la science des lois naturelles et surnaturelles qui règlent sur terre la vie et les actions humaines. Ce sont les grands principes directeurs de Justice, de Vérité, de Bonté, d'Ordre, de Synthèse et d'Obéissance. Chaque pensée que l'on accueille ou que l'on émet sera donc immédiatement passée au contrôle de ces règles

générales. On se demandera invariablement : est-elle vraie, est-elle juste, est-elle bonne dans l'ordre surnaturel ? Puis, est-elle bien conforme à l'ordre naturel des choses, tel qu'il nous est permis de le connaître en analysant les vraies raisons, apparentes et cachées, des phénomènes et de leurs enchaînements, ou tel qu'on peut aussi le déduire par analogie, car tout dans la nature est construit d'après un plan identique.

En somme, penser et agir selon Dieu et selon la Nature, telle doit être la règle inflexible du jugement et le but obstiné de la vie.

Quand on est arrivé ainsi à connaître la science du devoir et la science de la vie saine, on possède véritablement la paix et l'harmonie. On va droit devant soi en toute confiance, car on est certain d'être dans l'ordre et d'être guidé. En effet, dès que l'on sait tout peser, tout rapporter aux principes éternels de vérité et aux lois naturelles, il suffit de se garder de toute précipitation, c'est-à-dire de bien réfléchir avant de parler et d'agir, pour s'éviter les suggestions malfaisantes, les discours superflus, les graves écarts de conduite et les grandes souffrances. On est vraiment chef de soi-même. On peut même s'établir son propre juge, avec sûreté. Du moment que l'on sait où est la vérité et que l'on est décidé à ne rien se pardonner et à être plus sévère pour soi que pour les autres, on relève de sa propre conscience plus que du jugement d'autrui. On cesse d'être soucieux de l'opinion de ceux si nombreux, que l'on sait être mauvais juges pour eux-mêmes et mauvais directeurs de leur individualité. L'insulte d'un ivrogne, la

médiance d'un débauché ou d'un voleur, la critique d'un théoricien ou d'un rhéteur passent, sans être entendues. On ne retient plus que l'opinion des gens exemplaires, parce qu'elle peut servir de moyen de contrôle. Enfin, on a compris, une fois pour toutes, que c'est l'ignorance des vrais principes directeurs de la vie, le manque de bon sens, l'absence de réflexion et l'incontinence verbale qui font le malheur des hommes.

Être prévoyant - Pour chacune de tes décisions, prévois bien ses conséquences les plus lointaines, de façon à n'avoir jamais à t'en repentir - Ce qui contribue à rendre les hommes malheureux, c'est aussi leur courte vue, c'est-à-dire cette sorte de myopie intellectuelle qui les fait ne considérer que le résultat immédiat, matériel, tangible et factice de leurs actions. Ils s'avancent dans la vie, les yeux comme bridés par des œillères, en ne se guidant que sur des buts rapprochés, faciles et illusoire, sans se douter qu'ils se créent ainsi de lointains obstacles, sur lesquels ils iront buter. Pour ces demi-aveugles, tout ce qui ne se paie pas sur-le-champ est considéré comme sans récompense ou sans punition. Toute sanction qui tarde est inexistante. Et quand arrivent les échéances lointaines, qui sont les plus lourdes, parce que l'addition des fautes s'est prolongée, elles sont attribuées au hasard, au jeu des circonstances extérieures de l'individu. C'est pourquoi tant de faits de la vie paraissent inexplicables et immérités. Les erreurs de conduite journalière, qui créent tant de maladies physiques et de détresses morales, sont

engendrées par ce détournement de l'attention sur les résultats les plus proches, au détriment des conséquences éloignées. C'est ainsi, par exemple, que si un profit pécuniaire important est à réaliser d'une façon rapide, bien des gens ne tiendront guère compte de la légitimité des moyens et se laisseront aller à violer les lois de justice, parce que les conséquences de ces égarements ne se font ressentir que tardivement, tandis que la somme d'argent est là, à portée, qui tente et enlève la détermination. C'est ainsi encore qu'on verra des individus consentir à se surexciter le corps et l'esprit à l'aide des boissons alcooliques ou d'aliments toxiques ou dénaturés, parce que sur-le-champ ils en reçoivent un coup de fouet, un sursaut d'énergie et parce que les épuisements vitaux, les détériorations organiques, les abaissements de résistance qui permettent les éclosions infectieuses, ne se font sentir en eux qu'après des mois ou des années de mauvaise hygiène. Et alors, quand les sanctions lointaines s'établissent lourdement, quand se récoltent les malheurs qu'on a semés, les maladies qu'on s'est préparées, au lieu de s'en prendre à soi-même, on incrimine, comme boucs émissaires : le sort, la malchance, les insuffisances glandulaires, le froid ou les microbes.

On conçoit que les motifs de détermination de celui qui est prévoyant seront tout autres. Du fait qu'il connaît le but réel de la vie et les lois qui la règlent, il a compris que chacune de ses actions, si minime soit-elle, entraîne, en plus des effets tout proches, des conséquences incalculables dans le lointain. Chacun,

en effet, tisse sa destinée, récolte ce qu'il sème, parce que le présent détermine l'avenir. Le Hasard n'existe pas ; rien n'arrive sans cause ; rien ne se produit qui ne soit mérité. On ne le redira jamais assez. Chaque incorrection morale comporte un châtiment ; chaque bonne parole est retenue et rendue au centuple. L'impunité apparente est un leurre. Les comptes ne s'arrêtent pas à la mort matérielle.

Ici, le pythagoricisme faisait intervenir la métempsycose, c'est-à-dire le principe des vies successives par transmigration, sur lequel les données scientifiques du transformisme ont ramené l'attention. Selon la doctrine pythagoricienne, la naissance est une suite ; la vie présente prépare la suivante ; la mort est une transformation ; ce qui fait qu'on a toujours devant soi la voie que l'on s'est préparée.

En tout cas, il est clair que c'est une banale prévoyance et une assurance contre les pires fléaux, après la mort, que de se soumettre, en tout temps, à un bon ordre de conduite, mentale et organique.

Être modeste - N'aie pas la prétention de faire ce qu'en réalité tu ignores - Certes, un homme de génie ou un chef éminent peuvent éprouver légitimement le sentiment intime de la grandeur, c'est-à-dire des puissances qu'ils portent en eux, par la grâce de Dieu, car ils rendent ainsi hommage à la dignité humaine, qui s'appliquera à faire régner l'harmonie, la justice et l'ordre divins, ici-bas. Mais, l'orgueil affiché, qui s'exprime par l'esprit de domination effrénée, qui exige l'empire des richesses du monde matériel, qui impose à autrui une sujétion impitoyable, destructrice

des légitimes libertés individuelles, sainement orientées, qui ne reconnaît comme argument que la force brutale, prête à la terreur et au meurtre, cet orgueil-là est une révolte satanique contre la Puissance créatrice de bonté, de sacrifice et d'amour. Quant aux médiocres, qui vivent comme sur un piédestal, dans un égoïsme intolérant, ou qui, gonflés d'importance, se figurent tout savoir et prétendent s'imposer par leur insolence, ils se rendent ainsi inaptes à tout progrès, car ils sont incapables de percevoir leur immense sottise et le grotesque de leurs attitudes.

Au contraire, le sujet humble de cœur, conscient de la faiblesse humaine, en face de l'étendue infinie de l'univers et de la puissance infinie du Créateur, cet homme-là conçoit l'immensité de l'œuvre à accomplir pour mieux apprendre chaque jour, à se rapprocher de la Perfection idéale et de la connaissance absolue qui est Dieu.

Le sage sait se tenir modestement à son rang, commander là seulement où il a un rôle d'autorité. Il agit en tout avec attention, précision et rapidité, sans se répandre en vains discours ni en gesticulations, ni en rododromades. Ramassé sur lui-même, en pleine et exacte connaissance de ses forces, intellectuelles et physiques, il n'entreprend rien qu'il ne soit capable d'accomplir ; il ne manque jamais une occasion de s'instruire ; il s'impose vite par sa valeur et ses vertus. Quand, à cette modestie se joint l'humilité profonde, avec l'entrain, l'enthousiasme et la fraîcheur d'esprit de l'enfant qui cherche à savoir et à comprendre, une

vie de progrès matériel et de splendeur spirituelle s'ouvre devant celui qui se fait l'esclave de l'ordre en toutes choses. “ *A moins que vous ne deveniez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux* ”, enseignait Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Saisis, au contraire, toutes les occasions de t'instruire. Tu mèneras ainsi une vie hautement agréable - La vie est une évolution perpétuelle, un désir de connaissance incessant, un effort de volonté continue. On est sur terre pour apprendre jusqu'à l'heure de la mort. Aucun acquis matériel ou mental ne peut servir de borne à l'activité ni motiver un repos de complaisance. Ceux qui croient pouvoir stationner dans leurs insuffisances ou vivre dans une retraite inactive, dépérissent et meurent rapidement, parce qu'ils ont supprimé leur raison de vivre. On ne vit pleinement, on ne progresse rapidement, on n'est heureux véritablement, qu'en travaillant sans cesse, qu'en recherchant, comme le recommande Pythagore, toute les occasions de s'instruire.

Tous les événements de la vie doivent donc être accueillis comme des occasions d'apprendre quelque chose, comme des moyens de perfectionner ses connaissances et ses vertus. Chaque occupation, chaque joie, chaque souffrance, chaque rencontre, chaque visite concourent ainsi à l'apprentissage du but secret de la vie, qui se cache derrière toutes les apparences matérielles. Dès que l'on veut tirer une leçon de tout et s'éduquer à tout propos, on se sent comme transporté dans un courant de vie intense, comme traversé par une force de réalisation

incessante, comme soulevé et inspiré par une puissance providentielle. On mène enfin la vie hautement agréable prédite aux sages par Pythagore, parce qu'à force de recueillir des faits, d'accumuler des expériences, on finit par les coordonner et on aboutit à une synthèse de conceptions et de vie qui s'apparente à la Synthèse de l'ordre universel.

B - La culture corporelle

Suivre un régime pur et physiologique - Prendre de l'exercice - Il faut également veiller à la bonne santé du corps - Une des pensées dominantes de Pythagore était d'assurer l'harmonie dans le développement de l'être humain. Sa parfaite connaissance de la constitution de l'homme qui est triple : esprit, force vitale et matière corporelle, lui fit comprendre que pour obtenir le meilleur progrès individuel, il fallait mener de front le perfectionnement de chacun des éléments de la personnalité.

La santé de l'esprit s'acquiert, nous venons de le voir jusqu'ici, par l'obéissance aux lois spirituelles qui règlent l'élévation des pensées, la formation de l'intelligence et l'éducation de la volonté.

La santé du corps s'obtient par la pureté et l'équilibre des humeurs, grâce à une nourriture pure et modérée, à un exercice régulier et proportionné et à une hygiène naturelle.

La puissance vitale de l'organisme dépend de l'incorporation de forces vitales supérieures, puisées

dans l'alimentation physiologique et non dénaturée, ainsi que dans les milieux extérieurs, par le moyen de la vie au grand air qui fait pleinement bénéficier du magnétisme vivifiant de la terre, du soleil, de l'air et de l'eau.

Le progrès et l'allégresse découlent fatalement de la parfaite direction et de l'emploi harmonieux des forces spirituelles, vitales et physiques. La supériorité des individus, en effet, n'est faite que de la supériorité de leurs trois éléments constituants et les mieux doués sont ceux chez qui le développement est non seulement le plus poussé, mais surtout le plus harmonieusement réparti.

Une éducation qui néglige les soins du corps ou de l'esprit ou de la faculté vitale, entraîne des discordances de caractère, des désharmonies du tempérament et fatalement des désordres de l'esprit, de la vitalité ou du corps. C'est ainsi que des hommes d'un pouvoir mental prodigieux peuvent s'effondrer prématurément faute de soins physiques rationnels, et se trouver ainsi privés de l'épanouissement intégral qu'ils pouvaient escompter. De même, l'éducation physique, trop exclusive aboutit au manque de culture spirituelle. Elle peut engendrer des décrépitudes prématurées et apporter des entraves à l'évolution individuelle. Tant il est vrai que l'on ne peut penser correctement en empoisonnant son corps, ni vivre en bon état organique en pensant d'une façon défectueuse. La sagesse absolue ne peut donc s'acquérir qu'en synthétisant en soi les données unifiées de la Science et de la Religion (1). Le sage véritable doit être à la

(1) Voir : P. CARTON - *La Synthèse libératrice*.

fois le maître de l'esprit et le médecin du corps. C'est pourquoi la médecine était enseignée dans l'institut pythagoricien, en même temps que la conduite spirituelle. Ainsi s'explique que Pythagore et ses disciples furent renommés autant comme éducateurs que comme médecins.

La science médicale, en effet, est redevable à Pythagore de progrès importants. Ce fut lui d'abord qui fit de la médecine, jusqu'alors confinée dans les Temples, un art public. D'autre part, il reconnut et enseigna l'action primordiale de la pureté alimentaire et de la sobriété sur la détermination de la santé et il apprit l'influence des nombres dans la genèse et dans la constitution de l'homme, ainsi que dans la marche des maladies (septénaires d'évolution et jours critiques). Il prépara aussi la voie au génie d'Hippocrate.

Prends avec mesure les aliments, les boissons et les exercices qui te sont nécessaires - On doit, en se fondant sur les vrais instincts et en s'éclairant de l'intelligence, fournir à l'organisme les aliments et les boissons qui lui sont indispensables. Deux particularités sont à considérer dans cette question de la nourriture corporelle ; Pythagore les indique successivement. Il y a à discerner la mesure et la pureté. Il recommande d'être strict dans la quantité et sévère dans la pureté.

L'alimentation mesurée se nomme sobriété et abstinence. La sobriété est un devoir parce qu'elle découle des lois générales de maîtrise de soi-même et de perfection dans l'activité. Elle est nécessaire, en

hygiène alimentaire comme en hygiène mentale, car il est néfaste pour le corps et pour l'esprit de se laisser emporter par les passions animales et d'entreprendre au-delà de ses moyens et des ses forces. Etre trop ambitieux ou trop manger sont également nuisibles, parce que dès qu'on dépasse ses facultés d'assimilation intellectuelle ou digestive, on cesse de bien faire ce que l'on doit faire, et on n'aboutit qu'à s'épuiser l'organisme et à se détraquer l'esprit.

La surnutrition, en effet, est un fléau. Toutefois, les fautes de quantité peuvent s'exercer dans les deux sens. L'insuffisance alimentaire est capable de créer aussi des troubles physiologiques et d'engendrer des maladies. Mais l'excès d'aliments et de boissons est le vice de beaucoup le plus fréquent et le plus grave, parce qu'il est la conséquence des défauts si communs de gourmandise et de présomption. C'est l'excès de complaisance, pour ses sens, pour son apparence physique, pour ses modes de manifestation intellectuelle ou musculaire, qui pousse l'homme à trop manger, à vouloir être trop rassasié, trop trépidant, trop fort. La surnutrition provoque, alors des activités cérébrales et physiques déréglées. Elle permet, pour un temps, de vivre d'une façon débordante, de ressentir en soi des énergies surabondantes, de jouir d'une santé luxuriante. L'illusion bat son plein et le gaspillage s'accomplit, jusqu'au jour où l'individu surexcité, cesse de pouvoir s'alimenter à grand feu, parce qu'il a brûlé ses organes de transformation et dilapidé son bagage personnel de vitalité. Les forces mises à la disposition de

l'organisme par ces procédés incendiaires, ne proviennent pas, en effet, des aliments, des boissons, des excitants, des poisons que l'on ingère, comme on le croit d'une façon trop simpliste, mais elles sont en réalité prélevées sur les réserves vitales natives, par le jeu des réactions opposées aux excitations reçues. Aussi, conçoit-on que la libération outrée des forces vitales individuelle ne puisse qu'aboutir à leur dégradation précipitée et que le plus sûr moyen d'abattre ses forces, c'est, en somme, de les surexciter. En définitive, plus on mange et plus on boit, plus on épuise ses forces et moins on en possède. De plus, comme après chaque bondissement vital, il faut recommencer à employer les mêmes procédés forcenés, pour garder la même allure générale, on prépare ainsi l'usure viscérale, le déclin des résistances humorales, la perte des immunités naturelles et finalement l'éclosion des maladies diathésiques et infectieuses.

L'opulence cesserait d'être un objet d'envie, si l'on pouvait apercevoir le cortège de maux qu'elle traîne derrière elle. Les courts moments de jouissance que l'on trouve à table préparent, en effet, une longue série de souffrances physiques et de tortures morales. L'homme qui s'accorde des repas chargés et trop rapprochés passe son temps ensuite à gémir parce qu'il n'a jamais faim et à se révolter parce qu'il digère mal et parce qu'il se sent toujours las. Ceux pour qui le bien manger constitue un des charmes de l'existence sont donc plutôt dignes de pitié que d'envie.

La pire des intempérances est celle qui porte sur les

boissons enivrantes. Le vice de la boisson a existé de tout temps. Il a commencé le jour où l'homme apprit à préparer ces boissons fermentées. Il n'a fait que s'accroître avec le progrès de la civilisation. Déjà, Pythagore appelait l'ivresse la ruine de la santé, le poison de l'esprit et l'apprentissage de la manie. De nos jours, les nombreux procédés de fabrication de l'alcool industriel, joint à la surproduction de boissons fermentées, sont arrivés à créer des habitudes d'intempérance inouïe, dont les conséquences affreuses peuvent se juger aux ravages croissants qu'exercent sur les peuples les maladies de dégénérescence : tuberculose, cancer et folie. Après l'irréligion, l'alcoolisme est le plus grand vice de l'humanité d'aujourd'hui.

L'ivrognerie est la plus dégradante des perversions, parce qu'elle entraîne la perte de la direction intellectuelle, morale et physique. Elle rend l'homme stupide et elle l'abaisse plus bas que l'animal, puisqu'elle le prive de l'usage non seulement de la raison, mais aussi de son instinct de conservation. Un homme en état d'ébriété ne sait même plus diriger son corps et il est capable de massacrer les siens comme il peut se tuer lui-même, inconsciemment. On ne dira jamais assez quelles catastrophes individuelles et collectives, quelles ruines de santé, quelles détresses morales, quelles désharmonies intellectuelles, quels bouleversements de la vie sociale entraîne l'alcoolisme. Et les croisades entreprises contre ce fléau et contre ses conséquences (tuberculose principalement) ne réussiront jamais, tant qu'on

s'attaquera directement à eux, sans chercher à en supprimer les raisons véritables et plus profondes. En effet, jamais des individus sans foi ni loi, sans règles directrices, sans dignité ni morale personnelles, ne consentiront à maîtriser leurs passions, s'ils n'y sont pas poussés par un motif d'ordre supérieur.

C'est dire que la réforme individuelle est à la base de toutes les réformes collectives et qu'elle contient le secret de toutes les améliorations, comme de tous les redressements. Quand l'homme a retrouvé sa croyance et compris le but de la vie, qui est un travail d'élévation méritée vers Dieu, il a à cœur de rétablir en lui le sens de la dignité morale et du progrès individuel. Il cesse de vivre d'une façon malhonnête et malsaine, comme en marge des lois universelles. Et c'est seulement dans cette solution générale que les maux si angoissants de l'amoralité, de l'alcoolisme, de la dégénérescence, de la folie, de la tuberculose, etc., pourront trouver leur remède. Les problèmes de détail disparaîtront le jour où le problème plus général de la direction humaine, saine et harmonieuse, qui les contient tous, sera compris, résolu et appliqué. En effet, l'effort dispersé et inclairvoyant qui s'attaquent aux conséquences sans remonter aux causes du mal, pour les renverser et pour leur substituer leurs contraires, se contente d'appliquer des soins petits, bornés et faux qui améliorent, sans guérir vraiment, et qui, en réalité, ne font que déplacer le mal, en l'aggravant.

Devant les méfaits de l'intempérance, on comprend mieux pourquoi l'enseignement de la

sobriété, de l'abstinence et du jeûne, se retrouve dans toutes les religions. Rien n'est aussi sain pour le corps, ni aussi bienfaisant pour l'esprit, que d'apprendre à vivre avec frugalité et à se priver du superflu.

Il est difficile d'atteindre un degré de moralité élevé, un niveau intellectuel supérieur, une résistance physique durable, si l'on boit et si l'on mange sans modération. La sobriété est un des grands secrets de la santé et de la longévité. Elle constitue même le meilleur des remèdes. Les guérisons véritables s'obtiennent principalement par des prescriptions de régime modéré et naturel.

L'homme a tellement dépravé ses instincts, qu'à l'heure actuelle, la sobriété exige une sorte de rééducation. Pour devenir sobre, il faut d'abord se faire une règle absolue de n'user que d'aliments simples, naturels, peu toxiques, pas trop cuisinés, ni trop variés. Une nourriture paysanne et mesurée n'assoiffe pas ; une boisson pure et naturelle ne fausse pas l'appétit.

Le but normal de l'alimentation est de satisfaire strictement les besoins légitimes de la nutrition, à l'aide de menus bien synthétiques. Il ne faut donc pas manger sans avoir faim, ni rien absorber en dehors des trois repas quotidiens. Il est sage de sortir de table sans être pleinement rassasié. Il convient aussi de manger sans précipitation, de façon à extraire par la mastication minutieuse, toute l'énergie vitale et chimique des aliments.

Pour achever le perfectionnement des actes de nutrition, Pythagore proclame la nécessité de l'exercice pris avec mesure, c'est-à-dire avec régularité

et méthode, sans excès ni insuffisance. Le meilleur et le plus naturel de tous les exercices est la marche. Il est obligatoire de marcher matin et soir, parce que le mouvement est une fonction de nutrition, du fait qu'il favorise le bon état trophique des muscles et des organes, le jeu parfait des combustions et des éliminations. Puis, des exercices méthodiques, variés et complets sont indispensables pour entretenir et équilibrer les diverses parties du corps et aussi pour apprendre la discipline nerveuse et musculaire qui rend précis et maître de soi. L'exercice physique est d'autant plus vitalisant, qu'il est pris sous forme de mouvements et jeux naturels, accomplis au grand air, en pleine nature et qu'il est complété par le contact bienfaisant de l'eau naturelle de la pluie, de la rosée ou des rivières. C'était d'ailleurs ainsi qu'il était prescrit dans l'institut pythagoricien.

Autant l'oisiveté engendre la maladie, la peur et la lâcheté, autant le développement physique crée la santé, l'optimisme, le courage et le sang-froid. L'exercice rend le corps robuste, en même temps qu'il assainit la pensée et fortifie le caractère. Tout devient supportable à qui s'est durci les muscles et forgé la volonté.

Il faut donc vouloir être fort physiquement pour être fort d'esprit et non pour imposer sa force brutale. Il faut être fort, sans jamais oublier d'être bon. La puissance physique n'est acceptable que si elle se cantonne dans un rôle défensif, que si elle vient appuyer les idées de justice, de vérité, d'ordre et de santé, dont tout homme éclairé doit se faire l'adepte et

le missionnaire.

L'exercice qui se fait brutal dans certains sports de compétition (boxe, football) ou sanguinaire dans les arènes (combats de gladiateurs, courses de taureaux) ramène l'homme à la sauvagerie et prépare des sanctions de dégénérescence mentale, de violence et de meurtre.

Ta juste mesure sera celle qui t'empêche de t'amollir - Il convient de garder dans les soins physiques d'alimentation et d'exercice un juste milieu et une proportion raisonnable, de façon à ne tomber ni dans les excès qui épuisent, ni dans les insuffisances qui affaiblissent.

Il faut d'abord bien doser la nourriture en proportion de l'exercice que l'on prend et inversement, de façon à équilibrer les dépenses musculaires avec les recettes digestives. D'autre part, la juste mesure consiste à accorder tout ce qu'il faut, mais juste ce qu'il faut, sans quoi on deviendrait l'esclave de son corps. S'alarmer pour de petits malaises rend peureux et obsédé. Une fois les prescriptions fondamentales bien comprises et appliquées, il ne faut verser ni dans le bien-être excessif, ni dans l'indolence. On doit, au contraire, s'entraîner à la vie simple et rude, parce que si l'on s'accoutume à de trop grandes facilités d'existence, on est vaincu d'avance, quand le moment de la lutte arrive. Celui qui veut progresser en pleine allégresse doit donc se considérer toujours comme un combattant.

Aussi, devras-tu t'habituer à un régime pur et sévère - Les prescriptions alimentaires de Pythagore

ne se bornaient pas à la juste mesure, parce que si les fautes de quantités sont importantes à éviter, leur correction ne suffit pourtant pas à assurer la santé et le progrès individuels. La question de qualité, de pureté alimentaire surtout, joue un rôle également capital dans l'entretien et l'harmonie physique et spirituelle.

Le régime de Pythagore excluait tout aliment qui avait vécu d'une vie d'activité animale, en un mot toute chaire animale (viandes, poissons, crustacés, coquillages). Il comprenait seulement des fruits, des légumes, des céréales et certains produits d'origine animale : œufs, laitages et miel. Il correspondait au régime végétarien.

De plus, il comportait d'autres recommandations particulières qui, certainement, furent inspirées à Pythagore par des considérations d'ordre médical, car on les retrouve presque identiquement formulées, de nos jours, par des médecins clairvoyants. Il interdisait, en effet, l'usage habituel des légumineuses (des fèves (1), et il considérait comme plus dangereuse la viande des animaux âgés et des carnassiers (2).

L'abstinence de viande était motivée aussi, nous allons le voir, par des raisons d'ordre mental et moral.

(1) *Le haricot était encore inconnu à cette époque. Il est en effet d'importation américaine.*

(2) *Les viandes blanches sont, en effet, reconnues cliniquement comme moins toxiques que les noires et les viandes d'animaux âgés comme moins vivifiantes que celles d'animaux jeunes. La viande d'animaux carnassiers porte avec elle des influences de cruauté et des énergies solaires de troisième ordre, puisqu'elles sont empruntées au corps d'autres animaux, après l'étape végétale. Quant aux légumineuses sèches, leur force de concentration et souvent un certain degré d'intoxication cyanhydrique les rendent indigestes et pléthorisantes.*

Il ne faut pas s'étonner que Pythagore les ait toutes distinguées, car ses connaissances étaient universelles.

Pour offrir aux masses peu évoluées, un motif supérieur d'obligation qui les contraigne à observer ses défenses concernant les aliments imparfaits, Pythagore utilisait la notion de transmigration des âmes par évolution, qui constituait la base de sa doctrine. Il laissait entendre que l'âme des hommes pouvait, en expiation des fautes commises, retourner habiter des corps d'animaux et qu'en maltraitant ces animaux on faisait souffrir l'un de ses frères.

Cette explication était toute exotérique, ainsi qu'il appert du témoignage de son disciple Timée (1). Elle correspondait très imparfaitement à des données secrètes sur la transmigration rétrograde qui, selon d'autres auteurs, s'opèrerait dans l'espèce seulement. Les religions hindoues qui s'apparentent au pythagoricisme, du fait de leur opinion sur les vies successives, suggèrent que l'homme n'a pas à retomber aussi bas et qu'il trouve des modes douloureux, expiateurs et redresseurs dans des renaissances de même espèce. En tout cas, Pythagore, en poussant l'hypothèse dans le sens exotérique jusqu'à supposer la rétrogradation dans des vies animales, restait en accord avec son principe de respect et de bonté à l'égard des bêtes non nuisibles et de toutes les formes de vie utiles, dans la nature.

A côté de cela, il est certain que les formes animales successives de l'évolution terrestre se

(1) DACIER, *Bibliothèque des anciens philosophes*, 1771 en 5 vol. - Tome I, *La vie de Pythagore*, p. 139.

synthétisent dans la constitution de l'organisme humain. Et cette synthèse anatomo-physiologique prouve qu'un concours de toutes les étapes de la création a été réalisé dans la charpente, corporelle, définitive de l'être humain, après une chaîne de développement progressif des instincts et de l'intelligence des bêtes jusqu'à la création de la raison humaine.

Que le régime de Pythagore puisse sembler impraticable à la foule des incroyants et des endurcis dans l'erreur, on est obligé de le constater. Et pourtant ce régime, qui semble si extraordinaire aux civilisés d'aujourd'hui, est celui que des millions d'humains ont suivi et suivent encore par nécessité naturelle ou par conviction religieuse (bouddhistes, théosophes ; Trappistes, Clarisses, Minimes, Dominicaines du grand ordre ; certains paysans de toutes races, etc.). Le régime végétarien permet d'ailleurs de vivre en meilleure santé physique et morale que le régime carné. Au reste, le régime presque complètement végétarien a été celui des peuples agriculteurs primitifs, qui fondèrent les grandes civilisations. La solide race des paysans d'autrefois ne consommait de la viande qu'à de rares occasions. La génération actuelle qui s'empoisonne d'un excès de viande et d'alcool et qui est envahie par le cancer, le diabète et surtout l'aliénation mentale a trop oublié ces vérités.

Certes, ils sont nombreux les hommes qui ont consommé et qui consomment de la viande, et cette constatation ne pourrait constituer un argument de valeur que si l'opinion du plus grand nombre était

nécessairement la meilleure. Mais ils sont innombrables aussi ceux qui ont vécu et qui vivent dans l'irréligion et l'immortalité. Leur conduite ne saurait pourtant être érigée en règle de vie, pas plus que leur nourriture malsaine ne peut être présentée comme une loi naturelle.

D'ailleurs, les données scientifiques modernes apportent une éclatante confirmation aux préceptes pythagoriciens. L'anatomie comparée a permis de classer l'homme parmi les frugivores. Il en a tous les caractères physiques, instinctifs et physiologiques. La médecine, d'autre part, apprend que les méfaits de la viande sont considérables. Elle excite et elle intoxique des affections gastro-intestinales (gastrite, entérite, appendicite, hépatite) maintenant si répandues. Elle provoque la déchéance des organes et la perte des résistances naturelles qui ouvrent la porte aux maladies infectieuses, aiguës et chroniques. Sa suppression, souvent ordonnée pour remédier aux maladies déclarées, entraîne une régression évidente des maux qu'elle avait engendrés. L'excitation digestive violente qu'elle provoque pousse à l'intempérance. L'excitation nerveuse malsaine qu'elle détermine met les sens en délire et allume les passions. Elle rend les enfants méchants ; elle favorise les impulsions brutales chez les adultes.

Un moral sain peut difficilement s'abriter dans un corps souillé. La viande est une nourriture cadavérique, dégradante pour le corps et avilissante pour l'esprit. C'est pourquoi des sages, des saints et des fondateurs d'ordres religieux ont proscrit l'usage

de la viande.

Certes, on peut être un saint, sans s'occuper des soins du corps, ni de la physiologie alimentaire. N'empêche que la voie très abrupte de cette sainteté, qui néglige d'utiles coopérations d'ordre naturel, bien qu'elles facilitent l'accès à la vie surnaturelle par la dématérialisation de l'esprit, est peu recommandable. Elle expose, en effet, à des tares physiques et à des dérangements du caractère qui nuisent à l'équilibre de l'âme. En tout cas, le mépris du bon ordre, légal, naturel pour l'organisme, qu'affichent certains ecclésiastiques pour rejeter les avis d'ascétisme et de voyance à l'égard de notre frère, le corps, comme l'appelait saint François d'Assise, est parfaitement inadmissible, car, même du point de vue religieux, les renoncements matériels aident à fortifier et à forger l'esprit de sacrifice chrétien.

Notons encore que l'on saisit mieux les motifs profonds de la restriction ou de la prohibition de la viande, quand on réfléchit à la somme d'influences malsaines et avilissantes qu'elle représente.

Tout agglomérat matériel, en effet, n'est que l'expression tangible des forces vitales qui l'ont construit, de l'esprit qui l'a dirigé et aussi des puissances occultes qui s'exercent à le détruire, dès qu'il échappe à la dépendance des précédentes. La viande est donc comme imprégnée, en premier lieu, des souffrances de l'animal qui fut frappé, malmené et privé du nécessaire pendant les heures qui précédèrent l'abattage ; puis, qui fut angoissé par la marche au supplice dans les affreux passages des abattoirs, affolé

par la vue des bourreaux et des instruments rouges de sang, par l'aspect abominable des cadavres éventrés, par l'odeur du sang et des matières répandues. Une fois l'animal massacré, ses tissus doivent subir pour être dépecés et débités, de nombreux contacts pernicieux des mains souillées, des planchers couverts de détritits innombrables, des saletés de l'étal. Enfin, en attendant d'être mangée, la viande est le siège d'un début de putréfaction qui la rend encore plus malfaisante. C'est ce groupement d'influences maléfiques, que l'on s'incorpore en consommant de la viande.

La chair animale n'est pas un aliment destiné à l'homme, par la nature. Non seulement la structure anatomique le démontre, mais, par-dessus tout, l'instinct le crie. Jamais un animal vivant n'éveille la sensation d'appétit ni le désir de le dévorer. Jamais un cadavre non dépecé ne donne envie de le manger sur-le-champ. On se refuserait à mordre aussi bien dans la chair pantelante d'une bête que dans le fragment de cadavre découpé, fourni par le boucher. Et, par contre, on accepte avec satisfaction de porter à la bouche et de mastiquer les fruits, les céréales, les légumes, les œufs, le lait. Les enfants non plus ne s'y trompent pas. Leur instinct leur parle d'une façon souveraine. Ils ne font qu'y obéir, quand dans leurs maraudes ils sont incités à dérober des fruits dans un verger, et jamais à voler un morceau de viande à l'étal d'un boucher. Et ce n'est pas seulement une absence de désir que l'instinct révèle, c'est une répugnance absolue, un dégoût nauséeux. Tout ce qui est cadavre met les sens en

révolte : la vue, l'odorat, le toucher, le goût. Telle est la loi naturelle profondément inscrite au fond de la conscience.

Originellement, pour que l'homme se soit décidé à toucher à la viande, il a fallu le concours de circonstances extraordinaires : la famine et la découverte du feu. Le manque absolu d'aliments pousse, en effet, à rechercher et accepter les pires nourritures. L'homme peut, en pareil cas, se jeter sur l'homme. Le cannibalisme n'a pas d'autre source. Mais, de même qu'avec les progrès de la raison, l'anthropophagie disparut, de même l'accomplissement de la sagesse doit détacher de la nourriture carnée, animale.

Ce que Pythagore voyait encore de très répréhensible dans la nourriture carnée, c'était la violation de la loi morale qui ordonne de ne jamais faire souffrir ce qui vit et de ne jamais tuer un être qui n'est pas malfaisant. Des animaux venimeux ou féroces, qui manifestent une hostilité quasi diabolique à l'égard des formes bienfaisantes, peuvent être détruits, mais tout ce qui vit en exprimant des tendances heureuses et utiles doit être respecté. C'est pourquoi, nous le rappelons, Pythagore défendait encore de frapper, de maltraiter un animal et même un arbre domestique.

Cette loi morale de bienveillance universelle est manifestement inscrite en nous. La voix d'un autre instinct indique que l'homme n'est pas, de sa nature, un être destructeur ni une bête de proie. Un individu normal ne peut tuer un animal de près, sans esquiver

une grimace de révolte, sans éprouver un frémissement intérieur, un trouble de conscience, une sorte de nausée mentale. Combien de gens se refuseraient à manger de la viande, s'il fallait tuer eux-mêmes les animaux qu'ils dévorent. Ceux qui massacrent des bêtes sans éprouver ces sentiments, sont en quelque sorte des monstres dans l'humanité. Il peut leur arriver alors de tuer leur semblable avec la même inconscience.

Le rôle de l'homme, placé à la tête de la création, n'est donc pas de se comporter comme il le fait actuellement, c'est-à-dire d'être le plus grand destructeur de formes animales qui soit sur terre, d'être le plus féroce ravageur et le plus impitoyable meurtrier. L'existence d'animaux carnassiers ne saurait lui servir de prétexte, ni d'excuse, pour s'abaisser jusqu'à leur ressembler, en leur empruntant leurs tendances brutales, leurs caractères sombres et leurs mœurs de férocité.

La prédominance humaine n'accorde pas tous les droits. Elle implique au contraire des devoirs impérieux dont le principal est d'être bon, et de développer en soi la bonté, en l'exerçant d'abord autour de soi dans la nature. Dieu en accordant à l'homme le plus haut degré d'intelligence, l'a constitué en quelque sorte comme l'ange gardien de la création et de la vie terrestres. Il l'a rendu apte à comprendre par sa raison et à établir par son éducation scientifique, que les animaux ne forment pas une catégorie à part, dans le plan de la création, mais qu'ils participent aux mêmes forces d'origine, de vie et

d'évolution, par leur sensibilité et leur intelligence.

Les animaux ne sont pas des formes matérielles purement réflexes. Ce sont des êtres qui sentent, qui comprennent, qui se souviennent, qui aiment, qui peinent, qui s'éduquent en somme. Ils savent ce qu'est la joie, la souffrance, la supplication, le châtement et la récompense. Ils représentent, la science matérialiste elle-même le reconnaît, une série de formes hiérarchisées, que l'homme semble avoir parcourue, puisqu'il les rassemble dans sa constitution embryologique et anatomique. En les maltraitant et en les massacrant, on ne s'en prend pas, comme on le croit, à de simples organismes inconscients, mais on attende à la libre manifestation du Verbe créé, qui commence à se faire en eux. En somme, en s'attaquant à la chaîne hiérarchique des formes vitales supérieures, à laquelle on s'apparente, on se nuit à soi-même et on attire sur soi les sanctions douloureuses que comportent tous les manquements aux lois divines de bonté et d'ordre. On s'obscurcit le sens de la solidarité, on se durcit le cœur, on se prépare, par choc en retour, aux meurtres humains, individuels et collectifs, aux crimes et aux guerres.

Les habitudes de carnage, en effet, entretiennent chez les hommes les mauvais instincts de brutalité et de cruauté. Tant que l'homme continuera à être destructeur impitoyable des êtres animés, il ne connaîtra ni la santé, ni la paix. Tant que les hommes massacreront les bêtes, ils s'entretueront.

Celui qui sème le meurtre et la douleur ne peut en effet prétendre récolter l'amour et la joie.

L'habitude de la tuerie et, par là même, la nourriture carnée sont incompatibles avec les espoirs de sagesse et de paix universelles.

Par contre, le régime pythagoricien est un facteur puissant de spiritualisation, parce qu'il assure un rendement plus parfait et plus harmonieux des forces mentales, vitales et physiques. Sur l'esprit d'abord, il agit en le purifiant, en le dématérialisant, en lui épargnant des incitations à la brutalité et à la sensualité. Il permet un meilleur développement intellectuel, parce qu'il facilite, à coup sûr, le jeu des opérations cérébrales. Les personnes qui abandonnent l'usage de la viande sont surprises de constater combien leur esprit devient plus lucide, leur clairvoyance plus grande et leurs buts plus élevés. Le caractère se transforme peu à peu. On se sent transporté dans un monde supérieur, parce qu'on a libéré son cerveau d'influences malsaines, fortifié son sens moral, élargie l'horizon de ses pensées, facilité l'éducation de sa volonté et accru sa valeur spirituelle. Quant aux forces vitales disponibles, elles sont profondément modifiées. Elles gagnent en puissance, parce qu'elles sont plus pures et plus vives, du fait qu'il n'entre plus dans la circulation nerveuse des forces usagées et souillées, mais seulement des énergies solaires neuves et pures.

Enfin, l'alimentation végétarienne assure à l'organisme matériel le jeu plus harmonieux de ses fonctions et la pureté de ses humeurs. Elle renforce l'endurance et l'agilité. Elle accroît l'efficacité des immunités naturelles, mais à la condition d'être

logiquement organisée et progressivement adaptée. Elle préserve les vieillards des maux les plus graves et elle favorise la longévité.

Mais, ces belles perspectives de progrès ne s'obtiennent pas d'emblée, ni sans à-coups. D'abord, les dispositions de corps et d'esprit, c'est-à-dire les puissances d'adaptation et les étapes d'apprentissage et d'évolution, sont fort différentes d'un sujet à l'autre. Tous ne sont pas doués de capacités digestives égales, ni d'acceptation des disciplines, identique. Certains sujets, nerveux et rebelles, s'adaptent mal à des réglementations rigoureuses et à des changements brusques, trop continus. C'est pourquoi, il est nécessaire de procéder sans précipitation ni intransigeance, dans l'application d'un régime pur et sévère, surtout chez les malades, les affaiblis et les vieillards.

Un fragment d'Archytas, disciple de Pythagore, exprime clairement cette même idée : *"Il y a beaucoup de gens qui ne sont pas aptes à recevoir ce qui est, par nature, le premier des biens et qui ne sont en état de pratiquer que le bien qui est en rapport avec eux ; et c'est ainsi que les gens malades et souffrants doivent être soignés"*.

Il est donc vrai que l'habitude crée une seconde nature qu'on ne peut bouleverser d'une façon radicale et continue, sans amener de graves perturbations fonctionnelles. Les Anciens ont déjà proclamé qu'en cas de graves difficultés de traitement, un régime défectueux, réintroduit, est souvent moins dangereux qu'un régime absolument parfait, adopté d'une façon

subite, radicale et définitive. La vie, en effet, est une évolution et non une révolution. C'est pourquoi, dans la plupart des cas, il est bien plus sage, surtout quand rien ne presse, de supprimer d'abord les aliments les plus putrescibles : le porc et le poisson, et de prescrire un régime de transition, avec des prises de viande de plus en plus espacées, avant d'aboutir au régime végétarien strict. C'est en prenant ces précautions essentielles, pendant des semaines et mêmes des mois, s'il le faut, selon les tempéraments, qu'on arrive à instituer sans heurts le régime végétarien.

D'ailleurs, c'est avec cet esprit de tolérance que Pythagore commençait l'application de son régime pur et sévère. Il procédait par transitions graduées, laissant d'abord l'usage de certaines viandes moins toxiques et de boissons fermentées, à doses modérées. Ces mesures étaient transitoires et destinées à préparer l'adaptation à une nourriture de plus en plus parfaite, réservée à ceux qui voulaient parvenir au plus haut degré de la sagesse.

Le régime végétarien demande donc à être préconisé, non seulement avec progression, mais encore avec discernement, car il est des vérités, même d'ordre matériel, qu'il est bon de ne pas déposer aux mains de ceux qui ne peuvent comprendre leurs raisons profondes, ni pratiquer les vertus qui s'y rattachent. C'est pourquoi, il ne faut pas prescrire le régime végétarien par esprit de système ou encore sans ménagements. Le mieux est de recommander d'abord le régime carné, suffisamment atténué, et de laisser ensuite à l'initiative des consultants la

possibilité de réduire, et finalement de supprimer la viande, s'ils en éprouvent un bien-être physique et un soulagement psychique, sans subir une perte continue du poids ni un amoindrissement des résistances. On n'a plus alors qu'à les encourager et les laisser persévérer.

Quant à ceux qui, peu adaptables ou trop présomptueux, veulent se lancer dans l'ascétisme alimentaire absolu, afin d'en obtenir des pouvoirs magiques ou des guérisons très radicales, il faut modérer leurs ambitions et leur rappeler que trop souvent celui qui vise à faire l'ange fait la bête. En outre, dans les milieux actuels, si mal orientés, il est des circonstances où la vie et le régime collectifs rendent la pratique de certaines abstinences fort difficile à suivre (lycée, caserne). C'est pourquoi, chez les garçons surtout, il est prudent de laisser des prises de viande, très espacées, pour ne pas obliger certains organismes trop impressionnables à subir inopinément une intoxication trop déséquilibrante.

Donc, en pratique courante, si la reprise de la viande produit manifestement un dégoût psychique et des phénomènes d'intolérance organique, et si le régime végétarien est bien toléré, il ne faut pas hésiter à en laisser poursuivre l'usage.

Somme toute, le régime de Pythagore constitue un régime idéal de clairvoyance, de pureté, de sagesse, en même temps que de santé. Nombre de malades de bonne volonté, que la souffrance a obligés à chercher, à interroger, à s'observer, et par suite, à s'éclairer et à s'élever, peuvent y trouver remède à

leurs maux. D'autre part, l'abstinence de chair animale peut être considérée comme indispensable, pour les personnes soucieuses de mener une existence de sagesse exemplaire.

Quant à la foule des gens moins clairvoyants, ce serait déjà un immense progrès de les rapprocher de conditions alimentaires plus correctes, en les sevrant d'alcool et en restreignant beaucoup la consommation de la viande. La vie simple, l'hygiène naturelle et la nourriture moins toxique procureraient alors aux masses, un grand apaisement des passions, en même temps que des avantages de santé et des privilèges de bonté, très appréciables.

Être réservé - Suis-le sans ostentation, pour éviter de t'attirer l'incompréhension haineuse des ignorants - La vérité doit s'offrir en exemples discrets, plus qu'en paroles retentissantes. C'est la meilleure façon de la faire admettre. La caractéristique du sage est de savoir, de vouloir, d'oser et de se taire, à propos.

C'est dire que les pratiques de vie saine et d'alimentation pure demandent à être suivies ouvertement, mais sans ostentation ni provocation. Il faut donc se garder d'étaler ses préceptes et ses mérites, ou de prôner à tout venant l'excellence de son régime. C'est un mauvais calcul que d'afficher la vertu et de se laisser aller à batailler à tort et à travers, au hasard des rencontres, dans l'espoir de la propager.

Certes, il faut avoir le courage de conformer strictement ses actes à ses principes, mais sans se départir de la réserve et de la discrétion nécessaires. Quand on sait écouter, parler peu, éviter de rire aux

éclats, agir avec rectitude, donner son avis après tout le monde, en termes précis, d'une façon impersonnelle, et seulement quand le moment de conclure est arrivé, on possède une influence profonde, parce que, après avoir donné l'exemple de l'ordre, on s'est fait le porte-parole de la vérité.

"Il faut faire de grandes choses sans les annoncer et sans les promettre, disait Pythagore. Jetez plutôt une pierre au hasard, qu'une parole oiseuse et inutile. Ne dites pas peu en beaucoup de paroles, mais en peu de paroles, dites beaucoup".

D'ailleurs, le rôle du sage est de vivre dans le calme et l'effacement. Il doit cacher sa vie intime et ses motifs d'action, afin de ne pas être bouleversé et désaxé par les agités, les sots, les vampires et les querelleurs. Il doit redouter la vulgarité et la popularité. Aussi se gardera-t-il bien de rechercher les suffrages de la multitude qui les accorde surtout aux cabotins, aux flatteurs, aux insurgés et aux menteurs. *"Ne jetez pas la nourriture dans un vaisseau impur"* répétait souvent Pythagore.

La vérité ne peut pas, en effet, se répandre au hasard, ni à l'aide de procédés violents ou tapageurs. Les bonnes graines jetées dans le sol rocailleux des grandes routes ne germent pas. Les exagérations de tenue et les longs discours n'attirent que les badauds ou les détraqués. La supériorité d'esprit conduit à plus de jugement, de simplicité et de précision. Les pouvoirs de l'homme juste et discret s'exercent en peu de mots, qui expriment des principes et non des vantardises, et surtout par un rayonnement occulte

protecteur. Certes, la parole, surtout la parole écrite qui seule ne s'envole pas, possède une action d'entraînement, mais l'influx invisible de la pensée attire aussi les esprits de bonne volonté de toutes les classes de la société qui, incités providentiellement, finissent par découvrir la source de sagesse à laquelle ils pourront s'abreuver.

C'est ainsi que s'instruisent et se forment, sous l'influence directrice de bons chefs invisibles ou visibles, des sujets d'élite, qui se répandent ensuite dans les milieux les plus différents, pour y déposer les éléments de bon ordre général et les clefs de réforme individuelle, hors de l'influence destructrice des négateurs de la vérité. Enfin, c'est la rencontre de ces flots de sagesse qui arrive à instruire et à transformer la masse des ignorants, des incroyants et des égarés, par évolution plus que par révolution.

En outre, l'isolement est indispensable à la vie et au rayonnement du sage, parce que seul il lui permet la méditation, la sublimation de ses sensibilités, le sacrifice de sa personnalité et la continuité de son travail créateur.

Enfin, la vie stable, juste et concentrée permet, seule, au sage de conserver son unité, sans être accaparé et dispersé par la multiplicité des falsificateurs, des parasites et des charlatans qui tenteraient de l'attirer et de l'annihiler, en le faisant parader dans des postes honorifiques de leurs groupements d'intérêts ou de haine.

Être pondéré - N'agis pas à la façon des gens sans jugement qui dépensent au delà de leurs besoins ou

encore qui se livrent à l'avarice - Un bon jugement doit servir à discerner non seulement le vrai du faux, l'utile du nuisible, mais encore à régler l'emploi et la dose des meilleures choses. Il ne suffit pas, en effet, d'être averti de ce qui est bon et sain, il convient encore de savoir en user. Le meilleur peut devenir néfaste, si l'on en exagère ou si l'on en amoindrit l'emploi. Que d'aliments favorables peuvent devenir des poisons, dès qu'on les prend avec excès !

Mais c'est principalement dans le juste emploi des richesses que le discernement doit s'exercer. La possession de l'argent, loin de ne comporter que des avantages, constitue, au contraire, la plus redoutable épreuve imposée à un être humain, parce que l'homme riche n'est, en quelque sorte, que le dépositaire des biens de la collectivité. Aussi, s'il vient à faire usage purement égoïste de sa fortune et des pouvoirs qu'elle confère, s'il l'emploie à satisfaire sa gourmandise et tous ses caprices, se nuit-il considérablement. Son devoir, en effet, c'est, après s'être constitué de nécessaires réserves, de répartir son superflu entre des œuvres utiles ou des hommes dignes d'attentions.

La loi occulte de la bienfaisance, en effet, exprime que le bonheur échu à un individu est proportionné à celui qu'il a procuré à ses semblables. Le bien que l'on fait revient forcément, tôt ou tard, par voie directe ou détournée. La pratique de la bienfaisance implique donc des privations personnelles dans l'ordre matériel, si l'on veut en recevoir des avantages spirituels. C'est pourquoi la paix du cœur ne peut être vraiment obtenue par simple

calcul, car elle n'est accordée que si l'on consent à un long effort de sacrifice personnel, en ne dépensant pas au delà de ses besoins, comme l'exige Pythagore.

Sont donc sans jugement et voués au malheur, les gens qui mettent leur fierté dans la possession et l'étalage du superflu. Vivre en brillant équipage, demeurer dans un intérieur fastueux, se couvrir de bijoux ou d'habits somptueux, se montrer prodigue pour satisfaire sa vanité ou son désir de jouissance, tout cela entraîne forcément un dépérissement de la vie intérieure. La concentration des efforts sur le matériel et le factice fait négliger les devoirs de l'esprit. Le luxe fait oublier le véritable but de la vie et détourne de l'emploi des moyens d'existence vraiment simples et naturels. Il éteint l'intelligence, amollit le corps, et par là même conduit aux maladies physiques et aux déchéances morales.

Celui qui thésaurise avec exagération fait aussi un mauvais emploi des richesses. Il se nuit à lui-même en même temps qu'il nuit aux autres. Son existence exiguë bride son essor vital, lui racornit l'intelligence, lui borne ses développements. L'avarice est l'expression du plus féroce égoïsme. L'homme rapace se retranche de la collectivité. Aussi, quand arrive le moment où il a besoin du secours d'autrui, aucun courant de bienfaisance n'arrive jusqu'à lui, parce qu'il n'a jamais aidé ses semblables avec libéralité.

Apprends-toi à garder en tout le juste milieu - La santé échoit à celui qui sait jouir de ce qui est juste et sain, dans la proportion strictement nécessaire à un heureux développement. Il est donc capital dans la vie

de s'accorder le nécessaire, tout en se refusant le superflu. C'est dire la légitimité de la bonne aisance matérielle, ben utilisée, de façon à garder sa dignité et à assurer son progrès et celui des siens. Une existence à assurer son progrès et celui des siens. Une existence gênée crée autant d'entraves qu'une vie trop large.

Toutefois, il faut veiller à ne pas se laisser prendre à la maxime flottante qui préconise d'user de tout et de n'abuser de rien. Elle est la caractéristique des esprits sans profondeur qui, n'ayant pu découvrir les vraies lois de la santé, prônent l'usage du nocif en même temps que de l'utile. Faute d'avoir une opinion bien arrêtée, ils se bornent à suivre le flot de ceux qui, en se permettant tout avec mesure et en ne se défendant rien, s'empoisonnent avec une discrète régularité. Ils arrivent ainsi, il est vrai, à éviter quelques grands maux, mais ils se privent aussi des plus grands biens.

Ne fais donc rien qui puisse te nuire et pour cela raisonne bien avant d'agir - Il faut d'abord bien comprendre que les extrêmes engendrent les mêmes conséquences fatales. On peut, par exemple, tomber malade et faire se déclarer une maladie de même étiquette, pour avoir mangé trop, aussi bien que trop peu. La pléthore et la misère physiologique aboutissent l'une et l'autre, en effet, à la même défaillance des résistances vitales, au même affaiblissement des défenses organiques qui laissent la porte ouverte aux mêmes germes morbides. Vivre trop bien ou trop chichement est également nocif à la santé du corps et de l'esprit.

Puis, pour éviter d'être victime de raisonnements faux, il est utile, dans les cas difficiles, d'inscrire sur deux colonnes et de peser les arguments pour et contre, avant de rien décider. En même temps, il faut confronter la décision que l'on va adopter, avec les principes généraux d'ordre, de logique et de vérité. Il sera bon également d'envisager non seulement les conséquences immédiates, mais surtout les effets lointains, car des actions instantanées peuvent engendrer un sursaut qui se transforme ensuite en abattement.

D'autre part, il faut se garder de la précipitation et de la présomption. Après avoir, sur le moment, pesé le pour et le contre, il est sage de se rappeler que la nuit porte conseil. Souvent, le lendemain matin, la clarté apparaît dans une question qui semblait insoluble la veille. Dans les cas inextricables, il est indiqué de raisonner par analogie, en se reportant à des problèmes de même catégorie, qui ont déjà été résolus.

Enfin, pour mieux se comporter dans la vie, il faut prendre conseil, c'est-à-dire solliciter l'opinion et la critique de gens compétents et bien orientés. On arrive ainsi à pénétrer plus complètement un sujet et à pouvoir répondre préalablement à toutes les objections. La raison personnelle n'a plus alors qu'à s'employer librement pour choisir et pour asseoir, sur des bases solides, la détermination que l'on doit prendre en pleine connaissance de cause.

PERFECTION

LES MOYENS DE PERFECTIONNEMENT

L'examen de soi-même - Aussitôt réveillé, profite vite de l'harmonie que procure le sommeil, pour t'élever l'esprit et réfléchir aux bonnes œuvres que tu devras accomplir - On ne peut s'empêcher de faire remarquer l'ordre remarquable dans lequel se déroule le programme d'éducation pythagoricienne. Après avoir établi les principes directeurs de la vie individuelle sur les lois d'origine divine et de solidarité humaine et naturelle, après avoir posé les règles de la maîtrise de soi-même, de la formation du jugement et de la conduite physique, alors seulement Pythagore aborde l'enseignement des moyens de haut perfectionnement.

Une fois que l'adepte s'est bien pénétré de ces notions préliminaires, il peut, en effet, se lancer sans présomption dans la lutte pour la perfection, parce qu'il a en main les armes nécessaires et les moyens de contrôle indispensables.

Son premier soin sera de s'examiner régulièrement chaque jour, matin et soir. Il est bon, en effet, quand on s'avance dans une voie difficile, de faire halte de temps à autre pour regarder le chemin parcouru, contrôler sa direction et inspecter le terrain. En d'autres termes, il faut souvent prendre la peine d'apprécier ses progrès, de dépister ses défauts et de

rectifier ses tendances, quand on veut se tenir dans le droit chemin.

C'est dans ce but que de fréquents examens de conscience doivent être pratiqués.

Le matin d'abord, quand on a le cerveau reposé et les sens affinés, on se trouve dans les meilleures conditions possibles pour exercer sa clairvoyance, utiliser son jugement, prendre des décisions lucides et fermes. Aux premières heures du jour, on jouit du calme intérieur de l'âme et de la paix extérieure de la nature. Il fait clair dans l'esprit pour réfléchir, pour mettre à jour le travail inconscient qui s'est opéré la nuit, dans l'esprit, sur le canevas qu'on s'était tracé la veille, en se couchant. C'est le bon moment pour créer et pour ordonner.

Rien ne doit être laissé à l'imprévu dans la journée qui commence. Son programme sera minutieusement établi, de façon à pouvoir être ponctuellement rempli. Et surtout l'idée dominante s'imposera de se perfectionner et de tendre vers Dieu, c'est-à-dire d'apporter chaque jour plus de clarté, plus de méthode, plus d'esprit de devoir et de vérité, dans sa vie.

Chaque soir, avant de t'endormir, fais ton examen de conscience, repasse plusieurs fois dans ton esprit les actes de ta journée et demande-toi : qu'ai-je fait ? Ai-je bien accompli mon devoir en toutes choses ? Examine ainsi successivement chacune de tes actions. Si tu découvres que tu as mal agi, réprimande-toi ; si tu as été irréprochable, sois satisfait - Chaque soir, il faut se faire comparaître

devant le tribunal de sa conscience, et rechercher si l'on n'a pas erré par défaillance ou par ignorance.

Quand on est éclairé et rempli de bon vouloir, quand on s'est décidé à être plus sévère pour soi que pour les autres, on peut se permettre de se juger soi-même, parce qu'on saisit bien ainsi les imperfections profondes de son caractère et les besoins de son âme.

Il existe deux moyens de contrôler sa conduite. L'un dépend de l'intelligence, qui fait reporter chacune des pensées et des actions aux principes directeurs de bonté, de vérité, de justice, d'ordre, de synthèse. L'autre est cette voix intérieure qui part de la conscience et qui dit sa satisfaction ou son malaise. Ce guide intime, dès qu'on a su l'éveiller par sa volonté de vivre vertueusement, se fait entendre avec force ; il envahit le champ de la conscience et il dirige impérieusement. A chaque faute, à chaque imperfection, il chuchote à l'oreille sa désapprobation et il jette l'angoisse dans l'esprit. Il incite alors à se tourner vers Dieu, pour implorer son secours, faire acte de repentir et prendre la résolution de se mieux comporter à l'avenir, de façon à mériter ses bienfaits.

Quand on a repris ainsi le chemin de la vérité, on est prêt à l'accomplissement du devoir pour le devoir et à la recherche du bien pour Dieu ; on vit avec plus d'abnégation et d'allégresse ; on obtient le réconfort et la paix qu'apporte une vie sans reproche.

La méditation - Médite ces conseils - Il ne suffit pas d'avoir découvert l'existence d'une vérité et constaté la beauté d'un précepte, pour se croire apte à en tirer profit, sans plus d'efforts. Tout ce qui n'est pas

approfondi, pris et repris, perdu et retrouvé, ne saurait s'imprimer définitivement dans la mémoire, ni s'imposer pour toujours à l'esprit. La vérité ne devient une règle de conduite habituelle, que quand on en est imbu. Et il n'existe qu'un moyen de se l'incorporer, c'est de l'introniser dans sa conscience par l'œuvre de la méditation quotidienne. On ne rend pas vraiment siennes que les idées qu'on a repensées, que les œuvres qu'on a recrées. De même, on ne perçoit vraiment tous les enseignements occultes d'une maxime de sagesse, qu'en y songeant souvent, qu'en l'approfondissant sans cesse.

Seule, la méditation régulière assure donc l'assimilation de la vérité et la culture de la sagesse. Aussi, peut-elle être considérée comme l'agent le plus actif de progrès intellectuel et moral. C'est pourquoi elle fut tant prônée par les élites de la spiritualité. La compréhension des problèmes de la vie, l'inspiration supérieure, les pensées géniales, l'esprit de sainteté, tout ce qui, en somme, est élevé, ne s'acquiert que par la réflexion continuelle et patiente. C'est à force de creuser une énigme qu'on finit par en trouver la solution. Les plus belles découvertes ont été faites par des méditatifs, qui travaillaient avec acharnement, en s'isolant du monde.

Pour méditer avec fruit, il convient, en effet, que l'attention ne soit pas dispersée par le vacarme et l'agitation. La voix de la sagesse ne peut être entendue que dans le calme et le recueillement. C'est pourquoi les meilleurs moments de réflexion sont le matin et le soir, quand les tracas de la vie matérielle n'accaparent

pas l'attention. En outre, les occasions de méditer peuvent aussi être trouvées au cours de la journée, pendant les courts répités qui doivent rythmer l'activité, en prenant pour sujet une règle de conduite, appropriée aux circonstances du moment. C'est ainsi que, chaque jour, les disciples de Pythagore devaient lire les préceptes des vers d'or et réfléchir aux devoirs qu'ils imposent à l'esprit, aux leçons qui s'en dégagent pour la pratique de la vie courante.

Quand on a pris l'habitude de la méditation, on s'aperçoit qu'elle est le pain quotidien de la vie spirituelle. Elle devient alors un besoin impérieux, une obligation à laquelle on ne peut plus se soustraire. En effet, dès que l'on cesse de s'attacher à des pensées élevées ou de se guider sur des préceptes de vies harmonieuses, on éprouve un vide angoissant et on perd le sentiment de la grandeur.

Pour se maintenir dans l'axe du devoir, il importe donc de garder contact avec l'esprit de méthode, les règles de sagesse et les pensées religieuses, qui doivent guider le travail quotidien.

La foi - Aime-les de toute ton âme - Pour garder l'optimisme nécessaire, malgré les heurts et les écœurements, il faut entretenir la foi dans le but divin qui est assigné à la vie et dans la synthèse des lois surnaturelles et naturelles qui permettent d'en franchir victorieusement les étapes.

La foi en Dieu, créateur de toutes choses, législateur suprême, consolateur et protecteur par sa Providence, doit être entretenue par le spectacle des faits de l'ordre universel, par le rappel des

circonstances de la vie où les souffrances ont toujours joué un rôle de sanction ou d'épreuves, afin de corriger, enseigner, dématérialiser et grandir ; par la reconnaissance infinie pour les secours, les consolations et les joies dont on a bénéficié ; par les raisons d'espérer et de persévérer que l'on puise dans la pratique religieuse.

Tout devient l'occasion d'optimisme : l'acceptation du pire, l'annihilation de la volonté propre, l'ardeur à l'effort pour l'accomplissement de tous les devoirs présents, sans se lamenter sur le passé ni se martyriser pour l'avenir. Du moment où la volonté de bien faire est guidée par les lois de vie correcte, tendue vers les réalités présentes et soumise par-dessus tout à la volonté du Ciel, l'amour de l'ordre et l'entrain au travail ne quittent plus l'esprit.

Les discordances du caractère se corrigent alors. Les mauvaises suggestions de révolte ou de désespoir s'évanouissent. On accepte d'être emporté comme une feuille morte dans les circonstances les plus périlleuses, du moment où l'on a décidé de rester attaché au devoir quotidien, soumis à un idéal d'ordre et de bonté, pleinement abandonné à la volonté de Dieu. Le supplice dans la lutte pour la vérité est accueilli avec sérénité. La mort est envisagée comme un sommeil d'apaisement et le prélude d'une vie surnaturelle d'union à l'ordre divin.

La vie vertueuse - Efforce-toi de les mettre en pratique. Ils te conduiront aux vertus divines - Ceux qui vivent sans principes directeurs, sans foi, ni loi, sans idéal, ni frein, se conçoivent de pauvres motifs

d'exister puisqu'ils se bornent à satisfaire leurs instincts et leurs passions. Victimes de l'incohérence, du désordre, de la veulerie et de l'indiscipline, ils restent impuissants devant l'obstacle. Ils courent aux catastrophes du rachat ; ils sombrent dans l'angoisse et le malheur.

Ceux, au contraire, dont la vie se passe à chercher le progrès, à répandre la vérité, à aimer la vertu, arrivent toujours à se créer cette foi invincible, qui attire, soutient et confère une puissance irrésistible. Ils finissent par comprendre que le but de la vie est d'introniser Dieu en soi chaque jour davantage, de façon à se déifier.

Si la condition humaine reste si imparfaite, c'est que les hommes n'ont pas encore assez appris à méditer sur les raisons de la vie, à aimer les manifestations de la nature, à suivre les lois de la santé et à pratiquer les enseignements de la sagesse.

La science de l'univers - J'en jure par Celui qui a tracé dans notre esprit la Tétrade sacrée, source et emblème de la naturelle éternelle - Après avoir recommandé comme moyens de perfectionnements : l'examen de soi-même, la méditation, la foi et la pratique de la vertu, Pythagore invoque le symbole de la Tétrade, pour attester la vérité de ses préceptes et de ses promesses ;

La Tétrade ou pyramide triangulaire composée de quatre faces : trois latérales et une basale, était par excellence le symbole pythagoricien, parce qu'elle représentait la constitution à quatre éléments de tout ce qui est. Elle fournissait la clef de l'énigme

universelle, en démontrant l'origine, la formation, l'évolution et le but de toutes les choses et de tous les êtres.

Avant d'entrer dans de plus amples explications, au sujet de la Tétrade, il convient de parler d'abord de la science des nombres que Pythagore possédait au plus haut degré. Comme toutes les sciences, elle se divise en deux branches, une exotérique, vulgaire, qui étudie les combinaisons matérielles des chiffres, et une ésotérique, secrète, qui apprend à découvrir les symboles exprimés par les différents nombres. La première correspond aux mathématiques, telles qu'on les enseigne encore à l'heure actuelle. Elle est bien une science des apparences puisqu'elle envisage les chiffres sous leur seul aspect de puissances matérielles, que l'on peut combiner selon certaines règles. Elle permet simplement d'acquérir certaines vérités d'ordre pratique. La science ésotérique des nombres est, au contraire, d'ordre philosophique et religieux. Elle est à peu près complètement ignorée, de nos jours. Son enseignement consistait à montrer la signification cachée des nombres et à faire discerner derrière le jeu des opérations mathématiques : additions, soustractions, multiplications, divisions, le plan et les lois de génération et de progression de la nature universelle. A l'encontre des mathématiques qui n'apprennent que des vérités d'ordre matériel, la science ésotérique des nombres conduit à la notion de vérités spirituelles de la plus haute portée.

La loi fondamentale du système de Pythagore

était que tout dans l'univers obéit à une harmonie dont le nombre est la forme et la mesure. Toute chose est l'expression d'un nombre. Le nombre originel est Un, qui devient ainsi le principe, l'essence, le père de tout ce qui existe. L'Un ou Unique est donc représentation de Dieu, qui crée et maintient éternellement la permanence de la nature, qui contient tout, par son Verbe, agit dans tout individuellement et qui est la fin de tout. Une parfaite analogie existe entre les lois numériques et les lois de la création, dans laquelle tout s'accomplit par nombre, poids, mesure, avec unité d'origine, multiplicité es moyens et des formes et unité de but. Tout être évolue en accroissant sa puissance matérielle et sa compréhension spirituelle, en développant sa personnalité, en progressant sans cesse (1).

Et finalement, tout se rapproche de l'Infini qui est Dieu et par suite l'analogue de l'Unité à laquelle tout retourne après le travail d'évolution libre et méritée. L'échelle des nombres, c'est donc l'échelle des êtres qui s'engendrent et se hiérarchisent à l'infini, c'est le tableau de la vie de toujours renouvelée et toujours grandissante ; c'est la Nature universelle dont les parties composantes se ressemblent par une analogie d'origine, de constitution et de but, et diffèrent par la multiplicité des possibilités de réalisation individuelle.

Le livre sacré, dans lequel Pythagore avait condensé son enseignement sur la science occulte des

(1) Pythagore, nous l'avons dit, se rangeait à l'opinion des vies successives, pour expliquer les changements de forme et de puissance qui se constatent dans l'échelle des êtres animés.

nombres, était réservé aux seuls initiés. Il a malheureusement été perdu. On n'a pu en reconstituer que certains éléments d'après les écrits de ses disciples. Le fragment suivant, écrit par Philolaüs, est particulièrement caractéristique : *"Le nombre est la force souveraine et autogène qui maintient la permanence des forces cosmiques... Il n'est personne qui pourrait sur aucune chose se faire une notion claire, ni des choses en elles-mêmes, ni de leurs rapports, s'il n'y avait pas le nombre de l'essence du nombre... Et ce n'est pas seulement dans les choses démoniaques et divines, qu'on peut voir la nature et la puissance du nombre manifestant leur force, mais c'est encore dans toutes les œuvres et dans toutes les pensées de l'homme, partout enfin et jusque dans les productions des arts et de la musique"*.

D'après la doctrine pythagoricienne, Dieu ou l'Unique est donc l'origine, la raison et le but de l'existence et de l'évolution de tout ce qui naît, vit, meurt et renaît, afin de développer progressivement en soi la conscience, le savoir et la bonté, jusqu'au moment où, la plénitude de la sagesse étant acquise, la récompense, c'est-à-dire le retour conscient à l'Unité divine, est méritée.

La Monade est l'expression de l'Essence immortelle, de l'Entité personnelle impérissable qui siège en chacun de nous.

Dans le Cosmos matériel, l'Unité est représentée par l'Energie éthérée, formatrice, ordonnatrice et régulatrice à laquelle finalement se réduisent tous les agglomérats matériels, tous les

atomes de tous les mondes. Dans la Nature terrestre, on la retrouve symbolisée par l'élément mâle qui féconde et donne l'élan vital, par l'homme, entre autres, qui dans l'Humanité possède le principe actif et créateur, tandis que la femme garde la fonction vitale, passive et génératrice.

Le nombre de Deux exprime la force vitale universelle qui anime toutes les choses et tous les êtres, à des degrés de développement et de hiérarchie croissants. C'est elle qui est la source de l'attraction qui maintient la gravitation universelle, de l'affinité qui guide le monde minéral, de l'amour qui fait s'assembler les êtres vivants, de la force germinatrice, qui accumule pour chaque être nouveau le bagage d'énergie vitale individuelle qu'il dépensera progressivement au cours de son existence. Dans l'univers, la force vitale engendre l'âme des mondes et des globes célestes. Elle est encore la Nature agissante (*Natura naturans* de Spinoza), principe féminin ou réalisateur qui vient de Dieu, mais qui n'est pas Dieu lui-même. Sur terre, elle constitue cet élément impondérable qui sert d'intermédiaire entre l'Esprit et la Matière, qui est épandu dans Tout, qui s'accumule surtout dans l'atmosphère où les êtres vivants le puisent continuellement par l'acte de la respiration. Elle se manifeste encore sous forme de fluide électrique ; elle fournit l'énergie vitale qui active le développement des organismes et la force magnétique qui se condense dans les systèmes nerveux. Dans l'Humanité, elle correspond à la femme qui transmet la vie à son enfant.

La Dyade, assemblage de l'Un et de Deux, est réalisée par l'attraction, la fusion des deux principes opposés, mâle et femelle, essence de substance, en une pensée d'amour, c'est-à-dire en un désir de retour à l'Unité. Elle réalise le double aspect matériel d'une multitude d'entités spirituelles.

Trois représente la matière qui, partout identique en nature, sert à la construction des univers, des globes célestes et des êtres vivants. Elle est l'apparence, l'irréel, le support de la vie, l'instrument de manifestation et le moyen d'éducation des esprits individuels, la résistance tangible derrière laquelle agit l'occulte. Perpétuellement changeante, divisible et périssable, son existence est éphémère et passive.

En résumé, l'esprit subsiste par lui-même et seul est immortel. La force vitale se renouvelle, s'accumule et s'épuise sans cesse. La matière meurt et se recrée perpétuellement. La matière, n'est que l'énergie condensée, la force vitale n'est que de l'intellect projeté, la force mentale n'est que de l'esprit transmuté.

La Triade, résultat de la réunion de l'un, du deux et du trois, exprime la constitution ternaire de toute réalité. Elle est la loi de composition de la création entière. On la retrouve dans toutes les branches de la connaissance, partout où l'intelligence humaine peut se livrer à l'analyse.

C'est pourquoi la conception et le culte de la divinité s'exprimèrent sous forme de mystérieuses trinités dans les religions de l'humanité. Comme ces distinctions numériques établies dans les forces divines

ne pouvaient être comprises par les foules dans leur sens transcendantal, il fallut bien leur donner des appellations symboliques, les enseigner sous formes de personnalités plus accessibles à l'homme et entourer leur sens ésotérique trop ardu, d'une affabulation plus compréhensible aux esprits.

Dans les cultes de l'antiquité, le polythéisme ne faisait donc qu'exprimer au dehors une doctrine qui au dedans était monothéiste et essentiellement unitive. C'est ainsi que dans la religion de l'Ancienne Egypte l'Unité, le Père était représenté par Osiris, la Mère ou vitalité universelle, épouse d'Osiris pas Isis et leur réalisation matérielle par Horus. L'évolution était exprimée par la fable d'Osiris tué et mis en pièces par Set-Typhon, puis sauvé par Horus leur fils qui rassemble les membres épars d'Osiris, les regroupe et les ressuscite dans l'Unité.

Chez les Grecs, Zeus était le Père, Déméter, la Mère, la Nature, l'Eternel-Féminin et Dionysos était leur fils qui se sacrifie pour sauver Perséphone, l'âme humaine.

Dans les religions chrétiennes, on retrouve dans la Trinité, composée du Père, du Fils et du Saint-Esprit, les mêmes éléments divins, mais sous des aspects moins anthropomorphes. Le Père est le créateur de l'Univers d'où tout procède. Le Fils est l'incarnation de son Verbe, qui réside en chacun de nous et qui s'est sacrifié pour racheter les hommes. Le Saint-Esprit est ainsi nommé, non dans le sens d'essence suprême, mais dans celui de Sagesse qui inspire, de souffle qui anime et vivifie, de lumière qui

éclaire, de force vitale qui protège. Loin de constituer un indéchiffrable mystère, la trinité chrétienne possède donc une signification qui peut s'expliquer clairement et scientifiquement, comme une réalité agissant dans l'œuvre cosmique entière.

Pour les mystiques catholiques, qui recherchent la vie unitive, par la pratique de toutes les vertus et de la chasteté, un rattachement se fait à la Parèdre idéale de l'Androgyne archétype, par le Christ qui devient l'Epoux mystique pour les femmes et par la Vierge Marie, l'Epouse mystique (1) pour les hommes, afin d'aboutir au retour à l'Unité divine, par leur intermédiaire et leur intercession.

Les enseignements du vrai occultisme confirment ces données théologiques mystérieuses. Le Père, c'est Yahweh, l'Eternel. Le Fils, c'est le Logos ou Christ ésotérique ou cosmique ou archétype qui s'est incarné un jour dans le Christ exotérique, dont St-Jean-Baptiste a pu dire : "*Celui qui vient après moi (le Christ incarné) est passé devant moi, parce qu'il était avant moi (en Christ ésotérique, cosmique)*" (Jean, I ; 15). Le Christ Lui-même a pu déclarer : "*Avant qu'Abraham fût, je suis*" (Jean, VIII ; 58). Le Saint-Esprit, fontaine de Vie et de Lumière, sève de vie surnaturelle, y porte le nom de Vierge Marie cosmique ou ésotérique, de Sagesse éternelle, d'Eternel-Féminin, de Lumière astrale, de Mère universelle, de nature archétype. Il s'est manifesté dans la Sainte Vierge Marie.

La création, c'est-à-dire la réalisation matérielle

(1) *La sagesse divine, comme l'ajoutent beaucoup d'auteurs.*

par union du principe Eternel-Masculin au principe Eternel-Féminin est une opération immatérielle. L'Elément féminin encore appelé Ame universelle et créée dans le Monde, Lumière intérieure ou astrale dans l'Homme, Médiatrice plastique de tous les êtres, Nature, est la source de vie et la mère de tous les êtres. Elle est en quelque sorte l'épouse de Dieu et se trouve fécondée mentalement, par une opération purement spirituelle qui la laisse vierge matériellement et la constitue mère de Dieu le Fils, c'est-à-dire de l'Homme divinisé. Tous les cultes l'ont conçue avec ces attributs dans tous les temps. Elle fut la Mâyâ des Hindous, Vierge Mère du Bouddha. Les Egyptiens la nommaient Isis ou Vierge du Monde, les Perses Ishtar, les Grecs Déméter, les Israélites Eve, les Germano-scandinaves Freia. Dans la religion catholique même, le culte de la Nature ou Eternel-Féminin s'exprime incompris de presque tout le monde, dans le symbole de la Vierge Marie, dont la fête coïncide au mois de mai avec l'éclat des forces vitales printanières, et l'Assomption à la mi-août, avec l'apogée des moissons.

A la lumière de ces enseignements s'expliquent le sens occulte et les mystères du début de l'évangile selon Saint Jean. Au commencement était le Verbe (fils de Dieu ; Logos ; Christ ésotérique : 3). Et le Verbe était en Dieu (le Père : 1). En lui (le Verbe : 3) était la Vie et la Lumière (Esprit-Saint ; Lumière immatérielle, élément féminin ; Vierge Marie ésotérique ; force vitale naturelle : 2). Le Verbe (avec la Lumière : 3 et 2 fusionnés) a tout fait dans le monde

et rien de matériel n'existe sans lui, et il est dans tout homme venant en ce monde (en effet, l'Adam primitif était homme-femme fusionnés et Eve fut créée par segmentation d'une côte d'Adam). Donc Dieu (le Père : 1) est distinct du monde créé. Il est sans commencement et c'est son Verbe (le Fils : 3, avec la Lumière : 2) qui, bien qu'étant éternel en Dieu, a eu un commencement temporel dans la création et qui est immanent dans tout et dans l'homme en particulier. Et c'est en Lui, le Verbe, le Christ " que nous avons la vie, le mouvement et l'être " (St Paul). Et le Verbe annoncé par St-Jean Baptiste, l'envoyé de Dieu, s'est fait chair et il a habité parmi nous (Christ exotérique, fils unique de Dieu, né de la Vierge Marie exotérique).

Le nombre Quatre est l'attribut de l'unité individuelle qui groupe en elle les éléments de la triade, prend conscience de ses forces spirituelles, vitales et physiques, et les dirige librement.

La Tétrade ou Quaternaire comprend dont les éléments indispensables à la formation de toute unité individuelle. Elle est la réalisation complète de l'individu, de même que dans l'ordre matériel, elle est la représentation géométrique du premier corps solide. C'est pourquoi la pyramide triangulaire ou Tétrade sacrée fut choisie par Pythagore comme symbole de la création, comme expression de la trinité dans l'unité. Le sommet de la pyramide correspond à l'Unité divine de laquelle naissent les trois faces triangulaires de l'esprit individuel, de la force vitale et de la matière qui se groupent et se réunissent de nouveau pour former la face de la base, représentative de l'unité individuelle.

La construction de cette figure fait concevoir avec exactitude les connexions et, par là même, les rapports qui existent entre les quatre éléments. La face de l'esprit touche et dirige à la fois celle de la force vitale et celle de la matière. La face vitale s'interpose entre la direction de l'esprit et l'obéissance de la matière. La matière est organisée et mise en action par l'esprit et par la force vitale agissant comme directeur et sous-directeur. Enfin, la face basale individuelle, opère la synthèse des trois faces latérales, c'est-à-dire des trois ordres de forces ; elle les pénètre interstitiellement et groupe leur pluralité dans l'unité de conscience. Tout est donc triple, constitué par l'Esprit, l'âme ou force vitale et la matière, et tout est un, c'est-à-dire groupé sous une force individuelle. Ainsi s'explique le mystère de dieu, formé de trois manifestations ou trois personnes, groupées dans une seule Unité primordiale que les Anciens ne prononçaient pas, mais écrivaient sous forme de tétragramme. Ainsi s'éclairent également les énigmes de la constitution du monde et de l'homme, et les divergences de compréhension de ces énigmes par l'intelligence humaine.

En somme, l'homme, microcosme uni-trinitaire est bien bâti à l'image du Créateur et de son œuvre créée, le macrocosme uni-trinitaire. Les sages de l'antiquité qui avaient inscrit sur leurs temples la maxime : "*Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers et les dieux*", avaient donc parfaitement raison. La même inspiration s'est faite chez ceux qui ont représenté la Vérité comme une puissance occulte

de vie, sortant d'un puits, c'est-à-dire des ténèbres de la constitution terrestre et présentant à l'homme un miroir pour qu'il se regarde et s'analyse lui-même, afin de découvrir en lui-même, afin de découvrir en lui la représentation microcosmique de l'univers et de percevoir ainsi la Vérité, sur son origine et son but, et de trouver les moyens de le réaliser.

L'homme, à l'image de tout ce qui existe, est construit sur le mode quaternaire. Il est une unité créée de l'Unité primordiale, qui prend conscience de son ternaire et le dirige.

En lui, l'Un est représenté par l'esprit qui participe de son Verbe créé et qui, ainsi, est immortel, à l'image de son Créateur. Et c'est cette participation divine qui fait qu'à des degrés de conscience différents, Dieu habite en quelque sorte en chaque homme, par son Verbe, prêt à l'éduquer et à le guider, en proportion des efforts de développement personnel qu'il déploie. L'Esprit dans l'homme correspond encore à la volonté qui décide, unifie et harmonise le travail individuel, jusqu'au moment où s'établit la domination spirituelle, qui libère enfin de l'expérience matérielle.

Deux, c'est la force vitale ou magnétique qui anime l'organisme. Pythagore la décrivait comme une âme séparée, fluide, capable de se construire un corps éthéré sur lequel se calquaient en quelque sorte et s'ordonnaient les éléments matériels du corps physique. Cette âme fluide ou astrale survit à la mort du corps et sert de véhicule à l'esprit, au cours des évolutions progressives qu'il subit à travers

l'échelle du septénaire. Elle est la force impondérable qui constitue l'intermédiaire indispensable entre la matière et l'esprit, entre le physique et le mental. Elle est le terrain de lutte où se rencontrent l'esprit qui veut s'élever vers Dieu et la matière qui le retarde, jusqu'à l'accomplissement des expériences nécessaires à son ascension. C'est elle qui anime l'organisme et qui se révèle, en médecine, comme force ordonnatrice, conservatrice, réparatrice et médicatrice. Elle est la gardienne du plan selon lequel s'organise le corps physique, ainsi que les instincts qui le conservent. C'est cette âme fluïdique ou astrale qui est constructrice et conservatrice des formes individuelles. C'est elle qui impose l'identité matérielle personnelle, la permanence de l'aspect physique pour le corps et pour ses diverses parties, alors que tous les éléments chimiques qui les constituent changent, s'éliminent et sont remplacés, en l'espace de huit mois environ. Elle compose l'ensemble des défenses naturelles qui veille à l'harmonie des fonctions, garde l'état de santé, préserve des maladies et travaille à la réparation et à la guérison spontanées, en cas d'affections déclarées. L'ancienne médecine naturaliste la connaissait à merveille. Elle se gardait de contrecarrer ses efforts de défense, qui sont les symptômes des maladies, et elle la considérait à juste titre, comme l'agent thérapeutique le plus efficace. Les énergies vitales qu'elle emploie pour exercer ce rôle si important proviennent principalement des propres réserves natives, sorte de capital vital que l'individu reçoit de

son espèce, de sa race et de sa famille et qui constitue son hérité. Il les dépense plus ou moins vite au cours de son existence présente, pour en reprendre à la résurrection. Elles sont fournies également par la force vitale, de fonction, que l'individu puise quotidiennement dans l'atmosphère, dans les radiations solaires, dans l'eau et les aliments naturels. La matière corporelle correspond au nombre de trois.

Elle n'appartient pas en propre à l'individu, parce qu'elle est soumise à un renouvellement incessant par les actes de la nutrition, par le jeu des absorptions et des éliminations. Elle est d'origine terrestre et elle y retourne. L'homme corporel est fait du limon de la terre ; il n'est que poussière et il retourne en poussière. Au bout d'un certain temps, nous le répétons, rien n'existe plus dans l'organisme d'un individu de ce qui avait servi à l'édifier auparavant. Le corps qui est jugé par tant de gens comme leur seule réalité, ne constitue donc véritablement que l'apparence tangible, visible et pondérable, derrière laquelle et grâce à laquelle s'exercent la vie et l'esprit.

L'unité de conscience individuelle est la manifestation du quatrième élément humain. C'est elle qui synthétise les efforts spirituels, vitaux et matériels et que les harmonise dans la conscience. Ce sont les libres recherches, les libres actions de cette unité individuelle, jointes aux tendances automatiques et aux réflexes du système neuro-végétatif, inconscient, qui échafaudent, parmi les hommes les multiples variations de caractères intellectuel, de

tempérament humoral et de valeur morale. C'est, en un mot, la libre évolution de l'autorité individuelle qui engendre la différenciation indéfinie des caractères et des formes.

Les éléments constitutants de l'individualité peuvent d'ailleurs s'exercer isolément et engendre des états de conscience distincts et étagés. Par exemple, quand l'esprit travaille en prédominance, il peut annihiler les appels de l'âme animale et refouler les impulsions brutales ou sensuelles de la bête humaine. Il peut donner lieu, par l'ascétisme, par la mortification, aux phénomènes élevés de la clairvoyance et même aboutir à la vie unitive d'extase et de ravissement. Si la force vitale se manifeste isolément, elle produit les actes subconscients de l'impulsivité, de l'instinct et de la réflectivité, de retour à l'animalité dans l'ivrognerie, la dégénérescence et la folie. Parfois l'isolement est si marqué qu'il peut aboutir à un dédoublement de personnalité.

Ce qui achève de démontrer que l'homme est bien une Triade enfermée dans une Unité, c'est que le quaternaire est inscrit dans le plan matériel humain, dans la constitution du corps physique, où il est facile de le retrouver.

Le corps est composé nettement de trois segments : la tête, la poitrine et l'abdomen. La tête est le siège de l'esprit, de la vie intellectuelle et volontaire qui dirige l'homme. La poitrine est le centre de l'organisation vitale par le cœur qui distribue la vie sanguine, par les poumons qui absorbent la force

vitale atmosphérique pour la communiquer au sang, par les membres supérieurs dont l'activité amplifie le jeu du cœur et de la respiration. L'abdomen avec ses deux membres locomoteurs qui, dans l'acte de la marche, aident à la digestion et à la nutrition, est la portion matérielle qui reçoit les aliments, les assimile et les rend aptes à reconstituer sans cesse l'apparence physique de l'individu.

L'organisme entier, qui groupe ces trois puissances, qui en dirige dans une unité de but les divers mécanismes régulateurs et qui coordonne leurs réactions mutuelles, représente le quatrième terme de la Tétrade.

Jusque dans la face, le ternaire se retrouve avec l'étage supérieur ou cérébral qui dirige (le front et les yeux), l'étage moyen, vital ou respiratoire qui anime (les pommettes et le nez), l'étage inférieur ou matériel qui obéit (les mâchoires et la bouche).

Dans les membres eux-mêmes, le même plan de constitution se reconnaît dans le premier segment qui dirige le membre (cuisse, bras), le second qui l'anime (jambe, avant-bras), le troisième qui obéit (main, pied).

Partout enfin dans l'ordre embryologique, anatomique et physiologique, les mêmes analogies de plan et de constitution s'observent.

L'enseignement de la Tétrade, qui démontre que l'homme est triple dans son analyse et un dans sa synthèse, apparaît donc comme la condition primordiale de toute étude scientifique. Sans lui, la recherche des origines, des lois vitales et morales, du

but de l'humanité, ne peut se poursuivre que dans l'erreur. Dans l'antiquité, la triple nature de l'homme était bien connue des initiés.

Faisons remarquer, en passant, que la notion de l'uni-trinité, présente dans l'homme comme dans la création entière, n'est pas incompatible avec les désignations raccourcies : corps et âme, de la doctrine catholique. Celle-ci s'y conforme d'ailleurs en rendant gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit et en recommandant de conserver sans reproche, l'esprit, l'âme et le corps (*spiritus, anima et corpus*), jusqu'au jour de l'avènement de N.-S. Jésus-Christ, comme l'a demandé St Paul (1).

On conçoit alors à quelle incompréhension aboutit le système matérialiste qui soutient la seule réalité de l'apparence physique, qui ne s'occupe que des conditions matérielles de vie, qui soigne seulement la matière corporelle, sans songer qu'il existe en elle une force vitale qui l'anime et un esprit qui doit penser sagement.

De même, la doctrine spiritualiste qui ignore l'existence de la force vitale, l'intermédiaire impondérable, nécessaire aux relations du corps et de l'esprit, se trouve bien embarrassé pour expliquer l'action du principe immatériel sur le matériel. Ces conceptions imparfaites proviennent de la propension exclusive des esprits à l'analyse, sans souci de la synthèse, faute d'instruction des idées générales. Aussi, quand règne une telle étroitesse

(1) " *Ipsa autem Deus pacis sanctificet vos per omnia : ut integer spiritus vester et anima, et corpus sine querela in adventu Domini nostri Jesu Christi servetur* " (Saint Paul ; I Thessaloniens, V, 23).

d'esprit, il ne faut pas s'étonner des discordances d'opinions. Bien souvent, elles ne sont pas fausses en elles-mêmes, elles sont simplement incomplètes. On peut se figurer, en effet, les trois faces de la pyramide triangulaire comme trois fenêtres qui permettent à l'unité individuelle placée au centre et à la base de la Tétrade de voir sur le monde extérieur et aussi d'en recevoir les lumières utiles, pour s'analyser. Quand l'homme regarde uniquement par l'ouverture physique, il est enclin à ne plus percevoir que le plan matériel en lui et hors de lui et à verser dans l'explication passive, brutale, matérialiste et athée, pour expliquer sa propre existence et celle de l'univers. S'il se tourne seulement vers la face de l'esprit, il peut arriver à nier l'existence de la matière, à rejeter la nature animale de ses instincts et la réalité du monde extérieur. Enfin, si la vision s'opère exclusivement par la fenêtre de la vitalité, l'homme se laisse aller au jeu de ses instincts purement vitaux, à satisfaire ses impulsions et ses passions, à ne plus voir en lui que l'animal et à vivre effectivement en animal, comme s'il était sorti de rien, pour retomber au néant, après une période de jouissances matérielles.

Ces modes d'inspection sont rarement aussi exclusifs, car les deux autres sources de lumière ne sont pas sans laisser filtrer une lueur de vérité jusqu'à l'intelligence, mais ceux qui prennent vraiment connaissance de leur triple nature et qui s'élèvent ensuite jusqu'à la synthèse harmonieuse de leur individu, ne sont pas nombreux.

Toutefois, même s'il embarque dans une

direction unique et exclusive, l'homme finit toujours pas aboutir à la découverte d'une Force Unique, universelle qu'il nomme Nature s'il est vitaliste, Energie ou Hasard s'il est matérialiste, Dieu enfin, sous des appellations diverses, s'il est spiritualiste. Toutes les voies, en effet, convergent vers le même point culminant qui est l'Unité créatrice. Et il est assez curieux de voir les différentes écoles philosophiques, scientifiques et religieuses se livrer à des débats sans fin, à des luttes passionnées et sanglantes, pour faire triompher simplement une dénomination particulière, au lieu de reconnaître que chacune, dans le plan où elle s'exerce aboutit à un principe d'Unité, dont elles n'ont plus qu'à se faire une représentation plus synthétique.

C'est en médecine surtout que ce besoin de synthèse et d'unification se fait plus particulièrement sentir. Les doctrines vitalistes, spiritualistes et matérialistes ont travaillé séparément, chacune dans leur compartiment. Elles ont fait œuvre d'analyse séparée. Il leur suffirait de s'unifier pour posséder la connaissance intégrale du composé humain et pour mettre à jour la médecine religieuse de l'avenir. Les soins médicaux ne se borneraient plus alors à solliciter violemment des effets matériels, au détriment des opérations mentales et vitales, mais tiendraient compte du potentiel personnel et des disponibilités de force vitale ainsi que de la saine direction de l'esprit, en s'appliquant à manœuvrer selon les particularités de constitution et de tempérament, qui expriment la façon dont chaque

homme a développé en lui, selon ses tendances, les prédominances relatives des quatre actes essentiels de la vie : la pensée, la respiration, la nutrition et la locomotion.

La Tétrade fournit donc non seulement la clef de la connaissance complète de l'être humain, mais elle établit encore, rappelons-le, que l'homme est constitué à l'image de l'univers et de Dieu, qu'il est réellement un microcosme, puisqu'il est formé d'une trinité groupée dans une unité individuelle. On comprend alors la profondeur de la maxime antique : D'abord, connais-toi toi-même - et tu connaîtras l'Univers et les Dieux.

La prière - Mais en te mettant à l'œuvre, prie sans cesse les Dieux, pour qu'ils t'aident à l'accomplir - Livré à lui seul, l'homme, même avec la meilleure volonté, s'élèverait péniblement. Il lui faut un conseiller et un modèle. S'il néglige de recourir à sa source de vie, s'il perd de vue le but qui lui est assigné, il ne peut que végéter. Si, au contraire, il utilise le lien qui le relie à son Créateur et aux plans supérieurs d'évolution, pour obtenir les forces et les suggestions nécessaires à son progrès, il s'améliore et se grandit avec rapidité.

La prière est la voie de communication divine par laquelle s'opèrent l'ascension de nos désirs de perfection vers Dieu et la descente vers nous de ses attractions et inspirations. Aussi, la prière est-elle un moyen de perfectionnement universellement établi dans toutes les religions.

L'intervention divine n'entrave pourtant pas le

jeu des lois universelles, ni l'action de la liberté et du mérite individuels. Elle se borne à envoyer des forces positives, à conseiller la meilleure voie ; mais la décision à prendre, l'effort à fournir, le progrès à réaliser et à mériter, restent toujours à accomplir. L'œuvre personnelle demeure donc entière. La prière, en effet, serait vaine si la vie n'était pas pure, si le corps et l'esprit n'étaient pas mis en état de vibration supérieure et de bonne réceptivité pour l'œuvre de sagesse. Si l'on ne s'est pas résolu à vivre selon la Loi, inutile de prier. La demande ne reçoit pas de réponse, si celui qui l'adresse est un être indigne. Elle n'est plus qu'un appel lancé dans le vide ou une pratique superstitieuse.

Il convient donc de prier avec un élan de tout son être, avec la claire notion de sa petitesse, de son humilité devant la Puissance divine, avec une reconnaissance infinie pour les bienfaits reçus chaque jour et insuffisamment reconnus, comme pour les souffrances endurées, parce que les uns furent des récompenses et les autres des avertissements et des moyens d'épreuve et de progrès ; et parce que les deux sont des manifestations de l'Ordre et de l'Amour divins.

Il faut encore prier avec tout son cœur, en demandant les faveurs divines surtout dans le but de les répartir à ses semblables et en chassant de son âme tout germe de haine, tout ferment de rancune contre qui que ce soit. On reçoit, en effet, non pour accumuler et demeurer passif, mais pour agir, préserver, transmettre et éclairer.

La prière n'agit puissamment que si elle est conduite avec une attention profonde. Il vaut mieux ne prier que deux minutes, en concentrant son attention et sa ferveur, plutôt que de marmotter des oraisons, pendant des heures, l'esprit perdu dans le vague. La valeur de la prière réside donc surtout dans la vigueur de la pensée qui la conçoit et qui l'exprime. C'est dire que les formules de prières perdent leurs vertus, si l'on se contente de les prononcer comme un assemblage de mots quelconques. D'ailleurs, les prières établies à l'avance (sauf le Pater, l'Ave Maria, certains psaumes et quelques anciennes hymnes) ne suffisent pas aux âmes d'élite. Aussi, le sage doit-il ajouter à ses prières, des invocations et des supplications personnelles, parce que ses aspirations ne sont pas celles du plus grand nombre.

D'autre part, la prière n'est efficace que si elle est patiente et répétée. La volonté de Dieu doit s'accomplir. Lui seul sait si nous méritons d'être exaucés et quand nous devons l'être, pour être aptes à bénéficier de ses faveurs. Dans la nature, les véritables et solides progrès sont toujours l'œuvre du temps et de la persévérance. Tout ce qui est obtenu trop vite est factice et périssable.

La prière ne porte tous ses fruits que si elle est pratiquée dans l'abandon total à la bonté et à la volonté de Dieu, avec la croyance que l'homme même défaillant n'est jamais abandonné de Dieu, pourvu qu'il ait décidé de se redresser et d'obéir désormais aux lois divines, surnaturelles et naturelles.

Toutefois, il serait puéril de réclamer la réussite

en tout, l'éloignement de toute souffrance, la conquête rapide de tous les avantages. Nous ignorons trop de choses concernant notre état réel, nos dettes à régler, nos aptitudes exactes pour prétendre choisir nous-mêmes la vitesse et les moyens de notre élévation. Il faut laisser à Dieu la direction de notre sort et savoir qu'une entrave ou une souffrance sont plus utiles aux progrès qu'un apaisement trop continu. On ne devient fort qu'en s'apprenant à vaincre. On ne s'élève qu'en se heurtant aux difficultés. Souvent, en croyant demander de grands biens, on risquerait d'exiger de grands maux. C'est ce que Pythagore exprimait dans ce précepte : "*Ne demande rien dans tes prières : car tu ne sais pas toi-même et les Dieux seuls savent ce qui t'est bon (1)*". Le mieux est donc de se borner à faire acte d'aspiration vers Dieu, d'exprimer son désir de perfectionnement et de demander l'orientation favorable, le secours de la lumière et de la paix, pour autrui et pour soi, sans s'inquiéter si les circonstances qui conduiront à la sagesse et à la vie bienheureuse seront douces ou rudes. La vraie prière consiste donc à faire courageusement son devoir en toutes choses, à invoquer l'appui divin et à se montrer prêt à tout accepter avec confiance.

Les meilleurs moments pour prier sont le matin et le soir. Dès le réveil, on doit affermir ses résolutions, penser au but suprême de la vie qui se devine derrière la multiplicité de nos devoirs journaliers et implorer l'appui providentiel. Avant de s'endormir, il convient de remercier Dieu de nous avoir

(1) Diogène de Laërte, L. VIII, 9.

aidé à résister aux mauvais penchants et de lui demander direction et apaisement. C'est dans l'isolement, le recueillement, le calme et le silence que doit s'effectuer la prière. Il faut y apporter une détente de tout son être physique, une attitude corporelle appropriée et enfin, chaque fois qu'on le pourra, une émotion intense qui fasse se déclarer en nous les frissons de descente de l'influx divin.

La prière dite en commun et en union mentale est la plus efficace : *" car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, a dit le Christ, je suis au milieu d'eux "*. On peut prier partout, car Dieu est en nous et partout autour de nous, mais le recueillement d'un temple consacré aide à l'intensité et à la portée de la prière. De plus, il faut s'adresser à Dieu, non seulement avec l'esprit, mais aussi en prononçant sa prière. Les vibrations verbales transforment en quelque sorte les pensées en actes. Elles augmentent leur force d'émanation et leur puissance de réalisation.

Enfin, non seulement il faut prier matin et soir, mais il est nécessaire d'élever ses pensées vers Dieu au début de tout travail important, de façon à ne pas édifier du factice, de l'irréel ou de l'erroné. On ne peut faire œuvre utile, vraie et bienfaisante qu'en gardant toujours présentes à l'esprit les pensées de progrès, de perfection et de devoir à accomplir et en rattachant à sa Source divine l'effort qu'on entreprend. Tout alors devient prière et occasion de prière latente. Les occupations manuelles, l'alimentation, le mouvement, les travaux intellectuels, les créations artistiques sont conduits avec ferveur et perfection, et la vie devient

un élan perpétuel. Toute œuvre humaine conçue sans la prière et sans l'idée de Dieu est entachée d'erreur. Elle ne peut résister à l'action du temps. Seules, les œuvres qui portent l'empreinte de la foi en Dieu et qui sont conduites avec l'appui occulte des lois d'ordre, peuvent aboutir à des résultats bienfaisants et impérissables.

L'initiation - Quand tu te seras bien pénétré de ces préceptes - C'est seulement à ceux qui avaient appris à connaître et à pratiquer les lois de vie saine, physiques ou mentales, que l'enseignement initiatique pythagoricien était donné. D'ailleurs, dans tous les temples de l'antiquité, la vérité intégrale n'était dévoilée qu'à une élite. Il fallait d'abord, pendant de longues années, recevoir une instruction très vaste qui comprenait les sciences physiques, la géométrie, l'histoire naturelle, l'astronomie, la médecine, la palingénésie universelle. Puis, comme l'élévation devait être une œuvre surtout personnelle et un éveil progressif de l'esprit divin, le candidat à l'initiation se livrait à de longues méditations, à de patientes recherches sur la signification ésotérique des divinités et des nombres, qui différait complètement de la traduction exotérique, mise à la portée des foules. Une fois toutes ces notions bien mûries, il restait à connaître si elles avaient été bien assimilées et si elles avaient porté leurs fruits. C'est alors qu'intervenaient de rudes et dangereuses épreuves physiques et morales subies à l'intérieur des Temples, où tous les genres de terreurs, de fatigues et de tentations étaient imposés au futur initié. S'il en sortait vivant et

victorieux, après avoir manifesté les plus hautes qualités intellectuelles, volontaires et morales, la vérité sur la constitution du monde, sur les lois hermétiques et sur le cycle d'évolution avec retour à l'Unité originelle lui était peu à peu dévoilée. Mais encore, devait-il auparavant prêter le serment le plus solennel de fidélité et de discrétion. On lui apprenait fort justement que la moindre indiscretion lui ferait à coup sûr perdre ses pouvoirs et attireraient inévitablement sur lui les plus graves sanctions. En effet, il est certain que la vérité intégrale est bafouée, incomprise et dangereuse alors, pour celui qui l'expose sans discernement, comme pour celui qui veut la pratiquer sans aptitudes. La puissance mentale qui se proclame décline aussitôt, la santé qui s'affiche se perd vite, le bonheur qui s'exhibe cesse bientôt, la sagesse qui se vante n'est pas véritable, parce que tous les biens sont des gages et parce qu'on cesse de les mériter dès qu'on en fait ostentation. L'humilité, la discrétion, la vie cachée et le silence permettent seuls de garder des trésors.

De nos jours, avec les progrès de l'instruction et de l'évolution collectives, les éléments de sagesse se trouvent plus à la portée des sujets d'élite de toutes les classes de la société. Aussi, tout sujet qui cherche avec foi et ardeur de meilleures conditions de santé et de pureté, au contact des dures et malsaines expériences de la vie moderne, et qui fait acte de bonne volonté, trouve-t-il à éduquer sa clairvoyance plus aisément qu'autrefois. En effet, quand le caractère est suffisamment trempé, il finit par

rencontrer un éveilleur, qui par sa parole ou ses écrits lui découvre la véracité des enseignements religieux et même les explications des Mystères. Il ne lui reste plus alors, après avoir bien perçu le principe de création et les éléments de constitution uni-trinitaire de lui-même et de l'univers, qu'à se constituer une solide armature morale et une ferme résolution d'ordre matériel, accompagnées de la pratique religieuse, pour gravir progressivement le chemin qui monte vers la splendeur de l'Absolue Perfection.

Tu arriveras à concevoir la constitution des Dieux et des hommes et de toutes les choses - Dans l'institut pythagoricien, une fois les épreuves de l'initiation victorieusement subies, le plan tétradique universel était révélé et développé. Il devenait la base de l'enseignement ésotérique. Dieu, l'univers, l'homme, les êtres et les choses étaient analysés et partout les mêmes principes constitutifs : matériels, vitaux et spirituels, étaient rencontrés à des étapes plus ou moins avancées de développement. L'élévation de l'intelligence à cette conception si haute et si universelle nécessitait, on le voit, une longue éducation préliminaire, une entière possession de soi-même.

Le but de Pythagore était donc d'inculquer la notion de science du général, de façon à faire pénétrer la vérité dans toutes les analyses de détail. Toute science, en effet, qui borne ses investigations à l'un des plans de la création ou qui envisage un être ou un objet sans tenir compte de leur origine, de leurs éléments de constitution, de leurs connexions

actuelles, de leur but, est forcément fragmentaire et vouée à l'erreur. Des recherches entreprises sans ces idées générales n'aboutissent qu'à l'accumulation de faits sans signification ni lien, et à des déductions pratiques, fausses et dangereuses. C'est ce que Platon, disciple de Pythagore, a résumé d'une phrase : il n'y a de science que du général.

Il ne saurait donc exister de loi de détail qui ne puisse se rattacher à une loi plus générale, de fait infime qui ne puisse cadrer avec l'ordre universel, parce que tout dans la nature est bâti sur le même plan, est sorti de la même Pensée et doit rentrer dans la même Synthèse.

Le nombre, la progression, l'ordre et l'harmonie sont des lois de l'univers, l'évolution est la loi de la vie et l'unité est la loi de Dieu.

En médecine, quand on applique ces principes d'ordre général et quand on s'en réfère d'abord à la constitution de l'Univers et de l'homme, on conçoit mieux la genèse exacte des maladies. On aboutit à la création d'une méthode générale qui, au lieu de combattre séparément la multiplicité d'effets que sont les maladies locales, s'attaque principalement aux perturbations humorales du terrain organique, c'est-à-dire aux causes initiales, dont les principales sont les dérèglements alimentaires.

Une telle méthode thérapeutique, unitive et vraiment causale, s'applique à guérir par le renversement des causes, de façon à ramener la norme physiologique, la pureté humorale et, par là même, à rétablir la puissance souveraine des immunités

naturelles. Rien n'est plus contraire, en effet, à l'ordre des choses, à la résistance individuelle et à la santé raciale que la création d'immunités artificielles, réalisée, maintenant, par le système des polyvaccinations réitérées. Les causes réelles des maladies aiguës, c'est-à-dire les violations des lois spirituelles et matérielles, n'étant pas écartées, le mal continue ainsi à s'exercer. Mais, il change d'aspect et il s'aggrave. Les maladies infectieuses aiguës, supprimées artificiellement, se transforment en affections chroniques, en tares de régression bestiale et de dégénérescence. L'aggravation considérable des cas de cancer, de diabète, de sclérose et surtout de folie, et aussi les massacres de millions d'individus dans les guerres civiles et internationales ont remplacé les nettoyages des violentes épidémies d'autrefois. Mais, celles-ci avaient l'avantage d'expurger les races de leurs sujets les moins résistants, tandis que maintenant, les prétendus progrès de la science matérialiste, industrielle et médicale, opèrent une sélection à rebours, en faisant massacrer les sujets les plus robustes dans les élites intellectuelles, martyrisées par la tourbe révolutionnaire, égalitaire et barbare, des sans-Dieu et des antichrétiens.

Tu arriveras à te rendre compte de l'unité qui pénètre l'œuvre naturelle entière. Tu connaîtras alors cette loi universelle que partout dans le monde, la matière et l'esprit soit analogues en nature - A ce moment, l'enseignement pythagoricien arrivait à son point culminant et touchait à son but : la conception, la compréhension et le culte de l'Unité.

L'unité de principes et de faits qui règne, à la fois, dans le domaine matériel de la Force pondérales, puis la façon dont la Puissance spirituelle se matérialise et e fait chair dans l'involution, et la façon dont la vie organisée s'élève et se dématérialise, étaient l'essentiel de l'enseignement initiatique pythagoricien, dérivé de l'enseignement hermétique de l'ancienne Egypte, dont l'une des lois énonçait : *“ Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, pour faire les miracles d'une même chose. Et comme toutes choses ont été et sont venues d'Un, ainsi toutes choses son nées dans cette chose unique, par adaptation ”*.

L'enseignement de l'analogie d'unité du monde spirituel, concordante avec l'unité du monde matériel servait de préambule à l'exposé des lois générales d'analogie et de solidarité.

L'unité, nous le rappelons une fois de plus, c'est Dieu, l'Unique, le Créateur de l'Univers, distinct du créé, mais présent dans tout par sa Parole ou Verbe. Par ce Verbe, sans lequel rien n'a été fait. Il est le Père de tous les êtres et de tous les hommes ; Il est aussi l'Eternel, l'Incréé, l'Absolu, le Parfait, vers qui tout doit tendre à retourner, par un effort mérité.

Cette Unité spirituelle, originelle s'involue, par son Verbe, dans la matière cosmique, et celui-ci en rejaillit sur le plan terrestre, en franchissant les étapes des 7 jours ou phases de la Création qui, par évolution, aboutit à l'homme. Celui-ci, selon Pythagore, en est le couronnement, car il synthétise en lui toutes les formes et toutes les expériences de la vie végétale et animale.

L'Unité de Pensée originelle, agit ainsi par son Verbe, d'abord occulte dans le monde végétal, puis inconscient dans le règne animal et aussi dans l'automatisme des fonctions neuro-végétatives du corps humain. Puis, le Verbe se manifeste conscient par l'intelligence, la volonté et la vertu, pour finalement s'exhausser hors de la gangue mortelle et de l'expérience matérielle, pour revenir à sa Source immortelle.

En traversant le plan matériel, où elle réside par son Verbe, sans lequel rien n'a été fait, l'Unité créatrice a imprimé, à la matière, ses caractères d'unité d'origine, de force et de but, à travers toutes les transformations chimiques, inorganiques et organiques. "*Rien ne se détruit, rien ne se perd*", proclamait déjà Hermès. Rien ne se perd et rien ne se crée, dans le Cosmos matériel, créé, a confirmé la science énergétique moderne.

L'Energie cosmique, éthérée, commence à se matérialiser dans le monde astral sous forme de nébuleuses qui, peu à peu, se condensent en globes gazeux et flamboyants. Ceux-ci se solidifient peu à peu et, après évolution et déperdition, se disloquent d'une façon cataclysmique en débris d'étoiles filantes. L'analyse spectrale a permis de voir que les globes célestes sont composés de corps chimiques simples, identiques à ceux que l'on rencontre dans les milieux terrestres. Une unité de composition des forces chimiques existe donc dans l'univers.

Dans le monde matériel infinitésimal, l'unité énergétique, éthérée, commence à se condenser sous

forme d'électrons qui entrent dans la composition de l'atome et des ions dans les molécules que forment les groupements d'atomes. Dans la matière en apparence inerte, tout vibre et se transforme. Les atomes sont, en réalité, des soleils infinitésimaux. Autour de leurs parties centrales tournent des électrons, à des vitesses inimaginables qui peuvent atteindre 100.000 kilomètres à la seconde. Chaque atome contient une puissance d'énergie éthérée, incommensurable, qui se libère, soit sous formes immatérielles (chaleur, lumière, électricité, radiations, qui retournent à l'état d'énergie éthérée), soit sous formes matérielles de transformations chimiques, qui servent aux synthèses individuelles, innombrables, que l'on retrouve dans la constitution biologique des êtres animés. Et parmi tous les corps réside une unité d'origine, de constitution et de but. Les énergies cosmiques constituent les énergies solaires et celles-ci engendrent les énergies terrestres. Enfin, toutes les énergies atomiques sont les émanations d'une même Energie éthérée unique, qui retourne à l'état impondérable, après avoir constitué le plan matériel pondérable.

L'homme spirituel, né de la Puissance créatrice, macrocosmique représente en lui une unité microcosmique de forces analogues, en nature, à Celle qui commande à l'univers. Et l'homme organique, matériel, possède une unité de forces vitales, identiques à celles qui imprègnent, à des hiérarchies différentes, tous les êtres ; et aussi une unité énergétique de corps chimiques, identiques à

ceux que l'on rencontre partout dans la nature. L'unité qui se retrouve ainsi, symboliquement, dans toutes les manifestations de l'Univers, hautes et basses, spirituelles et matérielles, entraîne une solidarité et une analogie universelles.

La loi de solidarité et, par là même, d'amour à qui groupe la création, dans une même pensée originelle, dans une même tendance l'infini, est attestée par la dépendance rigoureuse dans laquelle se trouvent vis-à-vis les uns des autres les individus d'une même symbiose ou d'une même espèce. L'existence humaine, par exemple, serait irréalisable sans l'énergie solaire et sans les transformations matérielles et vitales que les minéraux, les agents microbiens, les végétaux et les animaux impriment sur terre aux forces solaires et terrestres. La nourriture non vitalisée, non élaborée, l'atmosphère, la terre et les milieux liquides non purifiés rendraient la vie impossible.

Dans la nature, du plus petit au plus grand, tout le monde est solidaire et les éléments constituants de chaque collectivité agissent pour l'ensemble, en travaillant pour eux-mêmes. Quand dans le système cosmique un des globes vient à subir des perturbations, tous les autres en reçoivent un contre-coup. Dans l'humanité, aucune nation, aucun individu ne saurait se passer de l'existence et de l'aide voisines. Toute action d'une personne retentit sur les caractères de sa famille et même de sa race et de son espèce. Un bienfait réalisé par un homme profite à la communauté. Une mauvaise action personnelle

incommode tout l'ensemble. Même dans l'organisme humain, cette synergie éclate aux yeux. L'imperfection qui se produit dans le fonctionnement d'un viscère retentit bientôt sur l'organisme entier et accroît le trouble local, parce qu'elle amoindrit la vitalité de l'ensemble, dont le viscère dépend étroitement. Et par contre, dans bien des cas, un organe s'impose un surcroît de travail et fonctionne en suppléance, pour venir en aide à des viscères similaires, surmenés. Alors, la partie qui a fait effort est la première à en tirer un bénéfice, parce qu'elle a ramené l'équilibre et accru la vitalité dans tout le corps, sans lequel elle ne saurait exister.

En nuisant aux autres, on se nuit à soi-même ; en aidant autrui, on travaille à son propre progrès. Telle est la loi universelle.

La clairvoyance - De telle sorte que devenu clairvoyant tu ne seras plus tourmenté de désirs illégitimes - Une fois établie la compréhension de l'unité des forces universelles, de la construction analogue et de la solidarité de tous les êtres, l'adepte pythagoricien, entraîné en même temps aux pratiques d'ordre matériel et de pureté alimentaire, devient un clairvoyant, dans toutes les acceptions du terme. Il voit les causes, alors que les autres ne s'attardent qu'aux effets. En tout, il recherche le pourquoi, l'origine, le but. En tout, il reconnaît le rôle avertisseur, curatif et sanctionneur de la Providence. Sa voyance peut même s'étendre aux faits de l'avenir et atteindre le don de prophétie.

Sur le plan matériel, cette clairvoyance s'exerce

par un affinement des sensibilités qui fait, par exemple, ressentir des inconvénients ou des vertus à l'égard des produits comestibles, alors que les sujets inattentifs ou très animalisés ou opposants par nature se comportent à ce sujet comme des aveugles et des sourds. Cet affinement, loin d'être une diminution de robustesse se trouve, chez le sage, réaliser une protection prodigieuse qui le fait se maintenir en ordre de pondération, de tranquillité et de santé et qui, surtout, lui accorde par compensation, une plus grande disponibilité de forces pour le travail intellectuel et le progrès spirituel.

Armé de ce don de clairvoyance, l'adepte de la sagesse se trouve délivré des faux biens de ce monde. Il a éteint en lui les ambitions illégitimes : la soif des honneurs, la cupidité, l'envie, la popularité, la célébrité. Il sait qu'il vaut mieux être un pilier d'ordre invisible, qu'un soliveau, discoureur.

Tu reconnaîtras alors que les hommes sont les créateurs de leurs maux - L'homme est libre, mais sa liberté est canalisée, par la Destinée. Le plaisir et la joie entraînent l'optimisme, l'enthousiasme et l'encouragement. Mais l'amusement qui se fait stupide, lubrique ou brutal devient vite infernal, car la volupté et la luxure abaissent, matérialisent et dégradent. Alors, apparaît la douleur qui sert de frein et d'avertissement.

La douleur est un grand moyen d'apprentissage et de protection. Elle guide les ignorants ; elle protège les inexpérimentés, elle avise les inattentifs, elle châtie les coupables, elle brutalise les rebelles.

S'il avait joui immédiatement de la pleine raison et de la clairvoyance, l'homme n'aurait eu aucun mérite à progresser et par conséquent à obtenir la récompense suprême. Il lui faut donc se créer lui-même, trouver sa voie librement et gagner son paradis par son effort, secondé par la grâce.

D'autre part, dans la recherche du mieux-être et de la santé organique, l'homme tâtonne, puisqu'il a la liberté de choisir et de se diriger où bon lui semble. Mais s'il s'égare, il sera averti. Un malaise, une douleur, un malheur se présenteront qui le forceront à s'arrêter, à réfléchir, à rechercher et à découvrir la cause de sa souffrance, afin s'y porter remède, en se replaçant dans la meilleure direction. Si le mal ne s'était pas trouvé là, pour l'avertir et l'obliger à la correction, il aurait dévié indéfiniment et serait tombé au précipice. Si, par exemple, le contact du feu n'avait pas provoqué la douloureuse sensation de brûlure, jamais l'homme n'aurait appris à connaître la nature du feu, à préserver son corps de son action destructive et à l'utiliser pour son progrès.

Chaque fois, au contraire, qu'il reste dans la droite ligne, soumis volontairement aux lois divines, surnaturelles et naturelles, l'homme se maintient dans un état de bien-être physique et de paix intérieure.

Joie et souffrance se présentent donc comme le résultat bon ou mauvais des déterminations. Elles constituent les sanctions du libre arbitre et les conditions infaillibles de la persistance du progrès. C'est grâce à leurs diverses alternatives que l'homme primitif a pu grandir sa puissance mentale.

Trop souvent, en effet, les vertus de l'Ordre en toutes choses ne sont comprises et appréciées qu'après l'épreuve de la souffrance, créée par l'incurie ou le dérèglement. Que de fois les causes et les avantages de la santé ne sont perçus qu'après une série d'atteintes morbides !

Les hommes sont donc les créateurs de leurs maux, en ce sens que ce qui arrive dans la vie matérielle et morale se déclare la plupart du temps à titre d'échéance de déterminations antérieures. En tout cas, épreuves ou sanctions jouent providentiellement un rôle éducateur. Elles servent à l'apprentissage de l'ordre et de la santé.

Et, à ce propos, Pythagore enseignait la signification ésotérique des maladies. Il les considérait comme des déséquilibres, dus à la rupture de l'harmonie avec les lois de la Nature, de même qu'il voyait dans les symptômes de simples avertissements destinés à éclairer et à protéger l'organisme. En outre, il montrait que, malgré leur apparence immédiate défavorable, les maladies constituaient des agents de protection du corps et de progrès de l'esprit, parce que, si elles n'avaient pas existé, l'homme aurait ignoré ce qui est bienfaisant ou malfaisant pour lui. Il n'aurait pas appris à exercer ses facultés de discernement, ni à acquérir les qualités de pondération, de maîtrise de soi-même qui mènent à la sagesse.

Les maladies, en effet, ne sont pas les conséquences du hasard ou seulement des agents extérieurs (froid, chaud, humidité, microbes, etc.).

Elles sont provoquées avant tout, nous le rappelons, par la méconnaissance ou le mépris des lois de vie saine qui fixent la nature et la dose de l'alimentation, le jeu physiologique de l'organisme, l'emploi de la force vitale et le développement de l'esprit. Tout errement de conduite sur l'ensemble ou sur un seul de ces points provoque un désaccord entre l'homme et la loi naturelle. Il en résulte une désharmonie organique, des imperfections humorales, un fléchissement des résistances qui finalement aboutissent à l'éclosion d'une maladie diathésique ou infectieuse. Les contacts infectieux, en effet, ne contaminent pas à coup sûr. Les organismes résistants bravent les microbes. Une période d'aptitude morbide engendrée par les erreurs ou les ignorances de conduite hygiénique, alimentaire et générale, précède donc la déclaration des maladies. Les maladies cataloguées ne sont, en réalité, que des conclusions, que des maladies qui finissent. Les affections médicales les plus localisées sont toujours sous la dépendance de troubles généraux. Essentiellement, il n'y a donc pas de maladies locales, il n'y a que des maladies générales qui se manifestent d'abord par de grands syndromes d'aptitude morbide et qui peuvent ensuite soit intéresser tout l'organisme et rester générales, soit le plus souvent, aboutir à une fixation localisée, la plupart du temps, sur un émonctoire blessé. Mais, dans tous les cas, toute la substance est prise initialement, parce que toute maladie n'est que l'apparence terminale du long travail préparatoire de dégradation que l'individu non éclairé a fait subir à son organisme.

L'homme est donc le principal créateur de sa santé ou de sa maladie. La vie est un apprentissage. La santé se gagne et se mérite par la recherche du mieux et par l'obéissance aux lois de vie saine. La maladie est la sanction des erreurs de conduite physique ou mentale. D'ailleurs, on est responsable de ce qui vous arrive en bien comme en mal. Chaque fois qu'on subit un désagrément ou une souffrance, on doit d'abord s'en prendre à soi plus qu'à autrui, parce que si on avait su, si on avait mieux compris, si on avait parlé en bien et agi correctement, si on avait mieux commandé, si on avait mieux surveillé, rien de fâcheux ne serait survenu. On ne savait pas : on n'a pas à s'insurger. Voici simplement une occasion d'apprendre.

Au lieu d'accuser Dieu, la nature, les choses ou autrui, il est donc plus sage d'opérer un retour sur soi-même et de rechercher aussitôt si c'est par manque de savoir, par négligence, par précipitation, par révolte que s'est déterminée la perturbation dont on est affligé. Aussitôt le motif découvert, il convient d'en tirer la leçon voulue et de s'ingénier à renverser les causes de discordance et d'instaurer leurs contraires, c'est-à-dire tous les principes de bon ordre, surtout alimentaire.

Et quand un fléau collectif se déclenche, c'est que la collectivité s'est comportée d'une façon malsaine au physique et au moral. Le mépris de la nourriture saine et pure, la privation d'exercices naturels, l'éloignement du bon air et du grand soleil, l'irréligion, l'égoïsme, l'indiscipline, la débauche et la haine constituent autant de violations des lois de la

vie qui, en s'accumulant, arrivent à créer les baisses des résistances collectives et, par suite, les fléaux des grandes épidémies ou des guerres ou des révolutions. Quand ces affreuses échéances se déchaînent, l'aveuglement collectif sur leurs raisons véritables et leur préparation lointaine est aussi grand que celui dont fait preuve l'individu, quand il recherche la cause de ses maux personnels. Des raisons toutes récentes, étrangères, irréelles sont invoquées, alors que la responsabilité incombe à tous pour des motifs variés, du fait que tout le monde, de longue date, vivait d'une façon antinaturelle, pensait d'une façon malsaine et négligeait ses devoirs envers Dieu, le prochain et la nature. Les fléaux collectifs interviennent alors pour faire accomplir de force les réformes qu'on n'avait pas su réaliser de gré, et, somme toute, pour faire retrouver des modes d'alimentation plus naturelle, d'existence plus virile, de pensée plus altruiste et de croyance plus élevée.

Les malheureux ! Ils ne savent pas que leurs vrais biens sont à leur portée, en eux-mêmes - Ce qui nuit le plus au bonheur des gens, c'est la conception absurde qu'ils s'en font et les moyens irrationnels qu'ils emploient pour saisir des biens illusoire. En effet, le but de la vie, pour le plus grand nombre, c'est d'accumuler des richesses de façon à être pourvu d'honneurs, gorgé d'aliments et libre de ne rien faire. Et ceux qui cherchent à se constituer un sort meilleur, se figurent y arriver en se fondant plus sur l'appui des relations et sur les ressources de la collectivité, que sur leurs efforts personnels. En cas de maladie encore,

le non-clairvoyant met sa confiance dans la médecine pharmaceutique et croit retrouver la santé dans les produits chimiques et dans l'arsenal des piqûres.

Tous ces malheureux ont placé leurs espérances dans le dehors et l'irréel, tandis que leurs vraies possibilités de joie, de santé et de progrès sont situées en eux-mêmes.

En effet, la fortune et les profits matériels qu'elle entraîne, sont plutôt des obstacles au bonheur et à la santé, car il est difficile d'en user avec justice et modération. De même, les soins artificiels, qui confèrent une impunité apparente conduisent, en réalité, à des maladies invétérées.

Pour comprendre que le vrai bonheur n'est pas dans la sensualité, il suffit de réfléchir au triste sort de ceux qui s'efforcent à la " Joie de vivre ", sans renoncements, en démuselant la bête humaine, en se livrant à l'anarchie des impulsions, à l'évasion des disciplines et à la frénésie des désirs. Ne vivant que pour jouir, protégés des périls immédiats, de nos jours, par l'artifice des vaccins, ils se préparent un avenir de détresse physique et morale. Après avoir gaspillé leur capital de vie, ils souffrent d'épuisements irréversibles, de tares chroniques et de désespérance. Tout autre est la destinée du sage qui possède des trésors cachés de la clairvoyance, qui sait se satisfaire de choses simples, naturelles et limitées, et qui se propose un seul but : apprendre et se perfectionner sans cesse. Ces avantages ne sauraient lui être ravies, parce qu'ils forment en lui des gains spirituels, impérissables.

Ce qui finit d'établir que les seuls biens désirables sont en nous, c'est que le pire brigand peut arriver à posséder sur terre, honneurs et richesse, tandis que les vertus du sage ne se rencontrent jamais dans les âmes viles.

Combien rares sont ceux qui connaissent la façon de se délivrer de leurs tourments - La plupart des hommes ne s'en prennent qu'à l'apparence et à l'immédiat. Quand il s'agit de découvrir la source de leurs misères, ils ne savent pas remonter jusqu'aux causes générales et lointaines. C'est ainsi qu'en cas de maladie, ils ne combattent que les conséquences de leurs errements, les symptômes de la maladie, les désordres locaux, les virulences microbiennes, etc., au lieu de rétablir l'harmonie et la résistance dans leur organisme, en cessant de désobéir aux lois naturelles. Ce manque de clairvoyance sur l'origine réelle de leurs maux les conduit aux traitements les plus déraisonnables. Ils en arrivent à se persuader qu'un médicament peut les dispenser d'obéir aux lois de la vie et qu'il peut leur permettre de guérir ou même de vivre dans l'impunité, sans troubles de santé, tout en continuant à se comporter d'une façon malsaine ou déraisonnable.

Combien rares sont ceux qui comprennent que la source de leurs maux réside uniquement dans leur insoumission aux lois surnaturelles et naturelles et que le seul moyen de rétablir en soi l'équilibre, quand on souffre, c'est de rechercher la faute qu'on a commise et de se replacer dans la norme. Combien sont rares ceux qui connaissent la vraie médecine du

corps et de l'esprit.

Tel est l'aveuglement des hommes qu'il leur trouble l'intelligence ! Semblables à des cylindres qui roulent au hasard, ils ne cessent d'être accablés de maux infinis - L'ignorance humaine est si grande que souvent le factice et le malsain sont recherchés comme des avantages ou des bienfaits. C'est ainsi que tans de gens envient l'existence de paresse et de débauche des dévoyés, recherchent l'excès des richesses et visent à obtenir une apparence trop florissante. L'obésité qui déforme le corps et la pléthore qui congestionne la face sont alors jugées comme des critères de pleine santé. Et, par contre, la vie modeste et rude, la nourriture simple et naturelle, la saine maigreur sont envisagées comme des désavantages et redoutées par-dessus tout.

Les errements de la fausse science et les outrances de l'industrie ont altéré le jugement et troublé l'intelligence des hommes. Il en est résulté une adaptation à des habitudes de mollesse et à des précautions trompeuses, qui ont brisé les énergies vitales et entravé l'essor de l'esprit. Ce qui rend la vie d'aujourd'hui si difficile et si douloureuse, c'est de dégoût des choses simples, l'éloignement de la vie rustique et le mépris des traitements naturels. Aussi, quand la vérité se présente, se refuse-t-on à l'admettre parce qu'elle fait contraste avec la complication des habitudes admises et parce qu'on la trouve trop simple et trop à la portée du commun des mortels.

Vivant sans principes directeurs, sans force intérieure, sans endurance physique, les malheureux

humains s'avancent flottants et incrédules. Ils roulent au hasard des circonstances ; ils deviennent le jouet des événements et les victimes de leurs imprévoyances. Portés par la fatalité, ils quittent une misère pour en subir une plus grande et ils se créent ainsi des enchaînements de calamités dont ils ne perçoivent pas la raison véritable, sur-le-champ.

Car, ne soupçonnant pas la funeste incompréhension qui est en eux et les accompagne partout, ils ne savent pas discerner ce qu'il faut admettre, de ce qu'il faut fuir sans révolte - Le triste sort de ceux qui ne voient pas que la cause réelle de leurs souffrances est en eux et que leur pire ennemi est eux-mêmes, se juge à la façon dont ils cherchent remède à leurs souffrances. Méconnaissant le but de la vie et les règles de conduite individuelle, au lieu de penser à se réformer eux-mêmes, ils ne songent qu'à redresser autrui, à s'en prendre à de prétendues désharmonies de la Nature ou à des injustices du Sort. S'ils sont désabusés ou malades, ils changent incessamment de pays, de climats, de distractions et ils demandent à tous les échos le nom de leur maladie et la façon de s'en délivrer. Ils sont tout surpris, quand on leur annonce qu'ils ne trouveront nulle part la fin de leurs ennuis, parce que partout où ils vont, ils portent leur ennemi en croupe, tandis que leur rétablissement peut s'effectuer n'importe où, pourvu qu'ils consentent à s'éclairer et à se perfectionner eux-mêmes.

L'œuvre de réforme personnelle, on ne le redira jamais assez, est donc le grand secret de la vie saine et heureuse. Seule, l'expérience personnelle, conduite

avec humilité et bonne volonté, apprend à discerner le vrai du faux, à accepter les disciplines nécessaires, à se détourner sans indignation ni haine de ce qui est malsain ou erroné, à se conformer à l'Ordre, en toute tranquillité. Elle seule apporte la lumière et fait découvrir que les souffrances sont dans le plan de conservation naturelle, qu'elles dépendent de nos égarements, qu'elles servent à nous rétablir dans la voie du progrès et qu'en somme tout ce qui arrive résulte du jeu bienfaisant de lois irrésistibles.

La vérité occulte - Dieu, notre Père, puisses-tu les délivrer de leurs souffrances et leur montrer de quelle puissance surnaturelle ils peuvent disposer -

Au spectacle des erreurs et des souffrances humaines, l'esprit clairvoyant se sent d'abord pris de commisération et d'angoisse. Il est prêt à demander grâce pour tous les égarés et à supplier le Ciel tout-puissant d'intervenir, pour supprimer leurs maux et leur envoyer l'intuition immédiate de la bonne voie. Il voudrait pouvoir leur imposer de force et subitement la clairvoyance et leur crier la vérité. Son désir le plus ardent serait d'arriver à leur faire entendre qu'ils ont eux-mêmes tous les secours nécessaires et que le secret de leur relèvement, de leur guérison et de leur avenir bienheureux réside dans le développement de leur volonté et de leur esprit de soumission.

Le désespoir passager du nouvel adepte réside d'ailleurs, moins dans la constatation des errements humains que dans l'impossibilité manifeste d'être entendu et compris, quand il cherche à éclairer les malheureux. Le langage profond de la vérité perd sa

signification et sa portée, quand il s'adresse à des êtres encore plongés dans les ténèbres de la vie de tout le monde. En effet, tant que certains sujets n'ont pas atteint la limite de tolérance des vices de régime et des gaspillages de forces, tant qu'ils n'ont pas fait le tour des faux remèdes, tant qu'ils n'ont pas suffisamment expérimenté la vanité et les dangers des conseils sans justesse ni grandeur, ils ne peuvent pas comprendre que la vérité est chose occulte qu'il faut découvrir soi-même, parfois envers et contre tous, et que leurs puissances de vie, de guérison et de progrès sont en eux, c'est-à-dire dans leur acceptation des disciplines d'ordre pratique. Rares, en effet, sont ceux que la rencontre de la vérité frappe immédiatement et entraîne définitivement.

De toute façon, qu'il s'agisse d'une grâce particulière ou d'une nouvelle orientation, déterminée par de rudes apprentissages, la direction providentielle s'exerce, pour apporter la Lumière à ceux qui veulent la recevoir avec bonne volonté.

Mais non : soyons sans angoisse, car les hommes sont de la race des Dieux et c'est à eux de découvrir les vérités sacrées, que la nature offre à leur recherche - La réflexion aidant, le calme renaît dans l'esprit du sage, parce qu'il se rappelle que l'homme doit se créer lui-même, et qu'il lui faut, par suite, faire effort pour mériter, souffrir pour être redressé, quand il s'égaré. Il achève de reprendre son impassibilité, en se souvenant que l'homme par son origine divine et par les forces divines qu'il porte en lui, est destiné à la vie immortelle d'union divine.

Les religions de l'antiquité, en effet, comportaient une initiation aux Mystères, c'est-à-dire un enseignement secret, concernant l'ordre unitaire des choses, dont toutes les formes vivantes sont des manifestations changeantes et progressives, avec une commune destinée de retour à l'unité originelle.

Les Anciens figuraient la marche de cette évolution fatale par le cercle, ou mieux encore par la figure du serpent enroulé qui se mord la queue. Cette simple représentation rappelait l'esprit et la vie émanés du Verbe s'involuant dans la matière et dans la nature, se multipliant sous forme d'entités individuelles qui, à travers les transformations successives, s'instruisent, développent leur conscience, prennent peu à peu possession de leurs puissances personnelles, innées. Finalement, chaque homme doit s'élever à Dieu et à rentrer consciemment en Lui.

Mais, comme une telle conception de la commune destinée humaine risquait d'être mal comprise de la foule, toujours prête à s'infliger et à infliger à autrui les plus atroces déchaînements de la liberté, cet enseignement restait caché sous des représentations symboliques.

En effet, inculquer la certitude de la vie paradisiaque à la foule rongée d'envie, devant le spectacle des si flagrantes inégalités d'intelligence et de force, qui résultent de l'inégale vitesse d'évolution individuelle des hommes et si prête à se révolter contre les principes religieux de hiérarchie, de discipline et d'ordre, et aussi contre l'emploi trop égoïste que certains riches font de leur argent, c'eût été encourager

les pires impulsions sensuelles et les agressions les plus sauvages, à cause de la perspective d'une impunité finale, malgré la menace de la représaille des chocs en retour.

La découverte intégrale des principes de l'évolution, telle que la concevait Pythagore, n'était donc pas livrée à tous. C'était surtout sur l'effort de recherches, dans l'expérience personnelle de la vie d'adepte, que Pythagore comptait pour ouvrir peu à peu les yeux sur les vérités occultes et pour construire d'abord un frein qui puisse bloquer les impulsions de la bête humaine.

En effet, selon la conception pythagoricienne de l'évolution, la vie actuelle d'un homme représente un passé d'acquis bons ou imparfaits et un avenir de possibilités heureuses ou malheureuses. Le nouveau-né est déjà muni d'un bagage d'expériences vitales ; il sait crier, téter, remuer, parce qu'il a déjà vécu. Sa vie présente est construite de ses efforts, de ses souvenirs, de ses mérites ou de ses démérites passés. Elle est une échéance, en même temps qu'un nouvel apprentissage. Ce que fut son développement antérieur, on le voit en raccourci, dans les progrès journallement constatés. Il mène d'abord une vie aquatique, intra-utérine ; puis aérienne, après la naissance. Il se prépare ensuite à la vie éthérée, ici-bas. Les premiers jours, son existence est purement végétative. Il a des yeux qui ne voient pas, un cerveau qui ne pense pas, une langue et des membres inhabiles. Puis, il repasse par les états purement animaux qui se caractérisent par la malpropreté, la rapine, la violence, qui lui font

prendre, arracher et détruire tout ce qu'il peut saisir. Ensuite, s'exercent les instincts égoïstes : la dissimulation, la ruse, les impulsions malfaisantes rappellent le stade animal. Même quand l'intelligence et la raison commencent à apparaître, elles sont aussi sommaires que chez les sauvages. La naïveté, l'exagération, le vol, la goinfrerie, le désordre montrent que l'homme n'est pas naturellement bon et que son esprit a besoin d'être commandé et éduqué par l'expérience acquise de ses parents et de ses maîtres.

Une fois l'âge de raison établi, cet enfant s'émancipe et commence à tisser sa destinée, à préparer non seulement son avenir ici-bas, mais à créer les modes et les péripéties de sa vie future. Selon qu'il aura agi avec plus ou moins de bonne volonté et de justice, il récoltera des avancements ou des reculs et il s'élèvera plus ou moins vite. Et tout ce qui aura été insuffisamment récompensé ou expié, au cours de sa vie actuelle, sera reporté en compte, pour être réglé dans l'intervalle ou au cours de ses renaissances.

Pythagore enseignait donc que la mort n'est qu'une transformation, pour un rebondissement nouveau. Pour lui, elle représente l'abandon d'une forme matérielle épuisée ; elle exprime un changement d'instrument d'éducation. En quittant le corps, on ne perd que l'irréel, le matériel et on emporte son avoir réel, c'est-à-dire les supériorités que l'on a pu acquérir et que l'on synthétisera ou les méfaits que l'on aura à expier et aussi les défauts que

l'on aura à corriger et que l'on devra abandonner. La mort corporelle est conçue ainsi comme une résurrection de l'esprit individuel qui regagne pour un temps sa demeure éthérée, de même que la naissance physique est une mort de l'esprit qui quitte le ciel pour s'involuer dans la matière.

Dans le pythagoricisme, la naissance est donc une suite et non pas un véritable commencement. Les idées dominantes du début de la vie ne sont que des réminiscences. Plus tard, les aspirations de bonheur ne sont que des pressentiments. L'homme est un être qui se rappelle et qui pressent. Et, si la mémoire des acquis antérieurs, instinctifs et intellectuels, reste presque complètement inconsciente, c'est pour éviter que la trop vive conscience de certaines échéances à subir et de durs progrès à réaliser, ne vienne entraver l'effort, semer le découragement et inciter peut-être au suicide.

Dans cette conception, ce qu'est réellement la vie et la mort, est expliqué par l'analogie de la veille et du sommeil. En effet, ces successions de l'activité consciente et du repos inconscient, pour si banales qu'elles soient, n'en constituent pas moins des dédoublements mystérieux qui, s'ils n'expriment rien aux yeux du vulgaire, éclairent, par contre, considérablement l'esprit de ceux qui savent voir et comprendre. De même, le sommeil pathologique du somnambulisme et le sommeil provoqué par la suggestion ou le magnétisme qui laissent seulement l'inconscient ou astral agir sur l'organisme, procèdent du même mécanisme de dédoublement personnel.

Chaque soir, on abandonne sans angoisse son corps physique et on en reprend la direction au réveil. De même, pour les pythagoriciens, à chaque fin d'existence, on quitte son organisme matériel pour en conduire un autre, au moment de la renaissance.

Il est exact que le sommeil est un dédoublement qui intervient par épuisement momentané des forces vitales circulantes. Il sert à accumuler de nouvelles énergies prises à la fois dans l'atmosphère par la respiration et dans la réserve vitale native, par le jeu des excitations organiques. Et, dès que le potentiel est suffisamment élevé pour la reprise de l'activité, le réveil s'opère.

Raisonnant par analogie, les pythagoriciens enseignaient que la mort résulte également d'une usure normale ou d'une fuite prématurée ou encore d'une destruction accidentelle du capital de forces vitales d'un individu et que le repos qui sépare deux existences sert à refaire un autre capital de forces innées, faciales, familiales et personnelles, qui seront utilisées au cours de la prochaine renaissance et qui permettront, de nouveau, le jeu des réactions, à l'égard des excitations extérieures.

Alors, de même que c'est la façon dont on s'est comporté le jour précédent et surtout la façon dont on s'est alimenté au repas du soir, qui règlent les dispositions de la nuit et des jours suivants, apportant la paix des sens, le calme et le bon sommeil, si l'on a bien obéi aux lois de la santé et du corps et de l'esprit, produisant, au contraire, l'agitation nocturne, les cauchemars, l'épuisement nerveux et même des

symptômes morbides alarmants et expiateurs, si l'on a consommé des aliments dangereux ou mal réglé son hygiène ; de même, une pause de sérénité et une vie future d'allégresse, d'ordre et de lumière attendent ceux qui ont agi de leur mieux, pour assurer la santé de toutes les parties constituantes de leur individualité, en vue de mériter et d'obtenir une ascension, dans la hiérarchie des valeurs intellectuelles et spirituelles. Par contre, une vie future de douloureuse purification ou de tourments infernaux est réservée à ceux qui ont maltraité leur corps, souillé leur âme, semé autour d'eux la misère et le crime.

D'après cette conception, tout se trouve réglé avec équité. Chacun se crée son purgatoire ou son paradis. Les bons reçoivent la récompense, c'est-à-dire l'ascension et la Joie qu'ils ont méritées et, au contraire, les méchants sont affligés, par un juste retour des choses, de tous les tourments qu'ils auront créés en eux et autour d'eux. Et cet enfer se fera non seulement avec dureté dans l'invisible, mais il se prolongera en expiation, avec, toutefois, une possibilité d'un relèvement, dans une autre vie. Cette doctrine exclut la fatale éternité des éternités de supplice chez un être vertueux qu'une seule faute commise quelques instants avant une mort subite, vouerait à une perdition et à des supplices infinis. La possibilité d'une reprise d'évolution, grâce à de nouveaux apprentissages, au cours d'une réincarnation resterait assurée. En outre, se trouveraient évités les murmures ou les révoltes de la raison, non seulement devant cette éternité, mais devant l'inégalité présente

et si flagrante qui existe entre les hommes, dès leur naissance, et qui se poursuit pendant toute leur vie : inégalité des intelligences (bêtise affreuse ou génie précoce) et inégalité des avantages physiques (arriération ou robustesse).

En somme, dans cette hypothèse, propre à Pythagore, les faits de prédestination, qui se manifestent dès la naissance et qui s'accordent souvent avec une influence astrale appropriée, s'accompliraient en tant que conséquences d'inexorables lois : surnaturelles, providentielles, et naturelles, terrestres, qui assignent à chacun la somme de ses acquis antérieurs, rétrogradants ou glorifiants. De nos jours, cette conception pythagoricienne de la vie et de la mort s'exprime encore dans les religions hindoues.

Cette explication de l'inégalité présente des hommes, par la loi occulte d'évolution individuelle, menée librement à des vitesses et, par conséquent, avec des mérites variables, ne serait pas sans fournir un appui aux idées de hiérarchie et de discipline, qui sont les raisons du bon ordre et de la prospérité des collectivités, ni sans apporter plus de compréhension au sujet des directions et des rapports de la société, en montrant l'utopie malfaisante d'une égalité présente de tous les hommes, enseignée comme un idéal, radical et indestructible. En tout cas, elle ne pourrait que contribuer à accroître le sentiment de l'entraide universelle, en facilitant la soumission des faibles aux sages et en faisant mieux accepter la répartition inégale, mais méritée, des droits et des devoirs. Les

plus évolués, en effet, ont droit à certains avantages d'autorité et de moyens d'action. Mais ils doivent, en contre-partie, s'en montrer dignes par une persistance dans des supériorités spirituelles, qui fassent d'eux des modèles de vertu et de désintéressement, en un mot, des hommes de bien et de devoir. C'est en effet, l'exemple de la supériorité sans défaillance qui crée le pouvoir personnel et qui détermine le respect, l'obéissance et la meilleure évolution des inférieurs. Mais les révélations d'une telle doctrine sur les vies futures n'étaient pas, non plus, sans présenter de profonds inconvénients. En face d'une humanité peu instruite et paganisée, l'enseignement de l'Unité divine et du retour fatal au Bonheur divin de cette Unité, par l'évolution d'incarnations répétées, quels que fussent les crimes les plus atroces que l'on eût pu prendre la liberté de commettre, quitte à en être puni durement, mais passagèrement, cet idéal religieux ne pouvait être dévoilé sans risquer les pires dévergondages, dont les fêtes orgiaques donnaient un avant-goût. C'est pourquoi cet enseignement était réservé dans les Temples à de seuls initiés, sélectionnés.

En effet, la révélation religieuse des mystères occultes ou encore, comme à présent, certaines révélations scientifiques, sur la puissance des combinaisons et des concentrations chimiques, entraînent souvent, des conséquences effroyables par le mauvais usage que les primaires de l'intelligence ou les fous peuvent en faire. La chimie, qui a procuré aux hommes les explosifs qui tuent et les antiseptiques violents qui dévitalisent et parfois entraînent la mort

par les piqûres intraveineuse, en est un exemple frappant.

C'est dire que la liberté frénétique des désirs sensuels et de la force physique ne peut être logiquement freinée, dominée, puis utilisée avec correction que par des hommes instruits d'abord individuellement, puis entraînés et initiés aux disciplines d'ordre et de sagesse. Tel est le grand œuvre de réforme individuelle et d'éducation synthétique qu'il importe d'accomplir, d'une façon pressante, pour établir la saine direction de l'autorité individuelle, sur soi-même et dans la société.

En fin de compte, quelle que soit l'opinion à laquelle on se range, au sujet des renaissances, professées par les pythagoriciens, soit qu'on les admette, soit que l'on reste sur une plus sage réserve, un fait dominant est admissible pour tous, sur lequel on doit se cantonner : c'est la certitude du règlement de la vie future par la conduite de la vie présente. Puis, c'est la certitude de la bonté divine et de son aide providentielle pour tout ce qui concerne l'avenir. Enfin, c'est comme conséquence, la nécessité de la foi, en acceptant de s'en remettre à la volonté de Dieu, quand on s'efforce à l'ordre et surtout à l'ascétisme et à la vertu. La façon dont la punition des méchants et la glorification des justes est assurée, tôt ou tard, importe moins. Tout ce qui est dans l'ordre divin est adorable.

En tout cas, la connaissance de la doctrine pythagoricienne ne peut qu'apporter un complément d'informations, en faveur d'une direction médicale

plus logique, afin d'empêcher les entraves à l'amélioration individuelle et raciale que le matérialisme médical actuel a accumulé. Par exemple, le fait de choisir des aliments moins alourdisants (suppression du porc, entre autres) et de s'abstenir de produits toxiques (liqueurs) ne peut que favoriser le progrès individuel. Mais, surtout, la connaissance du principe pythagoricien d'évolution ramène l'attention sur les méfaits presque irréparables qu'apporte la pénétration directe des sangs d'espèces animales dans le sang de l'homme. Il se crée ainsi, non seulement des cataclysmes humoraux de révolte anaphylactique et même parfois d'inhibition mortelle, mais aussi des imprégnations indélébiles du sang et du mental de l'individu et de l'espèce, qui les font rétrograder dans l'échelle animale. Par les piqûres de sérums, les injections d'endocrines et les greffes glandulaires, on inocule et on fixe, dans le sang de l'homme, les spécificités dégradantes et abêtissantes du cheval, de la chèvre, du lapin, de la truie, du chimpanzé, etc. La dégénérescence raciale, l'arriération mentale, la bestialisation et l'instabilité sont les conséquences abominables de ces pratiques aveugles et rétrogradantes.

L'évolutionnisme, bien compris et bien interprété, enseigne, en effet, que la création de l'homme, par Dieu, s'est poursuivie à travers les étapes de formes vivantes de plus en plus complexes et de plus en plus perfectionnées. Et ces efforts progressifs ont abouti à la formation du corps de l'homme, en passant par les étapes de vie minérale,

végétale, animale et hominale qui se sont trouvées conformes aux indications des sept jours indiqués dans la Genèse.

Ne pouvant, dans le cadre de ce petit livre, reprendre le détail de toutes les preuves qui militent en faveur de l'évolution, contre l'opinion de ceux qui ont la déraison de la nier, nous ne pourrons en faire qu'une mention raccourcie.

Les sciences de la géologie et de la paléontologie ont permis d'abord de retrouver dans les quatre terrains géobiologiques les étapes du développement de la vie animée, qui s'est poursuivi pendant des millions d'années. Tour à tour sont apparus : invertébrés, coquillages, vertébrés, poissons, batraciens, oiseaux gigantesques, mammifères et enfin primates, anthropoïdes et hommes préhistoriques à front fuyant, face terminée en museau.

L'embryologie, de son côté, apprend que, pendant la vie intra-utérine, l'embryon humain repasse par les stades embryonnaires (et non pas adultes) de la série des êtres que nous venons de citer.

L'anatomie comparée montre que certaines anomalies du corps sont dues à des arrêts de développement et à des réversions qui rappellent un stade antérieur (kystes branchiaux du cou qui sont des rappels des branchies du poisson ; persistance du trou de Botal qui est un rappel du cœur des reptiles, etc.).

Il existe donc bien une échelle de transformations matérielles, inscrites dans la nature terrestre, qui s'est totalisée dans le corps humain.

Deux groupes de forces ont conduit cette évolution :

une force d'action intérieure, individuelle, réagissant dans ses conflits avec des forces extérieures qui ont déterminé des sélections naturelles au cours de la lutte pour l'existence, comme l'a soutenu Darwin. En outre, les forces d'actions ont dû, pour persister et progresser, se livrer à des efforts d'adaptation aux changements de milieux, qui ont entraîné des variations et des perfectionnements de formes organiques (Lamarck ; Geoffroy Saint-Hilaire).

L'erreur qui s'est glissée dans l'évolutionnisme, c'est celle qui y a été apportée par les matérialistes, comme Haeckel, qui ont attribué l'apparition de la vie au hasard d'une réaction physico-chimique et qui ont tout rapporté à l'action d'une seule Energie matérielle qui se matérialise et se dématérialise, dans une puissance de vie présente, pour retomber dans le néant.

Par contre, le transformisme étudié dans sa complète réalité, avec l'existence d'un principe immatériel, créateur et animateur, distinct de sa création, mais présent en elle par son Verbe, rend bien compte de l'effort persistant d'émergence et de perfectionnement qui a façonné peu à peu les instruments d'apprentissage et d'expression corporels, ce transformisme exact est celui de Lamarck et de Geoffroy Saint-Hilaire qui ont placé Dieu comme principe originel de l'évolution.

Finalement, on voit se confirmer ici, par la science moderne, le principe hermétique : Ce qui est en bas dans la nature est comme ce qui est en haut dans le surnaturel et ce qui est en haut est comme ce

qui est en bas pour faire les miracles de la création et pour conduire l'évolution par adaptation d'un principe unique.

C'est ce qui permettait à Pythagore d'affirmer à ses adeptes, angoissés par les douleurs et les ignorances humaines : "*Soyons sans angoisse, car les hommes sont de la race des Dieux*".

LA RECOMPENSE

La sagesse - Si tu es parvenu à les posséder, alors tu rempliras aisément toutes mes prescriptions et tu auras mérité d'être délivré de tes épreuves - Quand des efforts laborieux ont permis de découvrir Dieu en soi et dans la nature et de percevoir le jeu de ses lois dans tout ce qui existe et ce qui arrive, la lutte pour le progrès personnel en est considérablement facilitée. Les prescriptions de haut perfectionnement se remplissent aisément ; elles conduisent à la possession de la sagesse. Alors, le temps et les événements extérieurs n'ont plus de prise sur le sage qui, pénétré d'une foi et d'une tranquillité invincibles, garde sa sérénité même devant les pires menaces, parce qu'il se sent, chaque jour davantage, libéré des entraves de la matière et entraîné en union mystique vers Dieu, par son Verbe.

Mais abstiens-toi des aliments que nous avons interdits dans les purifications et poursuis l'œuvre d'affranchissement de ton âme, en faisant un choix judicieux et réfléchi en toutes choses, de façon à établir le triomphe de ce qu'il y a de meilleur en toi,

de l'Esprit - Toutefois, la persévérance dans l'effort est la garantie de la conservation des avantages élevés que confère la possession des vérités sacrées. Pour éviter de stationner ou, ce qui serait encore pis, d'être repris par le courant matériel des choses, il convient donc de travailler sans arrêt, de relire souvent les préceptes de vie supérieure, de s'en pénétrer chaque jour davantage, d'en établir la domination sur toutes ses pensées et ses actions. Et par-dessus tout, ce qui confère la permanence de la santé et la persistance des pouvoirs élevés, c'est l'observation continue du régime alimentaire pur et sévère, l'examen régulier de soi-même, la délibération judicieuse et réfléchie avant toute parole ou toute détermination, et enfin, ce but obstinément placé devant soi, de faire triompher en soi et autour de soi, en toutes circonstances, le bien et la vérité, pour arriver à développer la toute-puissance de l'esprit et à le délivrer de la passagère épreuve terrestre.

L'immortalité bienheureuse - Alors, tu abandonneras ton corps mortel, tu t'élèveras dans l'éther, et, cessant d'être mortel, tu revêtiras toi-même la forme d'un dieu immortel - Sur terre, la récompense réservée à l'adepte persévérant consiste dans le bonheur de la sagesse ; après la mort, elle est représentée par la vie immortelle et bienheureuse.

Au moment de la mort, ce qui dans l'homme était d'origine terrestre retourne à la terre et ce qui venait du ciel, remonte dans l'éther. Tout ce qui, au cours de l'existence, avait été extrait de la terre : le corps et les biens matériels, est abandonné et rendu, parce que ces

biens ne nous ont jamais appartenu en propre. Seuls font partie de l'être même, les acquis de sa pensée, bons ou mauvais, ses mérites ou ses démérites. S'il reste encore des expériences à conduire et des expiations à subir, une vie de purgatoire s'accomplira. Par contre, si l'esprit est parvenue à la pleine conception de l'ordre divin, à la complète union de volonté et à la pratique vertueuse invariable, il vivra d'une existence bienheureuse et paradisiaque, sans entraves ni poids matériels, dans le ravissement du corps spiritualisé, fluïdique, dans un état de splendeur rayonnante, dans une conscience de gloire impérissable et de joie ineffable. Il participera ainsi à la vie de gloire d'un dieu immortel, promesse que le christianisme n'a pas démentie. *“Ce que Dieu prétend, a écrit Saint-Jean de la Croix (t. II, p. 141), c'est nous transformer en dieux et nous donner par anticipation ce qu'Il est Lui-même, par nature. Il ressemble au feu qui convertit toute choses en feu”*.

TABLE DES MATIERES

- INTRODUCTION.....	5
- LES VERS D'OR.....	17
- TRADUCTION DES VERS D'OR DES PYTHAGORICIENS	21
- COMMENTAIRES SUR LES VERS D'OR DES PYTHAGORICIEN	27
<i>PREPARATION</i>	
Le culte de Dieu. Avoir une religion	27
<i>PURIFICATION</i>	
LE CULTE DE LA FAMILLE. Aimer ses parents	39
LE CULTE DE L'AMITIÉ. Aimer ses semblables	43
LE CULTE PERSONNEL	
<i>A - La culture mentale</i>	55
Être maître de soi	55
Être honnête, franc, juste	63
Être réfléchi.....	66
Travailler en toute confiance.....	70
Être tolérant et patient.....	74
Se créer un jugement sain et ferme.....	78
Être prévoyant.....	84
Être modeste.....	86



B - La culture corporelle

Suivre un régime pur et physiologique	89
Prendre de l'exercice	89
Être réservé	112
Être pondéré.....	114

PERFECTION

Les moyens de perfectionnement.....	119
L'examen de soi-même	120
La méditation	121
La foi.....	123
La vie vertueuse	124
La science de l'univers	125
La prière.....	144
L'initiation.....	149
La clairvoyance.....	158
La vérité occulte.....	169

LA RÉCOMPENSE

La sagesse	183
L'immortalité bienheureuse	184

Si cet e-book vous a plu, soyez gentil de nous envoyer un mail à editionslabussiere@yahoo.fr
Vos suggestions seront les bienvenues.
De plus, pour vous informer de toutes les nouveautés à venir dans le domaine de la spiritualité, merci de nous communiquer vos coordonnées.